



# L'expérience lycéenne des jeunes LGB en France

Faustine GODEFROY

*Mémoire de 4e année*

*Séminaire : Identités et Mobilisation*

Sous la direction de : Christian Le Bart

**2019 - 2020**



## *Remerciements*

Je tiens à remercier sincèrement toutes les personnes qui m'ont soutenue lors de ce travail et sans qui ce mémoire n'aurait été possible :

- mon directeur de mémoire, Christian Le Bart, pour ses conseils éclairants, son soutien et sa bienveillance dans le long parcours que fut la réalisation de ce mémoire ;
- l'ensemble des ancien.ne.s lycéen.ne.s qui m'ont accordé leur temps et leur confiance, et qui m'ont enrichi de leurs connaissances et expériences ;
- mon ancienne professeure de suédois, Élise Devieille, dont les cours m'ont rendue féministe, et dont les travaux de sociologie ont eu une place importante dans le développement de ma réflexion ;
- ma maman pour sa présence indéfectible et la gentillesse qu'elle a eue de relire ce mémoire ;
- Aristide et Barnabé, sans qui la vie serait moins drôle et moins palpitante ;
- mes ami.e.s proches qui n'ont eu de cesse de m'encourager et de me motiver ;
- et Thomas, pour son infinie confiance et soutien, pour sa relecture attentive et nos discussions passionnantes sans fin.

*Capitale fut donc pour moi la phrase de Sartre dans son livre sur Genet : « L'important n'est pas ce qu'on fait de nous, mais ce que nous faisons nous-même de ce qu'on a fait de nous. » Elle constitua vite le principe de mon existence. Le principe d'une ascèse : d'un travail de soi sur soi.*

Didier Eribon, *Retour à Reims*

# Sommaire

Remerciements.....	3
<b>Chapitre 1 : Introduction – Définitions du cadre conceptuel, méthodologie et problématisation .....</b>	<b>6</b>
I. Définitions et cadre conceptuel.....	7
II. Méthodologie .....	16
III. Problématisation .....	20
<b>Chapitre 2 : Le processus de construction identitaire des jeunes LGB .....</b>	<b>22</b>
I. Une construction solitaire .....	22
II. Des tensions psychologiques .....	30
III. Une appropriation ou un rejet de l'étiquette LGB.....	34
<b>Chapitre 3: L'expérience du lycée hétéronormatif.....</b>	<b>41</b>
I. Un manque d'éducation à la sexualité inclusive .....	41
II. L'homophobie symbolique, verbale et physique dans les lycées.....	46
III. Des lycées et des filières plus ou moins cléments envers l'homosexualité.....	53
<b>Chapitre 4 : Les stratégies de présentation de soi et de protection identitaire face au stigmaté .....</b>	<b>57</b>
I. Ne pas donner d'indices pour brouiller les pistes .....	57
II. Le lycée comme mise entre parenthèses de son homosexualité .....	62
III. Échapper à l'homophobie .....	66
<b>Conclusion.....</b>	<b>72</b>
Bibliographie.....	74
Annexes.....	77
Liste des entretiens .....	77
Guide d'entretien type pour les ancien.ne.s lycéen.ne.s LGB .....	78
Guide d'entretien avec Élise Devieille .....	79
Chiffres de l'homophobie en milieu scolaire .....	80
Extraits d'entretiens.....	81

# Chapitre 1 : Introduction – Définitions du cadre conceptuel, méthodologie et problématisation

---

« Papa, maman, je suis hétéro ». Il ne viendrait à l'idée de personne de prononcer cette phrase. Pourtant, dans un monde où l'hétérosexualité ne serait pas présupposée pour tout un chacun.e, cela pourrait avoir un sens. Après tout, pourquoi les homosexuel.le.s et les bisexuel.le.s auraient-ils/elles ce « privilège » (qui n'en n'est pas un) d'annoncer à leur entourage leur orientation sexuelle ? L'orientation sexuelle ne fait-elle pas partie de la vie privée de chacun.e d'entre nous ? C'est ce constat – à savoir l'hétérosexualité comme orientation sexuelle présumée pour tou.te.s sauf affirmation du contraire – qui nous a amené à nous intéresser de plus près aux questions relatives à l'hétéronormativité de la société française, à l'identité homo/bisexuelle, aux stratégies mises en place par les personnes lesbiennes, gays et bisexuel.le.s (LGB) pour faire leur *coming-out* (dire à des personnes qu'on n'est pas hétérosexuel.le) ou non et dans quel contexte.

Nous nous focaliserons plus spécifiquement sur les jeunes LGB, une population étudiée principalement sous un angle que nous qualifierons de négatif. Nombreuses sont, en effet, les études et les statistiques montrant que ces jeunes – en comparaison avec leurs pairs hétérosexuel.le.s – sont plus à même d'être exposé.e.s à des troubles psychologiques et psychiques, à une faible estime d'eux/elles-mêmes, à des difficultés sociales, à des violences multiples (verbales, physiques, symboliques), tout cela pouvant les amener au suicide ou à des tentatives de suicide. Il ne s'agit pas ici de décrire ces phénomènes, déjà bien documentés dans la littérature scientifique. Pour plus de détails concernant ce sujet, nous renvoyons le/la lecteur/trice aux recherches menées par Eric Verdier et Jean-Marie Firdion<sup>1</sup> qui, analysant des données internationales, concluent que les homosexuel.le.s et bisexuel.le.s présentent deux à sept fois plus de risques de commettre une tentative de suicide que les hommes et femmes hétérosexuel.le.s.

Il est difficile d'avoir une estimation correcte du nombre de jeunes lycéen.ne.s LGB en France notamment du fait que l'adolescence est caractérisée par une période de doutes, d'incertitudes et de questionnements identitaires<sup>2</sup>. Selon Firdion<sup>3</sup>, 6% des jeunes entre 15 et 18 ans – soit la période pendant laquelle ils/elles sont au lycée – auraient une attirance homo/bisexuelle, soit environ deux élèves par classe (ce qui n'est pas négligeable). Pourtant, cette population tend à être invisibilisée dans la littérature portant sur l'École. C'est cette population que nous nous proposons d'étudier ici au travers de personnes que nous avons interrogées. Commençons d'abord par quelques définitions et une mise en abîme du cadre conceptuel que nous allons utiliser afin d'appréhender au mieux cette thématique. Ensuite, nous présenterons notre méthodologie de recherche ainsi que les modalités de nos entretiens. Enfin, la réflexion menée dans le chapitre introductif nous conduira à problématiser notre sujet afin de guider notre analyse tout au long de notre mémoire.

---

1 Verdier, E. & Firdion, J-M. (2003), *Homosexualités et suicide. Les jeunes face à l'homophobie*. Saint-Martin-de-Londres : H&O Éditions, 224p. ; Firdion, J-M. (2010), « Sursuicidalité parmi les personnes à orientation homo/bisexuelle », In C. Bareille (dir.), *Homosexualités : révélateur social ?*, Le Havre : PURH, 305p.

2 Delebarre, C. & Genon, C. (2013), « L'impact de l'homophobie sur la santé des jeunes homosexuel.le.s », *Cahiers de l'action*, 3(40), pp.27-36.

3 Firdion, J-M., *op. cit.*

# **I. Définitions et cadre conceptuel**

Avant toute chose, il nous semble nécessaire de faire la distinction entre les concepts de sexe, de genre et de sexualité afin de montrer que celle-ci est un construit social qui est productif de normes et d'identités sexuelles dans nos sociétés occidentales contemporaines. Nous aborderons ensuite l'homosexualité – une invention de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle – dans son évolution et son acceptation progressive en France pour expliciter le fait que l'orientation sexuelle – c'est-à-dire le genre de l'objet du désir – est devenue le critère constitutif de l'identité sexuelle des individus. Cela est en partie due à l'hétéronormativité de la société dans laquelle nous vivons et où l'hétérosexualité (reproductive) est promue en tant que régime politique. En tant qu'institution de socialisation et d'interaction, le lycée, et l'École en général, n'échappe pas à cette hétéronormativité. Cette dernière a pour principale conséquence la stigmatisation des jeunes ayant une identité homo/bisexuelle.

## **1. Sexe, Genre et Sexualité**

Il nous est important de faire la distinction entre trois termes – parfois employés abusivement comme synonymes – complémentaires et différents en de nombreux points : sexe, genre et sexualité. Pour les appréhender au mieux, nous les définirons tour à tour, tout en montrant leurs imbrications, implications et différences.

### ***a) Le sexe (biologique)***

Le sexe biologique<sup>1</sup> est une assignation faite à la naissance de l'enfant. Celui/celle-ci se voit attribuer, en fonction de ses organes sexuels visibles, le sexe femelle (pour les organes génitaux féminins : vagin, clitoris, etc.) ou mâle (pour les organes génitaux masculins : pénis, testicules, etc.). Dans le cas des personnes intersexes, c'est-à-dire dont on ne peut pas définir le sexe biologique seulement en regardant ses organes sexuels, il leur est très souvent (ré)assigné un sexe – mâle *ou* femelle – quelques heures après leur naissance, notamment suite à une opération chirurgicale. Cette bicatégorisation par sexe a pour conséquence de créer deux, et seulement deux, catégories complémentaires et exclusives d'êtres humains – les hommes et les femmes –, tout cela sur la seule base de leurs organes sexuels. Ces deux groupes sont pensés comme « naturels » et universels. Ils seraient le reflet d'une réalité biologique anhistorique<sup>2</sup>. Le « sexe » est donc une réduction de tous les critères biologiques des individus à un seul : les organes génitaux visibles. Ce serait donc quelque chose que l'on a et que l'on est de par nature.

---

1 À ne pas confondre avec la pratique du « sexe » (cf. l'expression « faire du sexe ») qui est une notion se référant au concept de sexualité.  
2 Raz, M. (2016), « Bicatégorisation », In J. Rennes, *Encyclopédie critique du genre*, Paris : La Découverte, 752p.

Cependant, selon Monique Wittig<sup>1</sup>, « la catégorie de sexe n'[a] pas d'existence *a priori*, avant toute société ». Pour elle, c'est une catégorie de classification entraînant la domination sociale des hommes sur les femmes, et non le produit de la domination naturelle qui n'existe pas dans la mesure où toute domination est socialement construite. Le sexe ne serait donc pas d'ordre « naturel », préexistant à l'ordre social, mais socialement constitué. Dans cette continuité, nous pouvons inviter Judith Butler<sup>2</sup> dans notre définition du sexe. Pour cette dernière qui remet en cause la pensée binaire divisant le monde en double catégories exclusives (« homme/femme », « hétéro/homo », « nature/culture », « sexe/genre », etc.), le sexe est déjà du genre – le genre précède le sexe - dans la mesure où le sexe ne peut exister que si on lui confère un sens (le « masculin » ou le « féminin »), sens qui dépend des catégories de genre d'une société donnée. Ainsi, c'est le genre qui transfère du sens et donne une réalité au sexe, et non l'inverse : ce ne serait pas le sexe biologique qui déterminerait le genre d'une personne dès sa naissance<sup>3</sup>.

## **b) Le genre**

Pour continuer avec la réflexion de Judith Butler, nous pouvons dire que le genre est quelque chose que l'on fait (et non que l'on est ou que l'on a) : c'est un construit performatif dans la mesure où, en l'énonçant et en le faisant, il s'accomplit. En ce sens, le genre ne serait pas un signe d'une « identité » masculine ou féminine naturelle, préexistante, mais la source même de l'identité. C'est en tout cas ce qu'elle nous amène à penser quand elle écrit : « il n'y a pas d'identité de genre cachée derrière les expressions du genre ; cette identité est constituée sur un mode performatif par ces expressions, celles-là mêmes qui sont censées résulter de cette identité »<sup>4</sup>.

Ainsi, le genre serait le rôle et le comportement sexuels qui sont censés correspondre au sexe biologique<sup>5</sup>. Utilisé en sciences sociales en particulier, le concept de genre sert donc à définir les rôles, les valeurs, les identités, les représentations ou les attributs symboliques, féminins ou masculins, non comme le fruit d'une nature qui préexisterait aux individus, mais comme les produits d'une socialisation et d'une éducation qui s'effectue différemment pour les filles/femmes et garçons/hommes. Et ce sont précisément ces socialisation et éducation différenciées qui contribuent à produire et reproduire le genre<sup>6</sup>.

Nous pouvons donc dire que le genre désigne l'appareil de production et d'institution des sexes, tout comme l'ensemble des moyens par lesquels le « sexe naturel/biologique » est établi dans un domaine prédiscursif précédant la culture. Le genre est ce qui construit « le caractère fondamentalement non construit du « sexe » »<sup>7</sup>. Précédant le « sexe », le genre est quant à lui déterminé par la sexualité comprise comme un système politique.

---

1 Wittig, M. (2001), *La pensée straight*, Les Plans sur Bex : Balland, p.46.

2 Butler, J. (2005 [1990]), *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris : La Découverte, 294p.

3 Alessandrin, A. & Raibaud, Y (2013), « Les lieux de l'homophobie ordinaire », *Cahiers de l'action*, 3(40), pp. 21-26.

4 Butler, J., *op. cit.*, p.96.

5 Dorlin, E. (2008), *Sexe, genre et sexualités. Introduction à la théorie féministe*, Paris : PUF, 160p.

6 Kosofsky Sedgwick, E. (2008 [1990]), *Épistémologie du placard*, Paris : Autrement, 264p.

7 Butler, J., *op. cit.*, p.69.

### c) *La sexualité*

Communément définie comme le fait d'avoir une sexualité, de « faire du sexe », la sexualité ne saurait se résumer à cette seule mince définition. Comme l'écrit si bien Eve Kosofsky Sedgwick dans *Épistémologie du placard*, « l'ensemble de la culture moderne se réfère à la sexualité et l'appelle aussi « sexe » » quand elle se réfère à « l'ensemble des pratiques, attentes, récits, plaisirs, formations identitaires et savoirs des hommes et des femmes qui tendent à se concentrer autour de certaines sensations génitales mais qui ne les définit qu'imparfaitement »<sup>1</sup>.

Bien qu'elle fut longtemps décrite par la médecine et la psychanalyse en dehors de toute considération du concept de genre, la sexualité est une notion complexe qui nécessite de recourir à ce concept (qu'elle contribue à déterminer) pour comprendre qu'elle est une construction sociale et pas simplement la pratique du sexe. L'activité sexuelle a toujours une signification sociale dans une société donnée à une période donnée.

La sexualité – comprise comme un système politique dans lequel l'hétérosexualité reproductive est « normale » et l'homosexualité « déviante » – précède le genre puisque le féminin et le masculin se construisent particulièrement à travers la sexualité qui polarise sexuellement et socialement les corps des individus<sup>2</sup>. Pour Isabelle Clair :

La sexualité contribu[e] à fabriquer le genre : parce qu'elle est à l'origine de l'identification des individu.e.s à un sexe, et un seul, dans un rapport antagonique et complémentaire avec un autre sexe, et un seul. Le primat normatif de l'hétérosexualité, appelé aussi « hétéronormativité » [Butler, 2005], conduit chaque personne à devenir, de façon le moins ambiguë possible selon les critères de l'époque et du lieu, fille ou garçon, femme ou homme<sup>3</sup>.

Dans cette perspective, la sexualité est donc une construction sociale. Autrement dit, elle est socialement organisée en fonction des sociétés et des époques<sup>4</sup>. L'éducation à la sexualité<sup>5</sup> est un des reflets de cette organisation sociale de la sexualité qui contribue, comme le montre dans sa thèse Élise Devieille, à la production et à la reproduction de « systèmes de classification et de domination, cristallisant les normes qu'elle ne remet pas en cause »<sup>6</sup> dans la mesure où elle indique l'expression socialement acceptable de la sexualité dans une société donnée.

Ainsi, aujourd'hui en France, l'hétérosexualité est encore légitimée dans les discours comparée à l'homosexualité. Ce sont deux pôles de catégorisation des personnes par le genre de l'objet de leur désir, autrement dit par leur orientation sexuelle, devenue un régime d'identification et d'expérience au tournant du XX<sup>e</sup> siècle.

---

1 Kosofsky Sedgwick, E., *op. cit.*, p.49.

2 Bajos, N. & Bozon, M. (dir.) (2008), *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, Paris : La Découverte, 609p. ; Dorlin, E., *op. cit.*

3 Clair, I. (2016), « Le pédé, la pute et l'ordre hétérosexuel », *Agora débats/jeunesse*, 1(60), p.67.

4 Devieille, É. (2013), Représentations du genre et des sexualités dans les méthodes d'éducation à la sexualité en France et en Suède. Thèse soutenue à l'Université de Caen, 495p. ; Le Mat, A. (2014), « L'homosexualité, une « question difficile ». Distinction et hiérarchisation des sexualités dans l'éducation sexuelle en milieu scolaire », *Genre, sexualité et société*, pp.31-44 ; Rennes, J. (dir.) (2016), *Encyclopédie critique du genre*, Paris : La Découverte, 752p.

5 Nous étudierons l'éducation à la sexualité plus en détails dans le chapitre 3.

6 Devieille, É., *op.cit.*, p.35.

## 2. L'homosexualité et l'orientation sexuelle : des inventions récentes qui bicatégorisent les êtres humains

L'homosexualité, et par opposition l'hétérosexualité, sont des concepts qui se sont développés et ont pris sens à partir du tournant du XX<sup>e</sup> siècle pour caractériser les individus et les classer entre deux pôles exclusifs<sup>1</sup>. Nous verrons donc que l'homosexuel est une invention de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle qui a notamment eu pour conséquence de faire de l'orientation sexuelle le critère constitutif de l'identité sexuelle.

### a) *L'homosexuel, une invention de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle*

Les personnes ayant des pratiques homosexuelles n'ont pas toujours été étiquetées comme étant « homosexuelles ». Même si ces pratiques existaient déjà sous l'Antiquité, comme la sodomie entre deux hommes, elles n'avaient pas le sens qu'elles ont aujourd'hui. Autrement dit, elles n'étaient pas constitutives d'une identité sexuelle particulière, les individus n'ayant pas toujours été classés en fonction de leur orientation sexuelle. Ce n'est qu'à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, avec la naissance en particulier de la psychiatrie<sup>2</sup>, que vont être inventées les identités homosexuelle et bisexuelle, en même temps que l'identité hétérosexuelle va être construite comme leur contrepartie et surtout comme la « norme ». Pour reprendre les mots de Monique Wittig, nous pouvons nous demander :

Mais qu'est-ce que l'hétérosexualité ? En tant que mot il n'a pas existé avant qu'on parle d'homosexualité au début du XX<sup>e</sup> siècle [...]. Il n'a existé qu'en contrepartie. L'hétérosexualité allait tellement de soi qu'elle n'avait pas de nom. C'était la norme sociale. C'est le contrat social. C'est un régime politique<sup>3</sup>.

Ainsi nommée comme la « déviance » de la norme hétérosexuelle, l'homosexualité va être pendant des décennies réprimée par les pouvoirs publics et considérée comme une maladie mentale qu'il faut soigner. La destinée de l'homosexuel.le ne pouvait donc être que le secret ou la stigmatisation. Ce n'est d'ailleurs qu'en 1982 qu'elle va être dépénalisée en France, au même moment où intervient l'épidémie du sida/VIH qui est venue, une nouvelle fois, bouleverser les représentations sociales de l'homosexualité, renforçant la stigmatisation qui s'effectue à l'égard des personnes LGB.

Bien qu'elle soit aujourd'hui plus acceptée dans la société française, l'homosexualité reste une identité sexuelle stigmatisante, qui se vit parfois dans la honte, et qui est parfois adoptée par les homosexuel.le.s dans des stratégies de résistance ou de réappropriation<sup>4</sup>, comme le montrent les Marches des Fiertés par exemple. Grâce aux mouvements féministes et homosexuels, ces dernier.e.s ont obtenus des droits, tels que le PACs (en 1999) ou le Mariage pour tous (en 2013). Cependant, il persiste encore de nombreuses différences dans le droit français entre hétérosexuel.le.s et homosexuel.le.s – tel que l'accès à la parentalité – signe de l'hégémonie de l'hétérosexualité sur les autres orientations sexuelles<sup>5</sup>.

1 Chauvin, S. & Lerch, A.. (2013), *Sociologie de l'homosexualité*, Paris : La Découverte, coll. « Repères », 128p.; Eribon, D. (1999), *Réflexions sur la question gay*, Paris : Fayard, 528p. ; Foucault, M. (1994 [1976]), *Histoire de la sexualité I. La Volonté de savoir*, Paris : Gallimard, coll. « Tel », 224p. ; Fraïssé, C. (dir.) (2011), *L'homophobie et les expressions de l'ordre hétérosexiste*, Rennes : PUR, 174p.

2 Si le/la lecteur/trice veut avoir plus de détails concernant la prise en charge de l'homosexualité par la psychiatrie notamment, nous le/la renvoyons à la lecture de *Histoire de la sexualité I. La Volonté de savoir* de Michel Foucault.

3 Wittig, M., *op. cit.*, p.83

4 Chauvin, S. & Lerch, A., *op. cit.*

5 Chartrain, C. (2013), « Introduction », *Cahiers de l'action*, 3(40), pp.9-12

## **b) Une identité basée sur l'orientation sexuelle**

N'admettant d'abord que deux orientations sexuelles possibles exclusives (l'homosexualité et l'hétérosexualité), l'hétérosexualité en tant que régime politique a eu pour conséquence de faire de l'orientation sexuelle la dimension par laquelle la sexualité d'un individu pouvait être différenciée d'une autre, alors même que l'activité génitale comporte bien d'autres dimensions. Comme l'explique Sébastien Chauvin, « le régime de l'orientation sexuelle distingue les êtres humains selon un critère central : la relation entre un sujet désirant et un objet désiré, tous deux exclusivement considérés en fonction de leur appartenance de sexe »<sup>1</sup>. Le sexe du partenaire est donc devenu le principal critère constitutif de l'identité sexuelle<sup>2</sup>. Une femme ayant donc une partenaire femelle sera catégorisée comme homosexuelle alors que si elle a un partenaire mâle elle sera considérée comme étant hétérosexuelle.

Cependant, il serait nuisible à notre étude portant sur l'expérience lycéenne des jeunes LGB de ne pas envisager la possibilité que l'homosexualité et l'hétérosexualité ne soient pas les deux seules orientations sexuelles possibles dans notre société. En effet, comme l'a montré Alfred Kinsey dès les années 1950, les pratiques homosexuelles sont beaucoup plus courantes qu'on ne le pense. Pour lui et ses collègues, les orientations de la sexualité sont un continuum et non une alternative binaire (homo/hétéro). Ils proposent ainsi une échelle, l'échelle de Kinsey, allant de 0 « exclusivement hétérosexuel.le » à 6 « exclusivement homosexuel.le », en passant par la notion de bisexualité<sup>3</sup>. Nous avons utilisé cette échelle lorsque nous avons demandé aux participant.e.s de notre étude comment ils/elles définissaient leur identité sexuelle.

## **3. L'hétéronormativité de la société et par extension de l'École**

Il convient maintenant de définir un concept auquel nous avons fait référence plus haut, à savoir l'hétéronormativité de la société française. Celle-ci a notamment pour effet d'instaurer l'hétérosexualité comme régime politique et seule sexualité souhaitable, et donc ainsi de faire exister l'homophobie.

### **a) Définition de l'hétéronormativité**

L'édification de l'hétérosexualité en norme est dénommée *hétéronormativité*, dont la définition nous est donnée par Cynthia Kraus, traductrice de *Trouble dans le genre* de Judith Butler, lorsque cette dernière parle de *normative heterosexuality* :

---

1 Chauvin, S. & Lerch, A. (2016), « Hétéro/Homo », In J. Rennes, *op. cit.*

2 Fraïssé, C., *op. cit.*

3 Chauvin, S. & Lerch, A. (2016), *op. cit.* ; Devieille, É., *op. cit.*

Ce terme désigne le système, asymétrique et binaire, de genre, qui tolère deux et seulement deux sexes, où le genre concorde parfaitement avec le sexe (au genre masculin le sexe mâle, au genre féminin le sexe femelle) et où l'hétérosexualité (reproductive) est obligatoire, en tout cas désirable et convenable<sup>1</sup>.

Cette notion d'hétéronormativité part donc du postulat qu'il n'existerait que deux sexes différents (homme/femme), deux genres exclusifs (masculin/féminin) et une seule orientation sexuelle (l'hétérosexualité). Elle permet de penser au sein d'un même cadre d'analyse les sexes et les sexualités, ainsi que de présupposer que l'hétéronormativité précède le genre et contribue à le construire<sup>2</sup>. En effet, comme l'affirme Isabelle Clair dans son article « Le pédé, la pute et l'ordre hétérosexuel », « non seulement l'hétéronormativité façonne le rapport différencié de toutes les filles et de tous les garçons à la sexualité, mais elle constitue aussi un ensemble de normes en fonction desquelles se construisent leurs identités sexuées et sexuelles pour l'ensemble de leur vie »<sup>3</sup>.

L'hétéronormativité, ce sont donc les structures, les institutions, les actions, qui produisent et reproduisent l'hétérosexualité comme quelque chose de « normal », de « naturel ». Dans ce type de système construit socialement, tout le monde est présumé hétérosexuel. Sauf preuve du contraire, ce qui implique que toute personne ne respectant pas la norme est considérée comme « déviante ». L'hétéronormativité a donc pour effet d'instaurer l'hétérosexualité comme régime politique et seule sexualité souhaitable.

### ***b) L'hétérosexualité comme régime politique d'oppression***

Pour les féministes, en particulier héritier.e.s du matérialisme historique, l'hétérosexualité est un régime politique d'oppression, et plus spécifiquement d'oppression des femmes, instituant des catégories de sexe prétendument « naturelles » : les hommes et les femmes. Comme l'explique Monique Wittig :

C'est l'oppression qui crée le sexe et non l'inverse. L'inverse serait de dire que c'est le sexe qui crée l'oppression ou de dire que la cause (l'origine) de l'oppression doit être trouvée dans le sexe lui-même, dans une division naturelle des sexes qui préexisterait à (ou existerait en dehors de) la société<sup>4</sup>.

Dans *La Pensée straight* – où elle « esquisse les contours d'une pensée qui, au cours des siècles, a construit l'hétérosexualité comme un donné »<sup>5</sup> – Wittig développe le fait que l'esclavagisation des femmes est due à l'hétérosexualité (reproductive) en tant que régime politique qui s'approprie le corps des femmes. Pour détruire ce système politique, elle suggère qu'il faille détruire les catégories « homme » et « femme » pour mettre fin à ce régime oppressif envers les femmes dont les « lesbiennes » sont en partie épargnées dans la mesure où elles sont indépendantes des hommes et donc d'office exclues du système de reproduction.

En faisant des « hommes » et des « femmes » des catégories de sexe différentes par nature et non un construit social culturel historique, cette hétérosexualité n'admet, pour Monique Wittig, que la

1 Kraus, C., In Butler J., *op. cit.*, p.24.

2 Devieille, É., *op. cit.*

3 Clair, I., *op. cit.*

4 Wittig, M., *op. cit.* p.42-43.

5 *Ibid.* p.14

sexualité à finalité reproductive, « tout le reste [étant] perversion »<sup>1</sup>. Dans ce contexte, l'homosexualité est une déviance de la norme hétérosexuelle reproductive. Ainsi, naturalisant des groupes considérés comme « normaux » et ne pouvant exister l'un sans l'autre, l'hétérosexualité comme système politique a pour conséquence de structurer normativement l'homosexualité. Autre conséquence : l'hétérosexualité est omniprésente dans l'espace public quand, au même moment, les homosexuel.le.s doivent se cacher dans la sphère privée sous peine de subir l'homophobie du système politique hétérosexuel dans lequel nous vivons.

### **c) *L'homophobie : syndrome de l'hétéronormativité de la société***

Dans une société qui institue les « hommes » et les « femmes » comme deux catégories de sexe exclusifs et complémentaires, le sexisme (envers les femmes) et l'homophobie (envers les personnes LGBT) sont les conséquences de ce régime politique hétérosexuel reproductif. Nous pouvons définir l'homophobie comme SOS Homophobie, à savoir :

Attitude, sentiment, malaise ou aversion envers les personnes homosexuelles ou envers l'homosexualité en général. Cette attitude se traduit souvent par des réactions de rejet, d'exclusion et d'hostilité. Les victimes en sont les homosexuel.le.s, mais plus largement, les personnes dont l'apparence ou le comportement dérogent aux représentations traditionnelles de la féminité et de la masculinité<sup>2</sup>.

L'homophobie peut se traduire par des insultes verbales – telles que « pédé », « pédale », « gouine », etc. – mais également par des violences physiques (agressions notamment) et symboliques discriminantes (telles que l'invisibilisation dans l'espace public ou le déni d'existence), envers des personnes uniquement en raison de leur orientation homo/bisexuelle réelle ou supposée.

L'homophobie, qui repose sur la croyance dans l'existence de différences et divisions des rôles « naturelles » entre les hommes et les femmes, constitue une rhétorique qui vise à déposséder les personnes LGBT de leur parole et qui oriente leur vie sexuelle<sup>3</sup>. Ainsi, le mot « homophobie » permet de nommer pour rendre visible et décrire les discriminations qui visent les homosexuel.le.s. La nomination des discriminations dont sont victimes les personnes LGBT permet de catégoriser socialement à la fois les personnes LGBT en tant que groupe vulnérable et aussi leurs auteur.e.s en tant que personnes symptomatiques. En les infériorisant, ces dernières se valorisent et se légitiment à parler, penser, décider, exercer le pouvoir sur ces premières.

En ce sens, l'homophobie est aussi, outre les discriminations et violences qu'elle produit, une stratégie qui permet de se situer du côté des « normaux », des dominants. Pour reprendre la définition d'Eric Fassin, l'homophobie est donc « l'ensemble des stratégies opposées à la légitimation de l'homosexualité, c'est-à-dire à la remise en cause de la norme hétérosexuelle »<sup>4</sup>. L'homophobie est présente partout dans la société, et notamment au lycée.

---

1 *Ibid.* p.104

2 SOS Homophobie, rubrique « Définitions » [en ligne] <<https://www.sos-homophobie.org/definitions-homophobie-lesbophobie-gayphobie-biphobie-transphobie>>

3 Blanchard, V., Revenin, R. & Yvorel, J-J. (dir.) (2010), *Les jeunes et la sexualité. Initiations, interdits, identités (XIXe-XXIe siècle)*, Paris : Autrement, coll. « Mutations », 416p. ; Fraïssé, C., *op. cit.*

4 Fassin, E., Cited in Devieille, É., *op. cit.*, p.406

## 4. Le lycée : un lieu de socialisation et d'interactions

L'École est une institution qui combine plusieurs fonctions sociales, telles que la garde des jeunes, la sélection des rôles sociaux, l'endoctrinement et l'éducation tels qu'ils sont généralement définis en termes de développement de compétences et de connaissances. C'est la combinaison de ces fonctions qui tend à faire de l'école une institution à part entière et qui en fait un instrument de contrôle social efficace. En tant qu'institution républicaine, elle a pour mission de former les élèves à devenir des citoyen.ne.s éclairé.e.s, ayant un esprit critique. Mais elle a aussi pour rôle d'inculquer aux élèves certaines façons de penser, d'agir, de se comporter ; ce qui les façonne, leur fait incorporer les normes, les valeurs et la culture de la société dans laquelle ils/elles se trouvent. Cela permet, *in fine*, une certaine reproduction sociale, ainsi que la promotion et l'intégration de l'individu dans la société.

Ainsi, il est facile de comprendre que l'éducation est une question hautement politique, car en promouvant une valeur plutôt qu'une autre, ou en définissant ce qui est la norme, et ce qui est anormal, cela ne « façonnera » pas le même type de citoyen.ne, et ne conduira donc pas au même type de société. Le lycée étant le reflet de la société, nous pouvons donc postuler – dans la mesure où nous avons démontré plus haut que cette dernière est hétéronormative – qu'il est lui aussi traversé par des normes hétéronormées. L'homophobie y est donc aussi présente.

Le lycée, tout comme l'école primaire, le collège ou les universités, est un lieu où se côtoient quotidiennement différentes populations – les élèves, les professeur.e.s et le personnel administratif – tou.te.s venant d'horizons et de classes sociales différentes. Il faut donc prendre en compte toutes ces interactions dans l'analyse du lycée, lieu de socialisation et de rencontres où se construisent des « personnalités sociales »<sup>1</sup> pour reprendre l'expression de François Dubet et Danilo Martuccelli.

Il ne suffit donc pas, selon eux, « d'étudier les programmes, les rôles et les méthodes de travail, il faut aussi saisir la façon dont les élèves construisent leur expérience, dont ils « fabriquent » des relations, des stratégies, des significations à travers lesquelles ils se construisent eux-mêmes »<sup>2</sup>. C'est ce que nous nous attacherons à faire en particulier dans le chapitre 3 sur l'expérience scolaire – définie comme « la manière dont les acteurs individuels ou collectifs combinent les diverses logiques de l'action qui structurent le monde scolaire »<sup>3</sup> – des lycéen.ne.s dans une institution hétéronormative où les individus LGB sont stigmatisés.

## 5. La stigmatisation des LGB et ses conséquences (*coming-out*)

Dans une société hétéronormative, les personnes dont l'orientation sexuelle n'est pas conforme à la norme hétérosexuelle sont stigmatisées. C'est pourquoi il nous faudra étudier ce qu'est un stigmaté, et en quoi l'identité LGB est stigmatisante. Nous verrons également que le *coming-out* et la notion de « placard » sont des conséquences directes de l'hétéronormativité de la société et sont des concepts utilisés pour décrire l'expérience commune que font les personnes LGB.

1 Dubet, F. & Martuccelli, D. (1996), *A l'école. Sociologie de l'expérience scolaire*, Paris : Seuil, coll. « L'Épreuve des faits », 372p.

2 *Ibid.*, p.14

3 *Ibid.*, p.62

### **a) *Le stigmatisme de l' homo/bisexual.le***

La notion de « stigmatisme » a été développée en particulier par Erving Goffman dans son livre *Stigmatisme. Les usages sociaux des handicaps*. Pour lui, un stigmatisme est une « situation de l'individu que quelque chose disqualifie et empêche d'être pleinement accepté par la société »<sup>1</sup>. Un individu stigmatisé est donc quelqu'un qui présente un attribut qui le disqualifie lors de ses interactions avec autrui. Cet attribut n'est pas un attribut objectif, il est déterminé par rapport aux attentes normatives de la société quant à l'identité des individus, il est construit socialement et a une histoire. Comme l'ajoute Goffman, « le normal et le stigmatisé ne sont pas des personnes mais des points de vue [qui] sont socialement produits lors de contacts mixtes »<sup>2</sup>, c'est-à-dire entre des personnes « normales » et des personnes « stigmatisées ». Par la suite, il fait la distinction entre le stigmatisme « discrédité » – qui est visible par tou.te.s – et celui « discréditable ». Les personnes LGB sont des individus dont le stigmatisme est « discréditable » puisque celui-ci n'est pas visible : on ne peut, en effet, pas définir *a priori* l'orientation sexuelle d'une personne simplement en la regardant.

Affligées par ce stigmatisme qui jette sur elles un discrédit profond, les personnes LGB subissent des sanctions sociales : violences verbales et physiques, homophobie, marginalisation, infériorisation symbolique, exclusions diverses, invisibilisation, domination culturelle, etc<sup>3</sup>. Elles acquièrent donc, comme le suggère Goffman, « une même expérience de leur sort et connaissent des évolutions semblables quant à l'idée qu'elles ont d'elles-mêmes, parcourent [...] un même « itinéraire moral », cause en même temps qu'effet de leur implication dans une même suite d'adaptations personnelles »<sup>4</sup>. Elles doivent construire leur identité en prenant en compte ce stigmatisme, ce qui peut générer chez ces personnes des troubles notamment psychiques de rejet et de haine de soi dans la mesure où elles appartiennent à une catégorie infériorisée de la société. Cependant, les individus stigmatisés ont une marge de manœuvre et peuvent « retourner leur stigmatisme », c'est-à-dire faire de leur attribut stigmatisant une force. Pour le cas des jeunes LGB, ce retournement du stigmatisme peut se traduire par une fierté identitaire et une mise en avant de leur différence, et peut être aussi moteur de réussite scolaire, comme nous le verrons dans le chapitre consacré aux stratégies mises en places par ces jeunes au lycée qui ont tou.te.s fait l'expérience du *coming-out* à un moment donné dans leur vie.

### **b) *Le coming-out et le placard : deux notions inséparables de l'homosexualité***

La société étant hétéronormative de part en part, tout individu est présupposé hétérosexuel sauf affirmation du contraire. Le *coming-out* est donc une expérience qui ne se pose qu'aux personnes déviant de la « matrice hétérosexuelle » dans la mesure où les hétérosexuel.le.s n'ont pas besoin de dire leur orientation sexuelle qui est la norme. Les personnes LGB se voient donc imposer une

---

1 Goffman, E. (1975 [1963]), *Stigmatisme. Les usages sociaux des handicaps*, Paris : Les Éditions de Minuit, coll. « Le Sens Commun », 176p., p.7.

2 *Ibid.* p.161

3 Chauvin, S. & Lerch, A. (2013), *op. cit.* ; Devieille, É., *op. cit.* ; Goffman, E., *op. cit.* ; Nizet, J. & Rigaux, N. (2005), *La sociologie de Erving Goffman*, Paris : La Découverte, coll. « Repères », 128p.

4 Goffman, E., *op. cit.* pp.45-46

alternative : soit elles font leur *coming-out* et donc annoncent, par un acte discursif, leur orientation sexuelle ; soit elles choisissent de vivre « dans le placard », c'est-à-dire de vivre secrètement leur identité sexuelle. Il existe différentes façons de faire son *coming-out* : présenter son/sa partenaire, le dire de visu, laisser traîner une lettre, etc. Dans tous les cas, dire ou taire son homo/bisexualité s'insère dans un rapport de savoir et de pouvoir entre l'individu homo/bisexuel et son entourage<sup>1</sup>.

En outre, même dans le placard qui est censé offrir une certaine protection face aux violences homophobes de toutes sortes, les individus homo/bisexuels ne peuvent jamais être sûrs qu'ils y sont vraiment. En effet, comme l'explique Eve Kosofsky Sedgwick, le placard n'est pas un lieu hermétiquement fermé et stable : il s'agit plutôt d'un « placard de verre » dont on ne sait jamais qui sait qu'on s'y trouve et qui l'ignore. Ainsi, le *coming-out* ne peut pas être considéré comme une rupture radicale : c'est un processus sans cesse recommencé (et à recommencer) et qui n'est jamais terminé une bonne fois pour toutes. Comme Sébastien Chauvin et Arnaud Lerch, nous pouvons dire qu'« on n'est jamais ni complètement dans le placard ni complètement sorti du placard : le *coming-out* commence avant d'avoir commencé et n'est jamais vraiment terminé »<sup>2</sup>. En effet, sauf s'il s'agit d'une personnalité connue qui fait publiquement son *coming-out*, les homo/bisexuel.le.s doivent sans cesse décider jusqu'à quel point révéler leur sexualité, quand, où, et comment, à chaque nouvelle rencontre.

## II. Méthodologie

### 1. Les approches utilisées

Dans ce mémoire, nous nous appuyerons sur deux approches de sciences sociales : l'approche interactionniste et la théorie *queer* que nous avons déjà commencé à utiliser depuis le début de notre introduction. Il s'agit ici simplement de les décrire brièvement et de montrer leur pertinence. Elles tiendront lieu de grilles de lecture au travers desquelles nous analyserons les données que nous avons recueillies.

#### a) *L'approche interactionniste*

Dans les années 1950 apparaît un nouveau courant de pensée sociologique : l'interactionnisme. Développé en particulier à partir des ouvrages d'Erving Goffman dans lesquels il s'attelle à décrire et comprendre ce qui se passe quand deux individus entrent en interaction et les stratégies que ceux/celles-ci mettent en œuvre pour que l'interaction se passe au mieux et soit compréhensible par tous les interactants, l'interactionnisme a notamment pour concepts clés la déviance et le stigmaté.

---

1 Fraïssé, C., *op. cit.* ; Kosofsky Sedgwick, E., *op. cit.*

2 Chauvin, S. & Lerch, A. (2013), *op. cit.*, p.37

Avec cette approche, l'orientation sexuelle est considérée comme un fait social et non plus comme une évidence biologique. Il s'agit désormais d'étudier les processus par lesquels les homosexuel.le.s sont constitué.e.s en sujets stigmatisés au cours de leurs interactions avec autrui<sup>1</sup>. Pour paraphraser Simone de Beauvoir, l'interactionnisme postule qu'« on ne naît pas homosexuel.le, on le devient ». C'est donc un rôle social qui s'acquiert et se négocie au sein de la société. Selon cette approche, les individus s'engagent dans un processus de définition de soi à travers le sens qu'ils/elles attribuent à l'interaction sociale.

Il nous semble pertinent d'utiliser cette grille de lecture dans la mesure où les personnes que nous avons interrogées sont allées à l'école où elles ont fait des rencontres et interagi avec des individus venus d'horizons divers. C'est au travers de ces interactions quotidiennes avec leur entourage, que ce soit au lycée ou en dehors, que les participant.e.s ont pu définir en partie leur identité, notamment sexuelle. En fonction des personnes avec lesquelles ils/elles ont eu des contacts, ils/elles n'ont pas attribué la même signification à celle-ci, comme nous le verrons dans le chapitre 2 ayant trait à l'identité et l'identification sexuelles des jeunes LGB. De plus, ces interactions ont aussi eu un impact sur les stratégies de présentation de soi et de protection identitaire que chacun.e à mis en place pour faire face à son stigmat, thématique que nous détaillerons dans le dernier chapitre.

## **b) La théorie queer**

Nous utiliserons également la théorie *queer* qui signifie littéralement « étrange », « bizarre », « anormal ». Avant d'être réapproprié par les homo/bisexuel.le.s en tant que catégorie d'auto-identification et de fierté, ce terme était auparavant synonyme de « pédé », « pédale », et était donc une insulte<sup>2</sup>. Devenu un mouvement intellectuel et politique, le mouvement *queer* est aujourd'hui à l'origine de revendications visant à contester les normes dominantes hétérosexuelles appréhendées comme des réalités incohérentes et instables. La théorie *queer* part du postulat que le genre, la sexualité et l'orientation sexuelle, tels que nous les avons définis plus haut, ne sont pas des déterminations biologiques, mais plutôt dépendent de l'environnement socio-culturel, de l'histoire et de l'expérience personnelle des individus. Cette théorie a été influencée notamment par Eve Kosofsky Sedgwick et Judith Butler. Pour elles, la sexualité est une partie essentielle de la construction de soi.

Il nous paraît pertinent de prendre appui sur cette théorie dans la mesure où, comme nous l'avons développé dans la partie « Sexe, genre, sexualité », nous avons postulé que le genre précède le sexe (biologique) et que la sexualité précède le genre. Or, la sexualité de nos participant.e.s – en tant qu'identité sexuelle et non uniquement en termes de pratiques sexuelles à proprement parler – est le cœur-même de notre étude. Par l'utilisation de la pensée *queer*, il s'agit de mettre en exergue le fait que la sexualité, tout comme le genre, est un construit social qu'il faut analyser et dont il faut essayer d'appréhender l'origine. En ce qui concerne nos participant.e.s, nous tenterons de comprendre dans quelle mesure l'expérience hétéronormative du lycée a eu un impact sur la construction de leur identité sexuelle ainsi que sur le maniement de leur stigmat.

---

1 Goffman, E., *op. cit.*

2 Dorlin, E., *op. cit.*

## 2. Huit entretiens semi-directifs

Nous avons choisi de mener des entretiens semi-directifs avec des ancien.ne.s lycéen.ne.s qui s'identifient comme lesbiennes, bisexuel.le.s ou gays, et avec une sociologue et professeure de lycée travaillant sur les questions de genre et de sexualités.

### *a) L'intérêt de l'entretien semi-directif*

De prime abord, nous avons choisi l'entretien comme méthodologie d'enquête en sciences sociales. Notre objectif principal était de faire ressortir et d'explorer le vécu et les expériences de lycéen.ne.s LGB à travers leur parole. En organisant un véritable échange entre l'enquêteur/trice et les personnes interrogées, les entretiens que nous avons menés nous ont permis de recueillir des informations factuelles sur les jeunes LGB et de saisir les représentations qu'ils/elles se font de leur condition homosexuelle. Ces données nous ont été essentielles pour comprendre et analyser le phénomène que nous nous proposons d'étudier ici, à savoir les conséquences de l'hétéronormativité du lycée et de la société.

Il ne s'agissait donc pas de compiler une grande quantité de données sur les lycéen.ne.s LGB, ce qui aurait nécessité une enquête par questionnaire et une analyse quantitative, méthodologie qui nous ne nous aurait fourni que des données assez générales sans nous permettre de saisir contextuellement et en détails leurs visions, leurs sentiments et leurs ressentis sur ce sujet.

Pour effectuer cette analyse qualitative, nous avons privilégié l'entretien semi-directif, puisqu'au contraire de l'entretien directif, il permet de laisser plus libre cours à la parole des personnes interrogées. Toutefois, en nous appuyant sur notre guide d'entretien<sup>1</sup>, nous les avons aiguillées lors de nos questions pour que chacun.e réponde, plus ou moins longtemps, à toutes nos interrogations. Il est à noter que nous avons formulé les mêmes questionnements à tou.te.s les jeunes LGB de notre étude tout en nous adaptant au contexte de chaque entretien.

### *b) Sept entretiens avec d'ancien.ne.s lycéen.ne.s LGB*

Nous avons mené huit entretiens semi-directifs, dont sept avec d'ancien.ne.s lycéen.ne.s qui s'identifient, à différents degrés et selon diverses modalités, à une orientation homo/bisexuelle. Dans un premier temps, notre idée était de nous entretenir avec des jeunes LGB actuellement lycéen.ne.s. Cela nous aurait permis d'avoir leur ressenti à chaud quant à leur expérience lycéenne en tant que personne ayant une identité stigmatisante. Cependant, trouver des lycéen.ne.s LGB s'est avéré plus compliqué que prévu. N'en connaissant aucun.e personnellement, nous sommes allés à la rencontre d'associations à Rennes, telles que le centre LGBTQI+ « Iskis ». Malheureusement, nos recherches n'ont pu aboutir.

---

<sup>1</sup> Annexe « Guide d'entretien type pour les ancien.ne.s lycéen.ne.s LGB », p.78.

Après réflexion, nous nous sommes donc tournés vers d'ancien.ne.s lycéen.ne.s LGB, tou.te.s ayant une vingtaine d'années et ayant fréquenté le lycée entre 2011 et 2016, pendant les débats et le vote de la loi Taubira de 2013 ouvrant le mariage à tous les couples. Il nous a été beaucoup plus simple ainsi de trouver des personnes à interroger dans le cadre de notre mémoire dans la mesure où nous en connaissons, personnellement ou indirectement via des cercles de connaissances. Notons qu'un avantage majeur d'enquêter auprès de gens que nous connaissons de près ou de loin est que ces personnes parlent plus facilement et longuement de leur expérience, et que la confiance règne lors des entretiens – ce qui permet d'obtenir des réponses plus fiables.

Les sept personnes interrogées s'appellent Marie (bisexuelle), Alix (gay au lycée, devenue une femme trans par la suite), Guillaume (bisexuel), Camille (gay), Pierre (gay), Alexandre (gay) et Agathe (bisexuelle)<sup>1</sup>. Notons dès à présent que les hommes homosexuels sont majoritaires dans notre étude et que la proportionnalité n'a pas été respectée. Cependant, cela n'est pas dommageable à notre analyse dans la mesure où tou.te.s les participant.e.s ont une identité sexuelle non hétérosexuelle, et ce au moins depuis leur adolescence et leur période au lycée.

De plus, dans notre mémoire nous ne ferons pas de distinction à proprement parler entre les stratégies des lesbiennes, bisexuel.le.s, et gays. Nous les analyserons comme étant des stratégies mises en place par des personnes portant une identité stigmatisante (homo/bisexualité) lors de leur expérience en tant que lycéen.ne. Cela a pour limite principale de ne pas faire de différence entre la gayphobie (envers les gays), la lesbophobie (envers les lesbiennes) et la biphobie (envers les bi.e.s), et donc de ne pas véritablement prendre en compte les logiques sexistes à l'œuvre dans notre société – ce qui mériterait d'y consacrer plus que les seules pages de ce mémoire.

Il nous faut ajouter que nous avons volontairement fait le choix de ne pas inclure les personnes trans dans notre sujet dans la mesure où, après réflexions et discussions avec les personnes intéressées, ces personnes recourent une dimension de genre qui n'est pas directement liée à l'orientation et l'identité sexuelle. En effet, une personne trans peut très bien être hétérosexuelle, comme c'est désormais le cas d'Alix – qui s'identifiait comme un homme gay avant de devenir une femme trans désirant les hommes. C'est pourquoi nous avons choisi de n'interroger que des individus qui s'identifient ou s'identifiaient en tant que personnes ayant une orientation et identité homo/bisexuelle lorsqu'ils/elles étaient au lycée. Des extraits de leurs témoignages sont à retrouver en annexe.

### ***c) Un entretien avec une professeure de lycée et sociologue***

Nous avons également eu l'opportunité d'interroger une sociologue féministe et professeure de lycée, Élise Devieille. Il nous a semblé pertinent de lui poser des questions puisqu'elle a fait sa thèse en sociologie sur les *Représentations du genre et des sexualités dans les méthodes d'éducation à la sexualité en France et en Suède*. Elle nous a ainsi éclairé sur certaines interrogations que nous avons quant à l'hétéronormativité de l'École.

---

<sup>1</sup> Par souci d'anonymat, tous les prénoms ont été modifiés.

En outre, elle est également professeure de suédois au lycée Victor Hugo de Caen. Dans ce contexte, elle a donc pu nous renseigner sur comment ça se passe du côté des professeur.e.s au quotidien au regard de l'homophobie. Aussi, participant aux séances d'éducation à la sexualité, elle nous a fait part du manque de formation des professionnel.le.s et de séances par élèves d'éducation à la sexualité. Son témoignage, ainsi que sa thèse, nous ont particulièrement été utiles dans le chapitre 3 sur l'expérience hétéronormative du lycée des jeunes LGB.

### **III. Problématisation**

En général, c'est pendant l'adolescence que les jeunes construisent, au moins en partie, leur.s identité.s et qu'ils/elles découvrent la et leur sexualité<sup>1</sup>. En tant que minorité sexuelle, les lycéen.ne.s LGB doivent bien souvent se construire seul.e.s, à l'écart des modèles hétéronormatifs de la société. Bien que tou.te.s ne découvrent pas leur non-hétérosexualité au même moment ni selon les mêmes modalités, ils/elles parcourent tou.te.s un processus de construction identitaire singulier. Déviant de la norme hétérosexuelle, il est compréhensible que les lycéen.ne.s LGB puissent connaître des tensions psychologiques, telles que le rejet de leur homo/bisexualité. Si la société les catégorise comme « homo/bisexuel.le.s » du seul fait de leur attirance pour des personnes du même sexe que le leur, il est légitime de se demander ce qu'ils/elles font de cette identité assignée, s'ils/elles se réapproprient ou rejettent l'étiquette LGB. C'est pourquoi nous tenterons de mieux saisir selon quelles modalités les lycéen.ne.s LGB construisent leur identité sexuelle dans une société hétéronormative.

Ce que nous souhaitons aussi analyser, c'est l'expérience vécue au lycée<sup>2</sup> des jeunes ayant une identité sexuelle qui n'est pas hétérosexuelle. L'école en général, et le lycée en particulier, sont des institutions qui véhiculent des normes, des valeurs, des comportements, des schèmes de pensée, etc. Cette instance de socialisation a donc un impact sur le processus de construction identitaire des élèves. Or, il est pointé du doigt que les programmes scolaires ne prennent pas (assez) en compte la diversité sexuelle et excluent les jeunes LGB de leurs discours. De plus, l'éducation à la sexualité et à la vie affective, qui pourrait être un bon outil pour déconstruire les stéréotypes sexuels, ne semble pas être en mesure de contribuer à la lutte contre l'homophobie qui est présente, à différents degrés et sous différentes formes, dans tous les lycées. Il est donc intéressant de comprendre de quelle manière l'hétéronormativité s'y traduit quotidiennement et l'impact qu'elle peut avoir sur les lycéen.ne.s LGB.

En somme, il ne s'agit pas seulement de comprendre, d'analyser et de discuter de l'influence des normes, valeurs et discours bien souvent hétéronormés transmis aux lycéen.ne.s français.es par l'école sur la construction, et l'affirmation ou non, de leur identité sexuelle, et par quels mécanismes et processus cela se matérialise. Il s'agit aussi de voir quelles sont les différentes stratégies mises en place

---

1 Blanchard, V., Revenin R. & Yvorel, J-J., *op. cit.* ; Bozon, M. (2009), *Sociologie de la sexualité*, Paris : Armand Colin, 126p.

2 Pour une sociologie de l'expérience lycéenne, voire notamment Dubet, F., Cousin, O. & Guillemet, J-P. (1991), « Sociologie de l'expérience lycéenne », *Revue française de pédagogie*, 94, pp.5-12 ; Dubet, F. & Martuccelli, D., *op. cit.*

par les jeunes LGB dans le contexte lycéen. L'orientation sexuelle d'une personne ne se lisant pas sur son visage, une personne s'identifiant comme LGB est toujours un peu « dans le placard » par rapport à quelqu'un, et le *coming-out* est donc un processus continu<sup>1</sup>. Celle-ci peut, cependant, choisir de ne pas dévoiler son homosexualité ou sa bisexualité par peur de représailles homophobes. Ce qui est intéressant, dans cette perspective, c'est donc de comprendre pour quelles raisons et dans quels contextes, envers qui et comment, les jeunes LGB font leur *coming-out*, ou au contraire, quelles stratégies utilisent-ils/elles pour garder leur stigmaté secret.

Compte tenu de toutes ces considérations, et au vu de nos lectures et entretiens, nous pouvons nous demander : *Dans quelle mesure et de quelle manière les jeunes LGB, qui cherchent à se construire une identité sexuelle positive, adaptent-ils/elles le maniement de leur stigmaté au contexte du lycée, une institution hétéronormative ?*

Tout d'abord, dans le chapitre 2, nous reviendrons sur le processus de construction identitaire des jeunes LGB pour en expliciter les principales modalités que nous avons pu relever. Dans le chapitre 3, nous étudierons comment l'hétéronormativité s'exprime quotidiennement dans les lycées. Pour finir, le chapitre 4 nous permettra de développer les différentes stratégies de présentation de soi et de protection identitaire que les lycéen.ne.s LGB peuvent mettre en place pour manier leur stigmaté.

---

<sup>1</sup> Chauvin, S. & Lerch, A. (2013), *op. cit.* ; Kosofsky Sedgwick, E., *op. cit.*

## **Chapitre 2 : Le processus de construction identitaire des jeunes LGB**

---

L'adolescence est une période pendant laquelle les jeunes se questionnent, se construisent une identité, une personnalité. Pour les jeunes qui se découvrent une attirance pour les personnes du même sexe, cette transition vers l'âge adulte est synonyme, dans la majorité des cas, de construction identitaire solitaire, de tensions psychologiques et d'une appropriation ou d'un rejet de l'étiquette LGB qui leur est assignée par la société. Dans ce chapitre, il s'agira de comprendre le processus de construction identitaire des jeunes LGB dans le contexte d'une société hétéronormative.

### **I. Une construction solitaire**

Le processus de construction identitaire s'effectue en plusieurs phases. En ce qui concerne les jeunes lesbiennes, gays et bisexuel.le.s, il y a tout d'abord le moment de la découverte de leur orientation homo/bisexuelle. Ensuite, il s'agit pour elles et eux d'essayer de se construire une identité positive malgré un manque de modèles auxquels s'identifier. Enfin, nous verrons que les participant.e.s ont majoritairement affirmé tardivement leur homosexualité ou bisexualité auprès de leur entourage familial et lycéen.

#### **1. Le moment de la découverte de son homo/bisexualité**

Le moment de la découverte ou le processus de prise de conscience de sa non-hétérosexualité constitue un moment décisif dans le parcours de vie des jeunes LGB. Bien que différent pour chaque personne, nous pouvons faire l'hypothèse, au vu de nos entretiens, qu'il existe trois principales modalités de « découverte » de son orientation homo/bisexuelle. Il y a tout d'abord les personnes qui, au gré d'une attirance pour une personne du même sexe, se découvrent homo/bisexuel.le.s. Pour d'autres, il est possible de déterminer un moment déclencheur, tel que le visionnage d'un film mettant en scène des personnages LGBT. Enfin, il y a celles et ceux qui ont toujours plus ou moins su qu'elles ou ils étaient attiré.e.s par des individus du même sexe, mais c'est en mettant un mot sur cette attirance qu'elles ou ils ont commencé à vraiment prendre conscience de leur orientation homo/bisexuelle. Il est à noter que cette découverte se fait souvent assez jeune, dès l'école primaire ou le collège.

### ***a) Une attirance pour une personne du même sexe***

Certain.e.s de nos participant.e.s ont commencé à se poser des questions sur leur orientation et identité sexuelles en se rendant compte qu'ils ou elles avaient une attirance pour une personne appartenant à leur propre sexe. C'est par exemple le cas de Guillaume, qui nous confie avoir eu des premières interrogations quant à son orientation sexuelle lorsqu'il était au collège, en quatrième. Attiré par un de ses amis de sexe masculin, il s'est alors questionné et renseigné sur les identités homosexuelle et bisexuelle notamment sur Internet, faute d'avoir accès à d'autres ressources (sujet sur lequel nous reviendrons par la suite). C'est donc le fait d'avoir une attirance pour une personne du même sexe que le sien qui a fait qu'il a découvert qu'il n'était pas forcément cent pour cent hétérosexuel, mais plutôt bisexuel.

Découvrir son homo/bisexualité par une attirance pour une personne du même sexe est une illustration, pour nous, de l'hégémonie de l'hétérosexualité dans la société. En effet, avant de se rendre compte de cette attirance homosexuelle, la plupart des lycéen.ne.s ne s'étaient jamais questionné sur leur orientation sexuelle. C'est le cas notamment de Marie\*<sup>1</sup> qui nous a expliqué qu'avant de sortir avec Aurélie, elle ne s'était jamais interrogée sur son orientation sexuelle et se considérait comme « normale ». C'est donc son attirance pour Aurélie qui lui a fait découvrir sa bisexualité. D'autres ont eu la révélation de leur homosexualité lors d'un moment déclencheur.

### ***b) Un moment déclencheur***

Il y a d'autres façons de découvrir son homosexualité ou sa bisexualité. Par exemple, le visionnage d'un film ou d'une œuvre culturelle mettant en scène des personnages ayant une identité non-hétérosexuelle peut être le début de questionnements identitaires pour les jeunes LGB. En se rendant compte que ces personnages pouvaient susciter un désir certain chez eux/elles, ces jeunes ont commencé à se poser des questions quant à leur orientation sexuelle. C'est en ce sens que nous pouvons parler d'un moment déclencheur : c'est un événement précis dans leur histoire qui a contribué à faire se questionner certain.e.s jeunes LGB.

C'est le cas d'Alexandre\* qui a ressenti du désir pour la première fois en visionnant une vidéo d'hommes s'embrassant. C'est à partir de ce moment qu'il s'est lancé dans un processus de questionnement identitaire au cours duquel il s'est finalement découvert homosexuel. Ce qu'il est intéressant de souligner, c'est le fait qu'avant le visionnage de cette vidéo, Alexandre, comme beaucoup d'autres jeunes LGB, envisageait sa vie dans un cadre hétérosexuel (avoir une copine, des enfants, etc.). C'est là encore un indice de l'hétéronormativité de la société. Cela peut s'expliquer en partie par le fait qu'il y a un manque cruel de représentations de l'homosexualité – comparé à l'omniprésence de couples hétérosexuels en particulier dans la culture française. L'hétérosexualité présumée de tout un chacun.e a également pour conséquence que certain.e.s jeunes LGB n'ont débuté leur processus de construction identitaire qu'au moment où ils/elles ont mis un mot sur une attirance homo/bisexuelle dont ils/elles avaient quasiment toujours su qu'elle existait.

---

<sup>1</sup> A chaque fois que le nom d'un.e participant.e est suivi du symbole \*, un extrait de son témoignage est à retrouver en annexe pp.81-88.

### *c) En mettant un mot sur son attirance dont on a toujours su qu'elle existait*

Il s'agit désormais d'entendre les témoignages des jeunes qui ont plus ou moins toujours su qu'ils/elles étaient homo/bisexual.le.s, mais qui ont véritablement commencé leur construction identitaire en tant que LGB quand ils/elles ont mis un mot sur leur attirance. Du fait notamment de l'hétéronormativité de la société, ces jeunes n'avaient pas forcément connaissance du mot « homosexuel.le » ou « bisexuel.le ». C'est en mettant un mot qui décrivait leur attirance, leur désir, que ceux/celles-ci ont compris qu'ils/elles n'appartenaient pas à la catégorie des hétérosexuel.le.s. Se sachant, pour la plupart, « différent.e.s » depuis l'enfance, voire la prime enfance, mettre leur mot sur leur désir a été pour eux/elles une sorte de révélation.

Plusieurs de nos participant.e.s, comme Camille\*, Pierre, Alix ou encore Agathe, nous ont confié qu'ils/elles avaient toujours plus ou moins eu le sentiment d'être différent.e.s des autres, dès leur enfance. Mais c'est seulement lorsqu'ils/elles ont compris l'origine de leur différence et qu'ils/elles ont mis un mot sur leur attirance pour des personnes du même sexe que leur processus de construction identitaire en tant que LGB a commencé, se rendant ainsi compte que les catégories non-hétérosexuelles décrivaient le mieux leurs ressentis. Ici, c'est précisément la découverte du mot qui sert de déclencheur, comme ce fut le cas pour Agathe :

Je sais que c'était en 4<sup>e</sup> devant Secret Story. Oui parce qu'il y avait Cindy et son secret c'était « je suis bisexuelle ». Et c'est comme ça que j'ai su le mot. [...] Donc voilà c'est en 4<sup>e</sup> que j'ai mis le mot, mais avant je pensais que j'étais déjà attirée par les filles. Donc ça a été assez tôt au final. Avant je le savais, mais je ne connaissais pas le mot.

Voilà les trois principales modalités de découverte de son homo/bisexualité que nous avons pu identifier grâce à nos entretiens. La prise de conscience de son attirance pour des personnes du même sexe n'est que le début du processus de construction identitaire des jeunes LGB. Vient ensuite la phase où ces adolescent.e.s doivent se construire une identité positive, ce qui n'est pas aisé dans une société hétéronormative dans laquelle il n'existe que très peu de modèles homosexuels auxquels s'identifier en tant que personne LGB.

## **2. Un manque de modèles auxquels s'identifier pour se construire une identité positive**

Durant leur adolescence, les jeunes essaient d'établir une identité positive, c'est-à-dire une identité dont ils/elles peuvent être content.e.s d'exprimer et d'afficher auprès de leur entourage. Pour celles et ceux qui sont attiré.e.s par des personnes du même sexe, une difficulté supplémentaire apparaît : celle d'établir une identité sexuelle contraire aux attentes sociales qui mettent en avant l'hétérosexualité reproductive. Et ce d'autant plus qu'elles ou ils n'ont pas de modèles positifs auxquels s'identifier, bien au contraire : ces jeunes sont constamment exposé.e.s à des images caricaturales de l'homosexualité. Malgré cela, la plupart des jeunes LGB sont fier.e.s de s'être construit.e.s seul.e.s.

### **a) *Aucun modèle d'identification***

Comme le développe Didier Eribon dans son ouvrage *La question gay*, « la subjectivité d'un homosexuel se constitue dans un processus d'éducation de soi-même et par la sévère auto-discipline qu'il doit s'imposer à chaque instant, à chaque geste, « pour apparaître aussi normal que les autres » »<sup>1</sup>. En effet, pour les personnes homosexuelles ou bisexuelles, il s'agit de se construire par soi-même dans la mesure où il n'existe pas, excepté si on puise dans la culture gay, de modèle auquel ces personnes pourraient s'identifier, se reconnaître et apprendre les codes sociaux rattachés à l'homosexualité. Sans véritable repère dans les sphères familiales et sociales du fait de l'hétéronormativité de la société, les homo/bisexual.e.s adhèrent bien souvent à des modèles littéraires ou artistiques, ou bien ils/elles se construisent des repères par leurs propres moyens.

Par exemple, Agathe et Alexandre\* nous expliquent que n'ayant pas d'horizon identitaire clairement identifié vers lequel naviguer, ils se sont construits leurs propres normes, leurs propres repères de subjectivation, notamment par le biais d'Internet qui leur a permis d'en apprendre plus sur la condition homosexuelle et bisexuelle. Marie tient à peu près le même discours :

J'ai l'impression que je me suis construite à l'écart des modèles ... Parce que d'abord je ne connaissais personne d'homosexuelle, je ne connaissais pas de célébrités, je n'avais pas vu de films, je n'avais pas du tout d'images de lesbiennes. À part le genre garçon manqué, tout le monde avait ce cliché là. Mais moi, du coup tout de suite, je ne me suis pas du tout identifiée à ça, parce que je pense que je n'ai jamais été ou eu ce côté de garçon manqué.

Leurs témoignages soulignent la difficulté qui existe pour les jeunes LGB de se construire une identité positive sans aucun modèle auquel s'identifier du fait du manque de représentations homosexuelles dans la société notamment. Dans ce contexte, ils/elles doivent se construire leurs propres repères, ce qui passe bien souvent par des recherches sur Internet. Et quand bien même ces adolescent.e.s ont accès à des images de l'homosexualité, celles-ci sont bien souvent caricaturales.

### **b) *Des images caricaturales de l'homosexualité semant le doute dans le processus de construction identitaire***

En plus de ce manque de modèles homo/bisexuels auxquels s'identifier, les jeunes LGB sont confronté.e.s en permanence à des images caricaturales de l'homosexualité, ce qui leur complique la tâche dans leur construction identitaire solitaire. Ces assignations négatives ont des effets très concrets sur la perception qu'ils/elles peuvent avoir d'eux/elles-mêmes en tant qu'homosexuel.le ou bisexuel.le. Cette vision dévalorisante de l'homosexualité véhiculée par la société fait de l'attirance pour des personnes du même sexe une caractéristique stigmatisante. Dans ce contexte, il est compréhensible que les jeunes LGB aient quelques difficultés à se construire une identité positive, et ce d'autant plus quand ils/elles font face à la norme sociale véhiculée par leurs pairs qui leur indique qu'il est plus facile d'adhérer aux rôles sexuels attendus par la société pour avoir une vision positive de son identité.

---

<sup>1</sup> Eribon, D., *op. cit.*, p.143.

Les préjugés que la société renvoie des gays, lesbiennes et bisexuel.le.s – tels que la fellophobie, l'image du garçon manqué, par exemple – peuvent amener les jeunes LGB à douter de leur orientation sexuelle qu'ils/elles sont en train de découvrir. En plus du manque de modèles homosexuels auxquels s'identifier et ne voulant pas forcément appartenir à cette catégorie de personnes stigmatisées dû aux figures caricaturales de l'homosexualité, ils/elles ne sont jamais certain.e.s au début qu'ils/elles ont une identité homo/bisexuelle, comme le dit Alexandre :

Mais je me souviens d'un truc édifiant : tu n'es jamais sûr au début que t'es homo. Parce que comme on ne t'a pas dit ce que c'était, tu ne sais pas. En fait, tu construis ton homosexualité en opposition avec un modèle auquel, de toute évidence, tu ne corresponds pas. Genre en mode « bah en fait ça me fait bander de voir un garçon, ça me fait pas bander de voir une fille, donc *a priori* je suis pas hétéro, donc *a priori* je suis homo ». Mais t'es pas sûr, tu sais pas trop. Après t'as tout le truc genre j'aime les femmes mais je baise avec des hommes, tu vois y'a tout ce truc là compliqué aussi. Et moi, je m'en souviens, j'ai eu toute une période quand j'en ai pris conscience où je tapais sur Internet par exemple « comment sait-on si on est homosexuel ? » ou des trucs comme ça.

Nous retrouvons ici la présence de la binarité entre hétérosexualité et homosexualité : à défaut de pouvoir s'identifier à la norme hétérosexuelle, Alexandre, comme d'autres jeunes LGB, a commencé à se questionner sur son identité sexuelle et s'est considéré *a priori* comme homosexuel. Mais n'étant pas sûr de lui, il a dû avoir recours à Internet pour connaître et comprendre au mieux son orientation sexuelle. Comme nous l'avons vu plus haut, Internet est une ressource importante dans la quête de sens des jeunes LGB qui n'ont pas accès à d'autres documentations dans leurs écoles ou familles. Cela est un facteur contribuant à la construction identitaire solitaire de ces jeunes, qui peuvent par la suite être fier.e.s de s'être construit.e.s seul.e.s.

### c) *La fierté de s'être construit.e seul.e*

Malgré tout ce que nous venons de dire, nombre de jeunes LGB que nous avons interrogé.e.s ressentent aujourd'hui une certaine fierté d'avoir dû se construire seul.e.s. Certain.e.s en retirent même des avantages, réinvestissent des choses qu'ils/elles ont appris lors de leur processus de construction identitaire pour faire face à leur stigmat. Par exemple, Alexandre\*, fier de s'être construit seul, nous a fait part du fait que pour rencontrer d'autres gays, il a dû développer seul des compétences, telles que l'autonomie et l'aisance à l'oral, qu'il a par la suite réinvesties en particulier dans sa vie étudiante et professionnelle.

En ce qui concerne Marie, elle s'est co-construite en tant que bisexuelle en même temps que sa copine Aurélie. Six ans après leur premier baiser, elles sont toujours ensemble. Selon Marie, cela peut s'expliquer notamment par le fait qu'elles ont dû se construire toutes seules, dans un processus de co-construction. Après avoir éprouvé de nombreuses difficultés avec leur entourage, en particulier familial, celles-ci ont renforcé leurs sentiments l'une à l'égard de l'autre. Elles en tirent également une certaine fierté dans la mesure où leur chemin a été semé d'embûches mais qu'elles en sont sorties encore plus fortes.

Ainsi, malgré un manque de modèles homo/bisexuels positifs auxquels s'identifier et des images caricaturales de l'homosexualité, malgré l'incertitude au départ de son orientation sexuelle, les jeunes LGB peuvent ressentir un sentiment de fierté de s'être construit.e.s seul.e.s. Cependant, les difficultés que nous venons d'évoquer ont pour effet que ces jeunes affirment souvent tardivement leur homo/bisexualité.

### **3. Une affirmation tardive de son homo/bisexualité**

Tou.te.s les jeunes LGB que nous avons interrogé.e.s n'ont affirmé que tardivement leur homo/sexualité, que ce soit à leur égard ou vis-à-vis de leur entourage. Tout d'abord, il a fallu pour les enquêté.e.s commencer par s'accepter en tant que personne LGB, par phases ou plus rapidement par pragmatisme. Ensuite, s'identifiant comme homo ou bisexuel.le.s, ces jeunes ont pour la plupart fait leur *coming-out* à leurs proches relativement tardivement, à la fin de leur lycée. Il est à noter que ce *coming-out* a été libérateur pour certain.e.s dans la mesure où cela leur a permis d'être enfin publiquement ce qu'ils/elles étaient intimement.

#### ***a) Une acceptation de soi par phases ou par pragmatisme***

Après s'être rendu compte de leur attirance pour des personnes du même sexe, avoir recherché des modèles, des significations et des identifications, ces jeunes doivent ensuite s'accepter en tant que LGB. Pour certain.e.s, cela s'est fait par phases, comme nous le dit Guillaume :

Finale­ment, en fait, la démarche vers l'acceptation de moi-même, elle s'est faite par phases. Il y a une première phase que je définirais comme « découverte ». Une 2ème phase « rejet », rejet de moi-même, honte. [...] Après le rejet, un début d'acceptation. Mais assez violente en vrai. C'est vrai que j'ai vécu peut-être des épisodes dépressifs ...

Dans ce témoignage, nous voyons la difficulté que peuvent rencontrer les lycéen.ne.s LGB : l'acceptation de soi en tant que personne ayant une identité homo/bisexuelle peut passer par des phases de dépréciation de soi-même, de rejet ou de honte. Cela peut s'expliquer par le fait que l'orientation homo/bisexuelle est une caractéristique stigmatisante dans notre société et qu'il peut être ainsi compliqué de se considérer comme appartenant à cette catégorie de personnes, de devoir accepter le fait qu'on ne soit pas « normal » au regard des normes sociales attendues.

Cependant, la plupart de nos participant.e.s n'ont pas fait l'expérience d'une acceptation de soi violente, passant par des épisodes dépressifs. Bien que cela ne se soit pas fait du jour au lendemain, elles ou ils se sont accepté.e.s en tant que LGB par réalisme ou pragmatisme, ayant conscience qu'elles ou ils ne pouvaient pas changer, que leur désir pour les personnes du même sexe était une donnée identitaire avec laquelle ils/elles devaient composer. C'est le cas, par exemple, d'Alix\* qui a accepté son attirance pour les hommes ayant conscience que s'il ne l'acceptait pas, cela le « détruirait ». Dans la même lignée, Alexandre\* a également accepté son homosexualité de manière pragmatique, se disant que « c'est comme ça », et qu'il fallait mieux l'accepter pour la vivre plus sereinement.

Cette acceptation de soi en tant que personne homosexuelle a été d'autant plus aisée lorsque les jeunes savaient que leur famille était ouverte sur la question de l'homosexualité. Pierre nous confie qu'il a eu une réaction assez naturelle quand il a découvert qu'il était homosexuel, notamment parce que sa famille n'avait jamais tenu de propos négatifs sur l'homosexualité, et donc qu'il ne serait pas rejeté par son entourage familial. Cela nous montre l'importance que peut représenter l'opinion des parents sur l'homosexualité quant à l'acceptation de soi en tant que personne homo/bisexuelle. En effet, plus les parents sont ouverts sur cette question, moins il y a de chances que leurs enfants aient des problèmes à s'accepter, puis par la suite à s'affirmer, comme LGB. Attention cependant, s'accepter n'est pas synonyme de *coming-out* qui est une étape qui vient plus tard dans le processus de construction identitaire des jeunes LGB, souvent d'ailleurs à la fin de leur lycée.

### ***b) Un coming-out tardif (à la fin du lycée)***

Après avoir découvert leur attirance pour des personnes du même sexe que le leur et s'être accepté.e.s intérieurement comme LGB, les ancien.ne.s lycéen.ne.s que nous avons interrogé.e.s nous ont quasiment tou.te.s avoué avoir fait leur *coming-out* auprès de leur entourage, familial et amical, à la fin de leur lycée. Cela tient notamment au fait qu'ils/elles avaient peur que la révélation de leur homo/bisexualité ne mette en danger leurs relations avec leurs ami.e.s lycéen.ne.s, en particulier du fait de ne pas savoir comment ceux/celles-ci pouvaient réagir. Voici ce que nous dit Alexandre sur ce sujet :

J'ai fait ma 2<sup>nd</sup>e à Paris, et j'ai fait 1<sup>ère</sup> et Terminale dans les Alpes Maritimes. Et j'ai dit à mes ami.e.s de 2<sup>nd</sup>e que j'étais homo quand je suis parti dans le Sud. Mais je ne l'ai pas dit à mes ami.e.s dans le Sud quand j'y étais. C'est un peu compliqué comme montage, mais en gros j'attendais de partir pour le dire, comme ça bah au pire j'avais quand même des ami.e.s.

Marie, elle aussi, a fait son *coming-out* auprès de ses ami.e.s du lycée quand elle en est partie. Elle nous explique que son choix avait été mûrement réfléchi. Étant dans le même lycée que sa petite amie Aurélie, mais aussi que leurs frères et sœurs, et tout en sachant que les parents d'Aurélie étaient fermement opposés à cette relation, elles ont été obligées de garder secrète leur liaison auprès de leurs ami.e.s. Et ce n'est qu'au moment de quitter le lycée que Marie a avoué à ses plus proches ami.e.s sa bisexualité. Selon elle, si elle l'avait fait plus tôt, ses ami.e.s n'auraient pas pu s'empêcher d'en parler à d'autres personnes, au risque que cela arrive aux oreilles de la famille d'Aurélie et que cela aie des conséquences fatales pour leur relation.

Bien qu'ayant attendu quelques années entre le moment de la découverte de leur homosexualité ou bisexualité et leur *coming-out* auprès de leur entourage lycéen, celui-ci a été, pour la majorité des jeunes LGB, une source de libération, un tournant décisif dans leur processus de construction identitaire. En effet, cela leur a permis de se sentir plus eux/elles-mêmes, de n'être plus publiquement en porte-à-faux avec ce qu'ils/elles étaient secrètement.

### c) *Un coming-out libérateur*

Certes être au placard, c'est-à-dire garder pour soi son homosexualité ou sa bisexualité en ne le disant à personne, offre une certaine sécurité : il n'y a, dans ce cas, pas de risque de s'exposer aux remarques homophobes ou à des réactions hostiles de la part d'autrui. Cependant, et bien que le *coming-out*, comme nous l'avons dit dans l'introduction, est en permanence à recommencer et qu'une personne homo/bisexuelle n'est jamais véritablement sorti.e une fois pour toutes du placard, en sortir permet de se libérer d'un poids, d'être plus soi-même envers les individus qui sont au courant. Voici le témoignage de Pierre qui va dans ce sens :

Quand je l'ai avoué à mes proches et tout, je suis devenu vraiment moi-même quoi, c'était ma vraie personnalité. Alors qu'avant que je le dise, c'est vrai que j'étais un peu caché, un peu différent, un peu plus timide, il y a plein de choses dont je ne parlais pas ... [...] Tant que je cachais une partie de moi-même, j'étais pas vraiment moi en fait. Et je me suis senti moi quand je l'ai dit. J'étais plus libre, j'avais plus à me cacher, par exemple toutes les soirées et choses que je faisais à côté, j'étais bien, avec mes proches, mes meilleur.e.s ami.e.s.

Pour Alix, son *coming-out* auprès de deux de ses ami.e.s les plus proches était « une épine à sortir du pied » pour reprendre ses termes. Et quant à la question de savoir si ce *coming-out* était libérateur d'un certain poids, Alix nous répond :

Heu oui... et non parce qu'avant on est tout seul à le savoir et qu'après c'est un secret de groupe, mais c'est toujours un secret. Et c'est ça le problème : être sur une espèce d'île et tout autour un océan, et il y a que sur l'île qu'on a le droit d'en parler. Et ça reste très très très difficile à vivre. Parce que quand bien même on veut en parler aux autres, on peut pas quoi.

Ce témoignage d'Alix montre bien la complexité du *coming-out* : certes libérateur, mais au risque d'exposer publiquement sa sexualité, qui normalement est une question d'ordre privé. Ici, nous pouvons rappeler que dans la société hétéronormative dans laquelle nous vivons, l'hétérosexualité étant présumée chez tout un chacun.e, celle-ci relève de la sphère publique tandis que l'homosexualité est condamnée à rester cachée, dans le domaine privé du fait que dire son homo/bisexualité est considéré comme une forme de dévoilement de sa sexualité. Et la métaphore d'Alix est éclairante sur le fait que le *coming-out* est un processus jamais terminé. En ce sens, même après avoir découvert son homo/bisexualité, avoir essayé de se construire une identité positive malgré le manque de modèles positifs auxquels s'identifier, s'être accepté.e.s, faire son *coming-out* auprès de personnes soigneusement choisies<sup>1</sup> ne représente pas la sortie définitive du placard : les personnes LGB sont toujours au placard vis-à-vis de certaines personnes envers lesquelles elles n'ont pas révélé leur attirance pour des individus du même sexe, et elles sont donc toujours un peu seules avec leur secret. Il faut cependant souligner que le *coming-out*, même s'il n'est pas synonyme d'une affirmation publique de son identité sexuelle, est un des moments clés dans le parcours des lycéen.ne.s LGB.

Ainsi, nous venons de décrire les étapes du processus de construction identitaire des jeunes LGB jusqu'à leur *coming-out* auprès de leur entourage. Comme nous avons pu le constater, ces ancien.ne.s lycéen.ne.s ont bien souvent dû affronter ces différentes phases seul.e.s, par manque de soutien mais surtout par peur de réaction des autres. En plus de cette construction identitaire solitaire assez complexe, ils/elles ont été confronté.e.s à certaines tensions psychologiques liées à l'hétéronormativité de la société et à la stigmatisation de la sexualité non-hétérosexuelle.

<sup>1</sup> Nous détaillerons ce sujet dans le dernier chapitre.

## **II. Des tensions psychologiques**

Dans une société hétéronormative, être lesbienne, gay ou bisexuel.le peut causer des difficultés psychologiques, des tensions entre l'envie de s'affirmer en tant que personne LGB et le désir de taire son identité sexuelle de peur de l'homophobie notamment. Ces tensions peuvent par la suite se traduire par le rejet de l'homosexualité et la honte de soi, mais également par des obligations lourdes de conséquences sur le plan moral et psychique, telles que celles de mener une double vie, de devoir mentir pour protéger son identité homo/bisexuelle et conduire à une dissimulation de soi-même.

### **1. Le rejet et la honte de soi**

Il se peut que, durant leur processus de construction identitaire, les adolescent.e.s ressentant une attirance pour des personnes du même sexe que le leur connaissent des épisodes de honte de soi et de rejet de l'homosexualité. Cela est principalement dû à l'homophobie, qu'elle soit verbale, physique, symbolique ou morale. La conséquence, pour celles et ceux qui en sont victimes, est de les pousser vers un sentiment de honte et de culpabilité, de dévalorisation de soi, du fait qu'ils/elles ont une identité sexuelle non conforme à la norme hégémonique. Dès lors, il est possible que ces personnes incorporent les hiérarchies de la société hétérosexiste les conduisant parfois à une certaine homophobie intériorisée<sup>1</sup>.

#### ***a) La question de la honte de soi***

Selon Erving Goffman, « la honte surgit dès lors au centre des possibilités chez cet individu qui perçoit l'un de ses propres attributs comme une chose avilissante à posséder, une chose qu'il se verrait bien ne pas posséder »<sup>2</sup>. C'est ce qui se passe notamment pour les jeunes LGB qui ont l'attribut stigmatisant d'avoir une identité non-hétérosexuelle qui n'est pas prônée par la société. Dans ce contexte, la honte qu'ils/elles peuvent ressentir du fait de leur identité sexuelle peut être l'expression de l'intériorisation et de l'incorporation de l'injonction de la société à se cacher, à rester au placard, à ne pas dévoiler et ne pas montrer une sexualité autre qu'hétérosexuelle dans l'espace public. Notons que la honte est un des mécanismes par lesquels l'ordre social maintient son emprise sur les corps et les esprits<sup>3</sup>. Alix\*, qui s'est toujours senti différent de ses camarades depuis sa prime enfance, suggère qu'à l'adolescence, période où chacun.e découvre sa place dans la société, les jeunes LGB se rendent compte de la place de minorité que ladite société leur réserve. La violence avec laquelle les homo/bisexuel.le.s sont mis à l'écart risque donc d'entraîner des troubles psychologiques notamment.

---

1 Chauvin, S. & Lerch, A. (2013), *op. cit.* ; Delebarre, C. & Genon, C., *op. cit.* ; Eribon, D., *op. cit.*

2 Goffman, E., *op. cit.*, p.18.

3 Chauvin, S. & Lerch, A. (2013), *op. cit.*

La honte de soi peut survenir du regard des autres. En effet, si ces dernier.e.s vous font remarquer en permanence que vous êtes différent.e du fait de votre orientation sexuelle, que vous n'êtes pas « normal.e » mais « déviant.e » pour reprendre les termes utilisés par Goffman, alors vous pouvez penser que c'est vrai, et c'est de là que peut survenir la honte de soi. Cela tient notamment à l'homophobie qui est présente de part en part dans la société. Voici ce que nous dit Alix sur le sujet :

La honte venait du fait de savoir qu'on était différent, et que les autres vous le faisaient remarquer en permanence. Et alors que c'est une différence comme les blondes ne sont pas brunes, voilà quoi. Tout le monde vous traitait comme si vous étiez chauve dans un pays où il n'y avait que des gens avec de magnifiques cheveux. La honte ne venait pas de moi, mais c'était presque ... je ne sais ... une espèce de péché qu'on me mettait sur les épaules en me disant « tiens, maintenant, c'est ta pierre, vas la faire rouler ». Et je pense que la honte survient de là.

Ainsi, la honte de soi est due à l'hétéronormativité de la société qui peut donner le sentiment aux jeunes LGB qu'ils/elles n'appartiennent pas à la catégorie des « normaux ». L'homophobie dont ils/elles sont victimes peut même, parfois, les conduire à rejeter la figure de l'homosexuel, à une homophobie intériorisée.

### ***b) Le rejet de la figure de l'homosexuel***

La haine de soi peut se traduire par le rejet de la figure de l'homosexuel, de la « féminité » ou de « l'efféminement » chez certains lycéens gays ou bisexuels. Nous n'avons constaté cette caractéristique que chez les hommes que nous avons interrogés. Ce rejet de la figure de l'homosexuel, ou du « pédé », tient au fait que le stéréotype de l'efféminement des gays remet en cause la masculinité hégémonique présente dans la société, selon laquelle il faut notamment que les hommes soient virils (le contraire de l'efféminement). Comme l'explique Isabelle Clair dans son article « Le pédé, la pute et l'ordre hétérosexuel » :

L'homosexuel est le spectre du « pédé », parce qu'il incarne, du côté des garçons/hommes, la transgression la plus forte de l'ordre hétérosexuel : désirant des garçons/hommes, il remet en cause la croyance selon laquelle les sexes seraient naturellement complémentaires (confondant sexualité humaine et reproduction). Or, ce qui est au fondement de l'identité masculine, c'est d'être non seulement différente mais opposée à l'identité féminine. [...] Le « pédé » représente un garçon qui usurpe son identité de genre et donc le droit d'être considéré comme un garçon à part entière.<sup>1</sup>

Tirillés entre leur orientation homosexuelle et l'envie de cacher leur stigmatisme à cause des conséquences sociales négatives qu'il entraîne, les jeunes LGB, en particulier les garçons/hommes, peuvent mettre en place des stratégies, conscientes ou inconscientes, pour essayer de ne pas correspondre aux stéréotypes de la société concernant les personnes homosexuelles. Cette tension entre le désir d'être soi-même et celui de ressembler au plus à la catégorie des « normaux » peut, chez certains gays, conduire à développer une homophobie intériorisée dans le cas notamment où ils choisissent de céder à la deuxième option (échapper à la stigmatisation en se conformant aux stéréotypes de genre).

---

<sup>1</sup> Clair, I., *op. cit.*, p.70.

Guillaume\*, qui a eu des difficultés à s'accepter et a connu des phases de rejet de son homosexualité, nous confie qu'en « étant homosexuel, on peut aussi être homophobe ». Il a lui-même rejeté les figures les plus stéréotypées de l'homosexualité, telles que la follophobie ou l'efféminement, allant jusqu'à différencier les bons homosexuels des mauvais. Il nous explique qu'il ne voulait pas correspondre à ces « excès-là », préférant sans doute être le plus possible dans la « norme » malgré son stigmat. Depuis, il s'est rendu compte que ces préjugés, très répandus dans notre société, lui permettaient en fait de se considérer comme quelqu'un de « normal », ou du moins moins « déviant » que d'autres homosexuels.

Ainsi, ne voulant pas être assimilés par les autres comme étant efféminés, certains gays ou bisexuels en viennent, parfois malgré eux, à rejeter la figure de l'homosexuel stéréotypé. Cette homophobie intériorisée peut se coupler avec le rejet de soi-même en tant que personne LGB. Par ailleurs, dans leur processus de construction identitaire, les jeunes LGB peuvent se trouver également confronté.e.s à des obligations lourdes de conséquences.

## **2. Des obligations lourdes de conséquences**

Dans l'optique de garder secret son stigmat, c'est-à-dire de ne pas dévoiler son orientation homo/bisexuelle, les lycéen.ne.s lesbiennes, gays ou bisexuel.le.s sont amené.e.s à devoir mener une double vie ainsi qu'à mentir et à se dissimuler<sup>1</sup>. Tout cela représente, pour ces jeunes, des tensions psychologiques qu'il leur faut essayer de surmonter lors de leur construction identitaire.

### ***a) L'obligation de mener une double vie***

Les adolescent.e.s ayant une identité homo/bisexuelle et qui ne veulent pas que cela se sache par peur des conséquences sociales que le dévoilement de cette identité non conforme aux normes sociales dominantes pourrait entraîner, se voient dans l'obligation de mener une double vie. Autrement dit, ils/elles doivent mener publiquement, en présence de leur entourage lycéen et familial, une vie « normale », correspondant aux attentes hétéronormatives de la société, en faisant par exemple semblant d'être hétéro, reléguant ainsi à la sphère intime leur attirance pour des personnes du même sexe. Dans ce contexte, comme nous l'ont soutenu les jeunes auprès desquel.le.s nous avons enquêté, il leur est nécessaire de tenir un double discours, un pour ceux/celles qui croient le/la connaître mais qui en réalité ne connaissent pas l'identité homo/bisexuelle, et un autre pour ceux/celles qui savent vraiment qui il/elle est<sup>2</sup>, ce qui est très pesant psychologiquement selon eux/elles.

---

1 Nous reviendrons sur ces stratégies mises en place par les jeunes LGB dans le chapitre 4.

2 Goffman, E., *op. cit.*

De plus, cette double vie est constamment en danger, dans la mesure où la révélation de l'identité homo/bisexuelle d'une personne n'est pas une option à exclure. Ne sachant pas non plus qui est réellement au courant de leur orientation sexuelle, nous pouvons supposer avec Goffman « qu'à vivre une existence sans cesse en danger de s'effondrer, le dissimulateur doit nécessairement payer un prix psychologique très lourd, connaître une angoisse très profonde »<sup>1</sup>. Cette peur de l'*outing*, c'est-à-dire le fait que quelqu'un.e révèle l'homosexualité ou la bisexualité d'une personne sans son consentement, voire contre sa volonté, se rencontre chez la majorité des jeunes LGB qui tentent par tous les moyens qu'ils/elles ont à leur disposition de garder caché leur stigmat. Cela suppose qu'ils/elles soient en permanence sur le qui-vive pour ne pas laisser d'indices quant à leur orientation sexuelle, de mener une double vie et un double discours, et par voie de conséquence cela les oblige à mentir et à dissimuler leur véritable personnalité.

### ***b) Le mensonge et la dissimulation de soi***

Ne s'affirmant pas encore publiquement comme gays, lesbiennes ou bisexuel.le.s, les ancien.ne.s lycéen.ne.s que nous avons eu l'occasion d'interroger ont, dans leur grande majorité, été obligé.e.s de mentir à leur entourage lycéen et familial et à leur dissimuler une partie importante de leur identité afin que leur homo/bisexualité reste un secret et ne devienne ainsi pas un stigmat connu de tou.te.s. Pour Didier Eribon, cela est « l'un des principes structurants des subjectivités gays et lesbiennes [qui] consiste à chercher les moyens de fuir l'injure et la violence »<sup>2</sup>. Pour cela, rien de tel que de mentir auprès des autres et dissimuler son homo/bisexualité. Par exemple, Marie nous explique que pour garder secret sa relation avec Aurélie, sa petite copine qui était dans le même lycée qu'elle ainsi que de leurs frères et sœurs, elles étaient en permanence dans la dissimulation de leur couple, tentant de le protéger en le cachant de tou.te.s, et ce pour ne pas avoir à subir l'homophobie de leurs proches.

Cette obligation du mensonge pour dissimuler son stigmat auprès de son entourage peut avoir de lourdes conséquences psychologiques. Comme l'écrit Eribon, « l'obligation de mentir consiste à tenir enfermée dans le secret de la conscience une bonne partie de soi-même. Cela revient à constituer un ghetto psychologique pour y dissimuler l'identité sexuelle et affective, et donc une bonne part de ce qui définit la personnalité »<sup>3</sup>. Dans cette lignée, Alix nous confie que son identité sexuelle en a pris un coup du fait qu'il ne pouvait pas en parler, qu'il a dû se construire solitairement une subjectivité dans une société hétéronormative. Pierre, quant à lui, nous avoue sa déception de n'avoir pas pu dire son homosexualité, et donc de ne pas avoir été vraiment lui-même auprès des autres lorsqu'il était encore au placard, ce qui était pesant psychologiquement. À la question de savoir si c'était compliqué d'un point de vue psychologique de devoir faire semblant d'être hétérosexuel, au tout du moins de mentir quant à sa véritable orientation sexuelle, il nous répond que oui.

---

1 Goffman, E., *op. cit.*, pp.106-107.

2 Eribon, D., *op. cit.*, p.34.

3 *Ibid.*, p.144.

En somme, nous pouvons dire, au vu de ces considérations, que les jeunes LGB sont très souvent confronté.e.s à de lourdes tensions psychologiques. En effet, tiraillé.e.s entre la volonté d'être véritablement eux/elles-mêmes auprès de leur entourage mais ne voulant pas dévoiler leur identité homo/bisexuelle de peur des conséquences sociales négatives que cela pourrait entraîner, ils/elles en viennent parfois à avoir honte d'eux/elles, voire à rejeter la figure de l'homosexuel, alors même qu'ils/elles doivent mener une double vie, ce qui suppose qu'ils/elles mentent et dissimulent leur vraie identité sexuelle à leurs proches, pour préserver leur secret. Cependant, malgré ces tensions psychologiques qu'ils/elles peuvent connaître lors de leur processus de construction identitaire, il leur faut par la suite décider de s'approprier ou de rejeter l'étiquette LGB.

### **III. Une appropriation ou un rejet de l'étiquette LGB**

Pour reprendre les termes de Didier Eribon, l'identité LGB est une « « identité » qui est nécessairement plurielle, multiple : c'est une identité sans identité, ou plus exactement, une identité sans essence. Une identité à créer »<sup>1</sup>. Il faut commencer par souligner que l'identité LGB est d'abord une identité assignée, en particulier par les hétérosexuel.le.s dans le but de s'en distancier. Ensuite, il s'agit pour les jeunes LGB de se réapproprier cette identité qui leur a été initialement assignée pour parfois en faire une fierté identitaire, ou alors refuser l'étiquette homosexuelle.

#### **1. D'une identité assignée ...**

L'identité homo/bisexuelle n'est pas une donnée dont il suffirait de s'emparer pour se considérer comme appartenant à la communauté LGB. En effet, l'homosexualité est d'abord une identité assignée avant d'être endossée ou non, qui nécessite sans cesse un travail d'adaptation au contexte et dont le *coming-out* ne constitue pas l'aboutissement mais simplement une étape<sup>2</sup>. Il s'agira ici de montrer que le choc de l'injure, pour reprendre l'expression d'Eribon, est une des façons dont les jeunes LGB apprennent que leur choix d'objet de désir, à savoir les personnes du même sexe que le leur, constitue un stigmaté dans notre société. Notons également que cette bicatégorisation et hiérarchisation entre homosexuel.le.s et hétérosexuel.le.s est une catégorisation faite en particulier par les hétérosexuel.le.s pour justifier qu'ils/elles n'appartiennent pas au groupe des « déviant.e.s ».

---

1 *Ibid.*, p.162.

2 Blanchard, V., Revenin, R. & Yvrol, J-J., *op. cit.*

### **a) *L'apprentissage de son stigmatisme sous le choc de l'injure***

Avant de se construire une identité homosexuelle ou bisexuelle, il est important de noter que chaque individu qui possède une caractéristique stigmatisante apprend à connaître le point de vue des « normaux » et, par la suite, comprend qu'il/elle n'y correspond pas. Les insultes envers les homo/bisexual.le.s, tout.e un.e chacun.e en a déjà entendues avant même de se rendre compte qu'il/elle est peut-être non-hétérosexuel.le. Et c'est cette intériorisation des potentielles conséquences négatives (rejet, isolement, moqueries, etc.) relatives au fait d'être homosexuel.le qui peut conduire à une homophobie intériorisée, mais surtout qui joue un rôle important sur la capacité à se penser et à s'estimer<sup>1</sup>. C'est ce que démontre Eribon lorsqu'il insiste sur le fait que « l'une des conséquences de l'injure est de façonner le rapport aux autres et au monde. Et donc de façonner la personnalité, la subjectivité, l'être même d'un individu »<sup>2</sup>.

L'insulte a ce pouvoir de faire prendre conscience à celles et ceux qui en sont les destinataires directs ou indirects (par exemple, les homosexuel.le.s qui sont encore au placard), par un acte de langage, la dissymétrie fondamentale qui existe entre les « normaux » et les stigmatisé.e.s. Ces dernier.e.s comprennent vite qu'ils/elles sont l'objet de regards et de discours qu'ils/elles ne maîtrisent pas, sur lesquels ils/elles n'ont pas le pouvoir d'agir sauf à contredire celui/celle qui profère l'insulte. Pour Alix, le problème est que l'insulte homophobe – qui, rappelons-le, est d'une banalité quotidienne dans les établissements scolaires – vous fait savoir que vous êtes différent et que les autres vous le font remarquer en permanence au travers de l'homophobie.

Pour Alexandre, ce n'est pas le fait d'apprendre que son homosexualité fait de lui un stigmatisé qui le dérange, mais plutôt le fait qu'il soit stigmatisé sur une caractéristique qu'il ne contrôle pas. En effet, sans entrer dans un débat qui a déjà fait l'objet de nombreux ouvrages, l'homosexualité ou la bisexualité ne sont pas des choix : on peut choisir de ne pas dévoiler son orientation sexuelle, mais pas de ne pas l'être, même qu'intimement, quand on l'est. Dans ce contexte, il est facile de comprendre les difficultés psychologiques que peuvent rencontrer les jeunes LGB dans la mesure où, ne voulant pas être l'objet des insultes homophobes, ils/elles se voient tiraillé.e.s entre l'envie d'être publiquement ce qu'ils/elles sont (à savoir, vivre librement leur homo/bisexualité) et le désir d'appartenir à la catégorie des « normaux » pour ne pas avoir à subir continuellement les insultes, qu'elles leur soit directement ou indirectement adressées. Ces insultes contribuent à faire des homo/bisexual.le.s l'objet de regards et discours émis en particulier par les hétérosexuel.le.s.

### **b) *Une catégorisation faite par les hétérosexuel.le.s***

Comme le souligne Goffman, « l'individu stigmatisé se définit comme n'étant en rien différent d'un quelconque être humain, alors même qu'il se conçoit (et que les autres le définissent) comme quelqu'un à part. On comprend donc qu'habité par une contradiction aussi fondamentale, il s'efforce de

---

1 Fraïssé, C., *op. cit.*

2 Eribon, D., *op. cit.*, p.29.

trouver une issue à son dilemme »<sup>1</sup>. C'est en tout cas ce que nous pouvons dire concernant la majorité des personnes que nous avons interrogées : elles ne se considèrent pas différemment des autres, mais elles se sentent quand même différentes car elles ne sont pas hétérosexuelles comme les autres. Et, la plupart du temps, ces jeunes LGB se définissent comme étant homo/bisexuel.le.s seulement quand ils/elles envisagent de faire leur *coming-out*. Comme nous le dit Guillaume, c'est plus simple de se définir pour être compris et accepté par son entourage :

Pour revenir à l'orientation sexuelle, à ce moment-là, quand on est en seconde, je commence à réaliser que oui, je suis attiré par les garçons et par les filles. Pourtant, pour moi-même, je ne me fixe pas d'étiquette, je me dis pas que je suis gay, bisexuel ou autre, mais dans les zones grises. Je me dis encore que je suis peut-être hétéro et que je suis comme les autres. Et en fait, le moment où je me définis, c'est vraiment quand j'envisage d'en parler à mes ami.e.s ou à mes parents. En fait, je me suis dit que c'était plus simple de me définir pour être compris et accepté, puisqu'en fait, quand on en vient à en parler à ses ami.e.s, ils ont besoin de comprendre ce que c'est s'ils ne sont pas eux-mêmes outés.

Le fait de catégoriser les individus en deux polarités (homosexualité et hétérosexualité) permet à ceux et celles qui sont hétérosexuel.le.s d'affirmer leur hétérosexualité en stigmatisant l'homosexualité. Selon Marie, c'est plus important pour les hétérosexuel.le.s de dire que telle personne est non-hétérosexuelle que pour les homosexuel.le.s eux/elles-mêmes. Parfois, bien que cela se révèle vrai, ce sont les hétérosexuel.le.s, par le pouvoir du langage qu'est l'insulte, qui définissent qui est homosexuel.le, en se basant uniquement sur des caractéristiques visuelles, telles que l'apparence physique, les manières ou l'habillement, comme le dit Agathe : « Souvent, on va dire qu'untel est bi.e, gay ou lesbienne par rapport à ce qu'il dégage physiquement, et je suis genre on peut le laisser se comporter et s'habiller comme il veut. ». C'est en tout cas ce qu'à vécu Camille\* qui a une apparence et des « manières » considérées comme efféminées. Au collège et au lycée, ses camarades l'avait catégorisé comme étant gay *a priori* alors même qu'il ne faisait que découvrir son homosexualité. Il suggère qu'ils l'ont surtout fait pour se différencier de lui et se renforcer dans leur virilité hétérosexuelle.

Ainsi, nous pouvons dire que, d'une certaine manière, les homo/bisexuel.le.s apprennent que leur orientation sexuelle est un stigmatisme dans la société au travers de l'insulte homophobe, un acte de langage permettant aux hétérosexuel.le.s de catégoriser les homosexuel.le.s comme déviant.e.s, tout en s'en distanciant le plus possible pour affirmer leur hétérosexualité. Ces dernier.e.s deviennent donc l'objet de regards et discours qu'ils/elles ne maîtrisent pas. En ce sens, nous pouvons dire que l'identité LGB est d'abord une identité assignée par les personnes non-homosexuelles pour les personnes homo/bisexuelles qui, par la suite, peuvent se la réapproprier dans un processus de resignification identitaire.

---

1 Goffman, E., *op. cit.*, p.130

## 2. ... à une resignification identitaire

Le processus de « resignification » identitaire, pour reprendre les termes de Didier Eribon, correspond à la recréation de son identité personnelle à partir de l'identité assignée. Après s'être dans un premier temps identifié.e à l'identité LGB notamment sous le choc de l'injure qui leur a fait prendre conscience qu'ils/elles sont différent.e.s des autres de par leur orientation sexuelle, toutes les personnes interrogées se sont réappropriées, chacun.e à leur façon et selon diverses modalités, l'identité LGB qui leur a été assignée par la société. Certain.e.s en ont même fait une fierté et/ou une revendication identitaire.

### a) *La réappropriation de la catégorisation LGB*

Se réapproprier la catégorisation LGB en l'appliquant à soi-même et en l'affirmant devant nous est une preuve que les ancien.ne.s lycéen.ne.s avec qui nous avons eu l'occasion de parler ont parcouru un processus de resignification identitaire. En effet, elles ou ils se sont interrogé.e.s sur ce que ça signifiait d'être gay, lesbienne ou bisexuel.le dans une société hétéronormative. Pour certain.e.s, cette réappropriation de l'identité LGB s'est faite plus ou moins naturellement et rapidement. À la question « comment vous définiriez-vous sur une échelle de 0 (100% hétérosexuel.le) à 6 (100% homosexuel.le) » – pour reprendre l'échelle de Kinsey que nous avons évoquée dans le chapitre introductif – pour une part des participant.e.s, la réponse était sans hésitation. Pierre nous affirme qu'il se considère « comme un homme à 100% et comme homo à 100% ». Camille est également sûr de lui :

Donc oui, honnêtement, je suis un homme cis, gay à 100% ça c'est sûr ça, et ça a toujours été comme ça. Je me suis jamais dit que j'étais hétéro et que je n'étais pas un homme cis. J'ai eu des questionnements vite fait, mais c'était résiduel franchement, c'était plutôt des questionnements d'apparence que de dysphorie ou des trucs comme ça.

Cependant, pour d'autres jeunes, la réponse est moins affirmative que pour Pierre ou Camille. À cette question, Agathe\* nous fait part du fait que sa bisexualité n'est pas si importante d'un point de vue identitaire pour elle, même si elle se définit comme bisexuelle, l'accepte et l'assume. Elle est fière de pouvoir militer et renseigner son entourage sur toutes les questions relatives à l'homo/bisexualité, ce qui est un signe qu'elle s'est réappropriée l'identité LGB qui lui a été assignée. D'une identité assignée par la société, l'identité LGB devient endossée quand ces jeunes lesbiennes, gays et bisexuel.le.s se définissent eux/elles-mêmes comme non-hétérosexuel.le.s. Cela ne veut pas pour autant dire que ces personnes acceptent pleinement l'étiquette LGB, comme nous le verrons après nous être attardés sur le fait que certain.e.s lycéen.ne.s LGB retirent de leur stigmata une fierté identitaire.

## ***b) Une fierté et une revendication identitaire***

Lors de leur processus de construction identitaire, après avoir donné leur propre signification à l'identité lesbienne, gay ou bisexuelle qui leur a été initialement assignée par leurs pairs, certain.e.s jeunes LGB choisissent de faire de leur stigmatisme une fierté, voire une revendication de nature identitaire. Le premier pas, pour la grande majorité, a été de participer à une Gay Pride, ou Marche des Fiertés, symbole de la fierté des non-hétérosexuel.le.s qui défilent dans les rues pour revendiquer l'accès aux mêmes droits que leurs compatriotes hétérosexuel.le.s, comme ceux de se marier – ce qui leur est possible en France depuis 2013 et la loi Taubira sur le Mariage pour tous –, d'être parents, de ne pas être considéré.e.s différemment uniquement du fait de leur orientation sexuelle, etc.

En ce qui concerne nos enquêté.e.s, seulement Agathe, Pierre et Camille\* ont fait de leur stigmatisme un critère revendicatif de fierté identitaire. Pour ce dernier, plus le temps passe et plus il trouve que son homosexualité revêt une dimension militante, ce qui n'était pas vraiment le cas à l'école. Aujourd'hui son homosexualité est une partie intégrante de son identité. Pierre est un peu moins dans une dimension militante que Camille, mais il affirme clairement aujourd'hui son homosexualité et en est fier, ne s'en cachant plus auprès de son entourage depuis son second lycée dans le secteur de la mode<sup>1</sup>.

Pour résumer, pendant leur lycée et durant leur construction identitaire, les jeunes LGB connaissent un processus de réappropriation de l'identité sexuelle qui leur a été initialement assignée par la société. Parfois, cela les conduit à en faire une fierté ou une revendication identitaire. D'autres, même en endossant d'une certaine manière l'identité LGB, refusent la catégorisation et l'étiquette homo/bisexuelle, ne pensant pas que leur orientation sexuelle soit ce qui définit principalement leur subjectivité individuelle.

## **3. ... ou à un rejet de l'étiquette LGB**

Il nous faut à présent souligner le fait que certain.e.s jeunes LGB refusent la bigatégorisation qui est faite entre hétérosexualité et homo/bisexualité. Pour elles et eux, leur identité sexuelle n'est qu'une partie de leur identité globale, pouvant entrer en concurrence avec d'autres identités. Ils refusent surtout d'être identifié.e.s uniquement au prisme de leur orientation sexuelle. Cela se traduit notamment par le fait que ces jeunes n'ont que peu de contacts avec la communauté LGBT.

---

<sup>1</sup> Pierre a connu deux périodes lycéennes : la première dans le domaine du bâtiment, pendant laquelle il n'avait pas fait son *coming-out* sauf auprès de ses meilleur.e.s ami.e.s et de sa famille ; et la seconde dans le secteur de la mode.

### **a) *Plusieurs identités en concurrence***

Tout d'abord, il est important de noter que la subjectivité d'une personne ne se définit pas uniquement par son orientation sexuelle. En effet, celle-ci n'est significative qu'en ce qui concerne l'identité sexuelle. Pour ce qui touche à d'autres aspects de la personnalité d'un individu, tels que ses centres d'intérêts, ses goûts, son origine sociale, sa couleur de peau, etc., nous pouvons supposer que ceci n'a pas forcément de lien direct avec ses préférences sexuelles. Autrement dit, le fait d'appartenir à une minorité sexuelle ne conditionne pas entièrement tous les aspects de la vie des individus LGB. Ces dernier.e.s ont d'autres identifications, d'autres identités, qui peuvent parfois entrer en concurrence avec l'identité homo/bisexuelle lors de leur processus de construction identitaire. Ils/elles sont aussi des jeunes, des urbain.e.s ou ruraux., blond.e.s ou brun.e.s, blanc.he.s ou racisé.e.s, etc. Dans ce contexte de concurrence entre différents sentiments d'appartenance, ce n'est pas nécessairement leur identité homo/bisexuelle qui prime.

Par exemple, Guillaume nous affirme qu'il n'est pas seulement bisexuel, il est aussi métis, ce qui a eu plus d'importance dans sa vie dans la mesure où c'est un stigmate discrédité (et non discréditable) dans la société française. Sa couleur de peau étant une caractéristique visible de tou.te.s, il a d'abord eu affaire au racisme avant de connaître l'homophobie. Cet exemple nous permet d'illustrer le fait que ce n'est pas son identité bisexuelle qui prime lors de ses interactions, mais plutôt le fait d'être métis. Lorsqu'il rencontre une personne, il n'est pas obligé de dire qu'il est bisexuel, alors qu'il ne peut cacher sa couleur de peau. Il nous explique donc qu'en ce qui le concerne, il a différentes identités qui entrent en concurrence. En ce sens, nous pouvons parler du fait que certain.e.s lycéen.ne.s LGB refusent d'être étiqueté.e.s uniquement en fonction de leur orientation sexuelle par la société.

### **b) *Le refus d'être identifié.e uniquement par sa sexualité***

Bien qu'ils/elles soient homosexuel.le.s ou bisexuel.le.s, cela ne veut pas pour autant dire qu'ils/elles souhaitent être identifié.e.s uniquement sous ce prisme. Comme nous venons de le dire, les jeunes LGB ont d'autres identités. Par exemple, Guillaume, qui a un temps rejeté la figure de l'homosexuel, nous dit à ce propos : « J'avais tellement entendu d'autres gens définir untel comme homosexuel.le ou bisexuel.le que je rejetais l'étiquette négative qui va avec, je ne voulais pas être défini par ça ». Camille nous tient à peu près le même langage. En effet, bien que son identité sexuelle ait une importance significative sur ce qu'il est, qu'il en retire même une certaine fierté identitaire, il refuse que toute sa personnalité se réduise uniquement aux yeux des autres à son homosexualité :

J'ai fait mon coming out [...]. Mais maintenant j'ai cette gêne, j'ai peur qu'ils voient tout ce que je fais et tout, sous le prisme de l'homosexualité, comme si je me résumais à être gay. Et j'ai peur qu'ils me voient comme ça. Même si tout à l'heure je t'ai dit que je me définissais en grande partie par ça, je ne suis pas que ça non plus.

La situation de Marie\* est quelque peu différente. Elle refuse de se catégoriser comme bisexuelle, ou tout du moins que nous l'identifions uniquement par ça. Marie se définit comme une personne « normale » mais qui est attirée et sort avec une fille depuis plusieurs années maintenant. Pour elle, Aurélie est une personne avant tout, et c'est ce qui compte avant son genre ou son sexe. Tout comme elle, certain.e.s jeunes LGB qui, ne voulant pas être étiqueté.e.s comme lesbienne, gay ou bisexuel.le de peur que cela ne les réduise, aux yeux des autres, uniquement à leur identité sexuelle, refusent cette catégorisation. Ce rejet de l'étiquette LGB peut, dans une certaine mesure, expliquer pourquoi les lycéen.ne.s homo/bisexuel.le.s n'ont que très peu, voire aucun, contacts avec la communauté LGBT.

### *c) Peu de contacts avec la communauté LGBT*

Lors de nos entretiens, nous avons demandé à chaque jeune s'il/elle avait des relations avec la communauté LGBT. Excepté Alexandre qui en a noué à Paris où cette communauté est très présente, personne d'autre ne nous a fait part de quelconques contacts avec cette communauté. Cela signifie notamment qu'ils/elles ne sont pas allé.e.s chercher de l'aide, par exemple, auprès des centres ou associations LGBT présentes dans les grandes villes qui sont là pour créer du lien social, pour les écouter parler, etc. En somme, ils/elles n'ont pas eu besoin d'aller à la rencontre de cette communauté pour se construire comme LGB. Pour certain.e.s, c'est parce qu'ils/elles n'ont pas ressenti le besoin d'entrer en contact avec des personnes connaissant le même stigmatisme que le leur, comme c'est le cas de Marie\* qui s'est co-construite avec sa petite amie.

Sauf Guillaume qui nous confie rejeter le communautarisme, tou.te.s nos enquêté.e.s nous ont dit que c'était bien que cette communauté existe même s'ils/elles n'avaient pas spécialement envie d'entrer en contact avec elle ou de s'y investir. Cela s'explique notamment par le fait que, lors de leur construction identitaire, les lycéen.ne.s qui vont se définir comme LGB habitent bien souvent dans une ville ou un village où la communauté n'est pas présente sous la forme d'une association par exemple. D'après les témoignages que nous avons pu recueillir, nous pouvons donc supposer que la communauté LGBT n'a pas eu de réelle influence sur leur processus de construction identitaire dans la mesure où ils/elles n'ont que peu de contacts avec elle.

Ainsi, lors de leur construction identitaire, les jeunes LGB s'approprient pleinement ou rejettent une partie de l'étiquette LGB. Après avoir appris, sous le choc de l'injure, que leur orientation sexuelle constitue un stigmatisme dans une société hétéronormative, les jeunes que nous avons interrogé.e.s ont tou.te.s procédé à un processus de resignification de l'identité qui leur a été assignée pour en faire une identité endossée qui est parfois synonyme de fierté ou revendication identitaire. Cependant, n'étant pas seulement lesbienne, gay ou bisexuel.le, certain.e.s refusent d'être identifié.e.s uniquement par leur sexualité et ne ressentent pas le besoin ultime de nouer des contacts avec la communauté LGBT.

## **Chapitre 3 : L'expérience du lycée hétéronormatif**

---

Passage obligé pour tou.te.s les adolescent.e.s, le lycée est, tout comme le collège ou l'école primaire, une institution de socialisation et d'interaction. L'École, outre de vouloir faire des élèves des citoyen.ne.s éclairé.e.s, se donne notamment aussi pour mission de leur inculquer les valeurs et normes dominantes de la société française. Les politiques éducatives sont ainsi au reflet de la société et, de ce fait, l'éducation est une question hautement politique dans la mesure où elle promeut certaines normes, telles que l'hétérosexualité par exemple, plutôt que d'autres. En effet, parler d'homosexualité au lycée est souvent taxé de prosélytisme homosexuel, alors même que l'hétérosexualité n'est jamais remise en question et qu'il ne viendrait à l'esprit de personne de parler de prosélytisme hétérosexuel. C'est en ce sens que nous pouvons faire l'hypothèse que, tout comme la société dans son ensemble, le lycée est hétéronormatif. C'est ce qu'il s'agira d'analyser dans ce chapitre. Après avoir fait le constat du manque cruel d'éducation à la sexualité inclusive dans les lycées français, nous nous focaliserons sur l'homophobie symbolique, verbale et physique de l'institution scolaire. Toutefois, nous verrons que l'homosexualité est plus ou moins acceptée en fonction des types de lycées (urbains/ruraux, privés/publics) ou filières côtoyé.e.s.

### **I. Un manque d'éducation à la sexualité inclusive**

Au cours de nos entretiens, nous avons pu faire le constat qu'il y a un manque d'éducation à la sexualité en France. Quand ces cours ont lieu, ils sont souvent peu inclusifs, laissant notamment les jeunes ayant une attirance pour des personnes du même sexe de côté. En effet, la plupart du temps, quand elle est abordée au lycée, la sexualité ne l'est que sous le prisme de la reproduction, et la norme de l'hétérosexualité (reproductive) n'est que très peu questionnée. Pourtant, comme l'affirment Nathalie Bajos et Michel Bozon, « l'éducation sexuelle à l'école pourrait aider les élèves à se garder des visions stéréotypées sur les individus de l'autre sexe et leur attentes à l'égard de la sexualité »<sup>1</sup>. Pour nous, il est donc important de mentionner ce sujet dans la mesure où l'éducation à la sexualité pourrait être un vecteur d'acceptation accrue des sexualités minoritaires dans la société.

#### **1. L'éducation à la sexualité en France**

En France, entre 2003 et 2018<sup>2</sup>, les cours d'éducation à la sexualité étaient régis par la circulaire du 17 février 2003 sur l'éducation à la sexualité. Cependant, celle-ci n'est que rarement appliquée et, dans la réalité, les élèves n'ont que très peu, voire aucun, cours d'éducation à la sexualité durant leur scolarité lycéenne. Cela s'explique en partie par le fait qu'il existe un manque de formation et d'outils à disposition des professionnel.le.s de l'éducation.

---

1 Bajos, N. & Bozon, M., *op. cit.*, p.594.

2 En 2018 est sortie une nouvelle circulaire sur l'éducation à la sexualité dans les établissements scolaires. Cependant, nous nous intéresserons uniquement à la circulaire de 2003 dans la mesure où nos participant.e.s ont été au lycée entre 2011 et 2016.

**a) La circulaire n°2003-027 relative à l'éducation à la sexualité dans les écoles, les collèges et les lycées**

L'éducation à la sexualité a fait sa première apparition dans les programmes scolaires français en 1973. Toutefois, ce n'était encore qu'une recommandation faite aux chef.fe.s d'établissements scolaires, et l'information transmise aux élèves devait s'appuyer principalement sur la biologie, la physiologie et l'hygiène, n'abordant donc pas les questions de genre, de vie affective ou des sexualités autres que reproductive. Il faudra attendre la loi du 4 juillet 2001 et sa circulaire n°2003-027 du 17 février 2003 relative à l'éducation à la sexualité dans les écoles, les collèges et les lycées, pour que l'éducation à la sexualité soit considérée comme « une composante essentielle de la construction de la personne et de l'éducation du citoyen »<sup>1</sup>. À ce titre, et complémentairement à l'éducation faite par les familles, les établissements scolaires doivent organiser trois séances annuelles et par élève d'éducation à la sexualité. Celles-ci ont pour objectif de « leur donner les moyens de s'approprier progressivement les données essentielles de leur développement sexuel et affectif et leur permettre notamment de mieux analyser et appréhender les multiples messages médiatiques et sociaux qui les assaillent quotidiennement »<sup>2</sup>. S'inscrivant dans la continuité d'une politique nationale de prévention et de réduction des risques liés aux pratiques sexuelles (grossesses non désirées, infections sexuellement transmissibles, VIH/sida, etc.), cette circulaire vise aussi à la protection des jeunes à l'égard des violences sexuelles et se donne pour mission de lutter contre les préjugés sexistes ou homophobes. Ainsi, elle dispose que « l'éducation à la sexualité est inséparable des connaissances biologiques [...] mais elle intègre tout autant, sinon plus, une réflexion sur les dimensions psychologiques, affectives, sociales, culturelles et éthiques »<sup>3</sup>.

Toutefois, même s'il s'agit d'une avancée en matière d'éducation à la sexualité en France, cette circulaire n'est pas respectée. En effet, l'organisation et la planification de ces séances reposent sur la bonne volonté des chef.fe.s d'établissements scolaires, et elles sont animées soit par des membres de la communauté éducative formé.e.s, soit par des associations qui sont habilitées à intervenir pour parler d'éducation à la sexualité en milieu scolaire, et ce bénévolement. Nous comprenons donc que la mise en application de cette circulaire de 2003 repose principalement sur l'initiative et l'énergie déployées par certain.e.s membres de la communauté éducative motivé.e.s, d'autant plus qu'aucune sanction n'est prévue en cas de non mise en œuvre. Cela explique pourquoi peu de lycéen.ne.s ont des cours d'éducation à la sexualité dans la réalité. Une autre reproche que nous pouvons émettre vis-à-vis de cette circulaire est qu'elle ne se donne pas pour objectif explicite la lutte pour l'égalité entre les sexes et les sexualités : elle le fait seulement de façon indirecte à travers la critique du sexisme et de l'homophobie. Or, selon nous, une éducation à la sexualité inclusive, c'est-à-dire se donnant pour préoccupation centrale l'égalité entre les sexes et les sexualités pourrait être un moyen de lutter contre les stéréotypes de genre et préjugés liés aux différentes sexualités, mais également permettre aux jeunes LGB de se sentir plus intégré.e.s à la discussion, plus représenté.e.s et non exclus des discours

---

1 Circulaire n°2003-027 du 17 février 2003 relative à l'éducation à la sexualité dans les écoles, les collèges et les lycées [en ligne] <<https://www.education.gouv.fr/botexte/bo030227/MENE0300322C.htm>>

2 *Ibid.*

3 *Ibid.*

comme c'est le cas la plupart du temps. *In fine*, cela pourrait permettre d'aller vers un plus grand respect à l'égard des personnes présentant une identité homo/bisexuelle et de réduire l'homophobie dans les établissements scolaires notamment. Cependant, comme nous venons de le mentionner, les adolescent.e.s n'ont quasiment pas eu de séances d'éducation à la sexualité au lycée.

### ***b) Peu de séances d'éducation à la sexualité dans la réalité***

Grâce à nos entretiens, nous avons pu faire le constat que les recommandations de la circulaire n°2003-27 relative à l'éducation à la sexualité ne sont, dans la réalité, pas appliquées. En effet, tou.te.s les ancien.ne.s lycéen.ne.s que nous avons interrogé.e.s nous ont affirmé n'avoir eu aucun cours d'éducation à la sexualité qui ait pris en compte les dimensions affectives, psychologiques, sociales, culturelles ou éthiques de la sexualité, alors que c'est pourtant une des réflexions que ces séances devraient apporter. Par exemple, aucun.e n'a reçu de sensibilisation sur les conditions homosexuelles. Toutefois, certain.e.s se rappellent de cours, s'inscrivant dans une perspective biologique, portant sur la prévention des risques, comme c'est le cas de Pierre :

On a dû en avoir un, mais on a peu parlé des conditions homosexuelles. C'est ce que je trouve dommage, on ne sensibilise pas, surtout au lycée ... Dans certains lycées où c'est compliqué d'évoluer en tant qu'homosexuel, je trouve que ça serait bien de faire des préventions ou des choses comme ça. J'ai fait 5 ans de lycée et j'ai peut-être dû avoir un cours, et c'était vraiment que sur les protections, le sida, savoir mettre un préservatif, des trucs comme ça. Mais jamais après on n'a parlé des différentes sexualités.

Reposant sur la bonne volonté des chef.fe.s d'établissement et sur les membres de la communauté éducative, très peu de séances d'éducation à la sexualité et à la vie affective sont mises en place chaque année. Les chiffres donnés par Élise Devieille, professeure au lycée Victor Hugo de Caen, sont éclairants et édifiants à ce propos :

Vraiment les années fastes, on a réussi avec le petit groupe des 5 profs à voir 4 classes de Seconde sur 9 pour faire des séances de déconstruction du sexisme et de l'homophobie. Donc 4 classes de Seconde seulement, c'est-à-dire 0 classe sur 9 de Première, 0 classe sur 8 ou 9 de Terminale. Et ça c'était vraiment les meilleures années.

Au vu de ces témoignages et de ces chiffres, nous ne pouvons que faire le constat que les lycéen.ne.s n'ont, dans les faits, quasiment pas de séances d'éducation à la sexualité qui prennent en compte la diversité des sexualités ou contribuant à déconstruire les préjugés sexistes et homophobes ayant cours dans notre société. Cela s'explique notamment par le manque de formation des professionnel.le.s de l'éducation à ce sujet.

### ***c) Le manque de formation des professionnel.le.s de l'éducation***

Outre qu'elle repose essentiellement sur les volontés individuelles des professeur.e.s, des conseiller.e.s principaux d'éducation et des infirmier.e.s, un des obstacles majeurs à la tenue des séances d'éducation à la sexualité au lycée est le manque de formation et de sensibilisation des

professeur.e.s aux questions relatives au sexisme et à l'homophobie en milieu scolaire. Alors même que les séances d'éducation à la sexualité et à la vie affective sont censées être obligatoires, la formation des professeur.e.s n'est, quant à elle, pas obligatoire. Pour reprendre l'exemple du lycée Victor Hugo de Caen, cela se traduit par le fait que seulement cinq professeur.e.s sur une centaine sont formé.e.s à dispenser ces cours. Cela signifie, en contrepartie, que quatre-vingt-quinze pour cent des enseignant.e.s n'ont reçu aucune sensibilisation relative à la déconstruction des normes sexistes et hétérosexuelles omniprésentes dans la société. De plus, comme nous le confie Élise Devieille, parmi les professeur.e.s qui ne sont pas formé.e.s,

Il y a quelques collègues qui sont très hostiles à ces séances, donc ça c'est les collègues dont on sait par ailleurs justement qu'ils étaient vachement engagés dans les Manif' pour tous et tout ça, donc pour eux, juste le simple fait de parler d'éducation à la sexualité en milieu scolaire, c'est un scandale, ça ne devrait pas exister, etc. Mais après il y a surtout ce que j'appelle une sorte de ventre mou, c'est-à-dire la masse des autres collègues qui ne se sentent pas trop concernés et qui ne voient pas trop pourquoi ils devraient être formés ... Et en fait je pense que c'est presque plus eux le vrai problème parce qu'ils refusent de s'engager, ils refusent de soutenir des actions qui ont lieu ... Donc on a plus affaire à une inaction on va dire.

Cette absence de formation, et de motivation, des enseignant.e.s ne favorise donc pas la tenue de séances dédiées à la déconstruction des normes sexuelles. Or, si l'institution scolaire ne s'efforce pas de contribuer à la lutte pour l'égalité entre les sexes et les sexualités, alors cela ne fait que renforcer l'hétéronormativité de l'École. Une autre conséquence est que, dans les lycées, il n'y a généralement pas d'adulte référent.e clairement identifié.e par les élèves qui pourrait servir d'interlocuteur/trice pour les jeunes victimes d'homophobie par exemple. Et, de surcroît, selon Élise Devieille,

L'absence de formation, je pense, que ça fait qu'il y a une grande partie des profs qui ne sont pas à même d'analyser en fait ces rapports de domination, ces inégalités, etc., et qui juste ne voient pas ces inégalités, c'est-à-dire que s'ils ne sont pas concernés directement, ils ne voient pas qu'il y a des problèmes et/ou ils considèrent que ce n'est pas leur rôle de le faire ou alors qu'ils ne sont pas légitimes à en parler parce qu'ils ne se sentent pas à l'aise avec ces questions. Et donc il y a une sorte de démission du corps enseignant d'une manière générale : ils ne prennent pas en charge ces questions là en considérant que ce n'est pas à eux de le faire, ou qu'ils ne sont pas formés pour le faire.

Et le problème principal est qu'en ne disant rien ou en laissant faire, les professionnel.le.s de l'éducation rendent, indirectement, légitime l'homophobie en milieu scolaire. Dans ce contexte, faute de cours d'éducation à la sexualité et à la vie affective qui soient inclusifs, les jeunes LGB sont ainsi quasiment tout le temps exclu.e.s des discours portant sur la sexualité lors de leur lycée, comme si elles ou ils n'existaient pas. Si nous ajoutons à cela le fait que l'hétéronormativité de la société n'est jamais remise en question par l'institution scolaire, nous comprenons que ces facteurs peuvent contribuer à amener les lycéen.ne.s LGB à se sentir stigmatisé.e.s, ce qui ne les aide pas à se construire une image positive de leur identité sexuelle. Dans la réalité, quand la notion de sexualité est abordée au lycée, elle l'est uniquement sous le prisme de la reproduction, l'hétérosexualité (reproductive) étant la seule sexualité réellement étudiée dans les lycées français, principalement lors des cours de Sciences de la Vie et de la Terre (SVT).

## 2. Le problème d'aborder la sexualité uniquement sous le prisme de la reproduction

Certes la majorité des lycéen.ne.s n'ont pas de séances d'éducation à la sexualité, mais ils/elles ont tou.te.s eu des cours de SVT sur la reproduction humaine. Ainsi, les professeur.e.s de SVT sont les principaux/ales acteur.e.s de cette éducation à la sexualité au sein de leurs cours. Cette focalisation biologiste sur la reproduction a plusieurs conséquences. D'une part, comme l'écrivent Véronique Blanchard, Régis Revenin et Jean-Jacques Yvorel, « à l'école, les relations sexuelles sont ainsi résumées à la pénétration vaginale hétérosexuelle et à l'orgasme, excluant ainsi tout un ensemble de pratiques menant au plaisir sexuel »<sup>1</sup>. Autrement dit, aborder la sexualité uniquement sous le prisme de la reproduction contribue à renforcer la norme de la pénétration vaginale, qui est fortement hétéronormative, et à passer sous silence le plaisir et toutes les pratiques sexuelles non liées à la fécondation. Il n'est fait aucune mention des sexualités autres que hétérosexuelle, ce qui invisibilise donc les personnes qui sont homo/bisexuelles.

De plus, cette éducation à la sexualité faite au travers des cours de SVT se centre essentiellement sur la prévention des risques (grossesses non désirées, infections sexuellement transmissibles, VIH/sida, etc.), ne prenant donc pas en compte une réflexion plus large qui recouvrerait les dimensions affectives, sociales, psychologiques, culturelles ou encore éthiques des diverses sexualités. Le fait de n'aborder la sexualité que sous le prisme de la reproduction a pour conséquence que les valeurs morales transmises par l'École sont actuellement encore très excluantes envers les jeunes LGB car hétéronormatives, et sont donc un frein à l'égalité entre les sexes et les sexualités. Ainsi, avec Élise Devieille, nous pouvons postuler

qu'en l'absence d'une réflexion critique sur le genre et l'hétéronormativité, la conception de la sexualité diffusée par l'éducation à la sexualité est biologisante (centrée sur la reproduction), associant la sexualité au sentiment amoureux (norme du couple et de l'amour), négative (centrée sur les risques), différentialiste (hommes et femmes étant présentés comme complémentaires), et hétéronormative<sup>2</sup>.

Ainsi, bien qu'étant rendues obligatoires par la circulaire n°2003-027, les trois séances annuelles d'éducation à la sexualité et à la vie affective que devrait avoir chaque lycéen.ne ne sont que très rarement mises en place par les établissements scolaires. En quittant le lycée, les jeunes n'ont donc en général reçu aucun cours spécifiquement dédié à la déconstruction des stéréotypes de genre et sexuels. En revanche, ils/elles ont tou.te.s eu l'occasion d'aborder la sexualité sous le prisme de la reproduction en cours de SVT, c'est-à-dire n'évoquant que l'hétérosexualité (reproductive) car c'est la seule permettant à l'espèce humaine de se reproduire. Les discours sur la sexualité au lycée sont donc fortement hétéronormés, excluant les jeunes LGB. Or, selon nous, le rôle de l'École devrait être de contribuer à la déconstruction des préjugés sexistes et homophobes pour faire des élèves des citoyen.ne.s plus respectueux/ses envers la diversité des pratiques sexuelles, et plus à même d'analyser les rapports de domination et d'inégalités qui ont lieu dans la société. Cela pourrait contribuer à diminuer l'homophobie symbolique, verbale et physique dans les lycées.

1 Blanchard, V., Revenin, R. & Yvorel, J.-J., *op. cit.*, p.384.

2 Devieille, É., *op. cit.*, p.69.

## **II. L'homophobie symbolique, verbale et physique dans les lycées**

Une expérience que font les jeunes LGB au lycée est l'homophobie dont ils/elles sont les destinataires directs ou indirects. Cette homophobie, banalisée, s'exprime symboliquement par l'invisibilisation des LGB par l'institution scolaire, mais également parfois de façon violente.

### **1. L'invisibilisation des LGB par l'institution scolaire**

La violence symbolique qui s'exerce sur les jeunes LGB au lycée s'illustre par leur invisibilisation au sein de l'institution scolaire. En effet, aucune référence à l'homosexualité n'est faite excepté lors d'insultes et lors des débats sur le Mariage pour Tous<sup>1</sup>; les cours ne sont pas pensés et conçus pour inclure les personnes LGB ; et les jeunes LGB ne disposent pas de documentation ou de lieu de représentation et de parole dans les lycées. Il y a ainsi une forme de silence complice de l'institution scolaire sur l'homo/bisexualité qui en dit long sur son illégitimité<sup>2</sup>. Cette invisibilisation, voire stigmatisation, des jeunes LGB par l'institution scolaire a pour conséquence principale de les conduire à avoir une perte d'estime d'eux/elles-mêmes<sup>3</sup>.

#### ***a) Les uniques références à l'homosexualité : les insultes et les débats sur le Mariage pour Tous***

D'après les entretiens que nous avons menés auprès d'ancien.ne.s lycéen.ne.s, nous avons constaté qu'aucune référence à l'homosexualité n'était faite dans les lycées, en dehors des insultes et du débat sur le Mariage pour Tous. Ainsi, l'homosexualité n'est jamais évoquée de manière joyeuse, mais elle est plutôt pensée comme étant une difficulté supplémentaire pour les jeunes LGB dans leur construction identitaire, que ce soit de la part des personnes LGB elles-mêmes ou que ce soit dans l'esprit des hétérosexuel.le.s. Les insultes homophobes, telles que « pédé » ou « gouine », qui sont les plus répandues dans le milieu scolaire, contribuent à ne concevoir l'homosexualité que de manière négative. Le problème de l'invisibilisation, de la discrimination et du harcèlement envers les jeunes LGB est que cela peut créer chez eux/elles un sentiment d'exclusion, de mépris, de stigmatisation, les conduisant à une perte d'estime de soi. Comme l'écrit Christophe Bareille :

A l'école, lieu de découverte des sentiments, du désir et de l'orientation amoureuse, les récréations sont en bien des cas des « classes » d'incitation à la haine homophobe. L'injure y crée un sentiment d'infériorité et de honte ou un apprentissage de la détestation des homosexuels et du machisme, avec l'obligation pour certaines de taire leurs sentiments, leurs envies, leur sexualité<sup>4</sup>.

---

1 Rappelons que les ancien.ne.s lycéen.ne.s que nous avons interrogé.e.s dans le cadre de notre enquête étaient tou.te.s au lycée lors des débats autour de la loi Taubira sur le Mariage pour Tous, adoptée en 2013.

2 Bareille, C., *op. cit.*

3 Devieille, É., *op. cit.*

4 Bareille, C., *op. cit.*, p.39.

Pour ne pas avoir à subir de possibles manifestations homophobes à leur égard de la part de leurs camarades de lycée, la grande majorité des lycéen.ne.s LGB cachent leur sexualité pour ne pas être étiqueté.e.s, et par la suite stigmatisé.e.s, comme étant homosexuel.le.s. À cette ambiance homophobe latente présente dans quasiment tous les lycées, et qui est le reflet de l'hétéronormativité de la société, s'ajoutent les débats sur le Mariage pour Tous qui ont cristallisé les peurs homophobes, rendant l'homophobie plus banale dans la sphère publique. Tou.te.s les personnes que nous avons interrogé.e.s nous ont fait part du fait que, lorsqu'ils/elles étaient encore au lycée entre 2011 et 2016, le Mariage pour Tous a fait l'objet de discussions au sein de leurs établissements scolaires, qui ont contribué à rendre visible l'homophobie. Par exemple, certain.e.s ont dû prendre part à des débats organisés par certain.e.s professeur.e.s lors desquels il était question de savoir si le mariage homosexuel devait être autorisé. Le problème de se positionner « pour » ou « contre » le mariage pour tou.te.s, est qu'il nous semble que cela contribue à la stigmatisation des personnes LGB, dans la mesure où il s'agit de discussions ayant pour but de savoir si on devrait donner les mêmes droits à tous les êtres humains – ce qui nous semble une évidence. Ces débats ont eu pour conséquence notamment d'exacerber les tensions entre les différents élèves, comme nous le confie Agathe :

Après si, ce qui a été compliqué, vu qu'on a été au lycée en 2012/2013 avec la loi sur le Mariage pour tous, là c'était pas très agréable quand tu arrives dans ta classe et qu'il manque un tiers de la classe : où sont-ils partis ? Ah manifester contre mes droits ! Donc c'était juste chiant par rapport à ça d'entendre dire quand on est à table « oui, laissez les gens du même sexe se marier, après on va laisser les chevaux se marier ? ». La zoophilie et l'homosexualité c'est pareil évidemment.

Ainsi, abordée uniquement sous le prisme négatif au travers des insultes notamment ou lors de débats sur le Mariage pour Tous, l'homosexualité n'est jamais évoquée pendant les cours.

### ***b) Pas d'évocations pendant les cours***

En plus de ne pas dispenser de cours d'éducation à la sexualité qui intégrerait les diverses sexualités dans son discours, le curriculum scolaire formel ne fait aucune mention à l'homosexualité ou à la bisexualité. Les programmes scolaires ne prennent guère en compte les minorités sexuelles, ce qui peut conduire à un risque d'exclusion des jeunes LGB qui ne se reconnaissent pas dans les exemples hétérosexuels donnés dans les différents cours au lycée<sup>1</sup>. Nous sommes donc d'accord avec Bareille lorsqu'il écrit que « l'école ne reconnaît guère les mouvements périphériques qui n'appartiennent pas à la norme [...]. Les homosexuels n'ont pas d'espace de parole, de lieu consacré à l'histoire et à la culture des homosexualités, de mentions quelconques dans les programmes scolaires »<sup>2</sup>.

Cela nous a été confirmé par tou.te.s les ancien.ne.s lycéen.ne.s que nous avons interrogé.e.s. Ils/elles nous ont affirmé ne se souvenir que de quelques rares, voire d'aucune, mentions de la question de l'homosexualité durant leur lycée. À la question de savoir s'il se souvenait avoir déjà évoqué des

---

1 Blanchard, V., Revenin, R. & Yvorel, J-J., *op. cit.* ; Richard, G., Chamberland, L. & Petit, M-P. (2013), « L'inclusion de la diversité sexuelle à l'école : Les enjeux pour les élèves lesbiennes, gais, bisexuels et en questionnement », *Canadian Journal of Éducation*, 36(1), pp.375-404.

2 Bareille, C., *op. cit.*, p.41.

figures homosexuelles au lycée, Pierre nous répond « Au lycée, jamais. C'est vrai que quand on te fait lire du Rimbaud, on ne te dit pas qu'il était en couple avec Verlaine. On ne le dit pas ». D'autres, telles que Marie ou Agathe, ne se souviennent pas si l'homosexualité a vraiment été abordée quand elles étaient au lycée, mais elles affirment que si cela avait été le cas, cela ne les a pas marqué.

Alors que des cours comme la littérature, l'histoire ou la philosophie pourraient être propices à évoquer les minorités sexuelles, l'institution scolaire fait du prosélytisme hétérosexuel. En effet, pour reprendre les termes d'Eribon, « on n'entend jamais parler de « prosélytisme hétérosexuel », et pourtant les images de l'hétérosexualité bénéficient d'une diffusion quasi hégémonique »<sup>1</sup>. Il n'y a pas de représentation de personnes gays ou lesbiennes ou bisexuel.le.s dans les manuels scolaires, que ce soit dans des exercices ou par rapport à des personnalités historiques notamment. Par exemple, il doit être bien singulier de faire un exercice de mathématiques mettant en situation des personnes homosexuelles.

En ne représentant que des personnes hétérosexuel.le.s, les programmes et manuels scolaires contribuent à véhiculer des normes hétéronormées, ce qui exclut les personnes LGB qui ne peuvent s'identifier. En ce sens, les propos d'Élise Devieille sont éclairants :

en littérature, on ne précise pas que tel auteur était homosexuel ou hétérosexuel et en quoi ça a pu potentiellement avoir eu un impact par rapport à l'époque dans laquelle il vivait (est-ce que c'était dur, est-ce que c'était pas dur ...), sur le type de littérature qu'il ou elle a écrit par rapport à sa position sociale, enfin voilà tous ces trucs là ne sont pas discutés. En histoire, c'est pareil, on ne va pas parler de l'orientation sexuelle des personnes, et effectivement encore une fois, on va masquer, on va omettre des éléments qui sont hyper importants dans la constitution des trajectoires et des parcours. C'est pas la même chose en fait d'arriver au pouvoir si on est hétéro ou homosexuel par exemple dans un pays. Donc voilà tous ces trucs là sont masqués et en plus, comme tu disais, on n'en parle pas en classe, du tout. Par exemple, si on parle d'une famille, on va toujours parler d'une façon hétéronormative, en disant le papa, la maman, etc. Et du coup pour les élèves LGB ça leur fait sentir qu'ils n'existent pas en fait, que jamais on conçoit nos cours en pensant à eux, que jamais on fait en sorte qu'ils puissent se retrouver, s'identifier, se sentir représentés etc. Et puis, pour les élèves qui ne sont pas LGB, ils sont confirmés dans l'idée que c'est eux la norme et qu'il n'y a pas besoin de parler du reste.

Ainsi, en ne faisant aucune référence à la diversité sexuelle dans leurs cours, les professeur.e.s, mais aussi les personnes responsables des programmes et manuels scolaires, contribuent à perpétuer l'hétéronormativité à l'École. Cette invisibilisation des personnes LGB par l'institution scolaire traduit une homophobie symbolique qui conduit à un risque d'exclusion des jeunes LGB. Un autre signe de cette invisibilisation est le fait qu'il n'y a que peu, voire aucune, documentation disponible sur le sujet de l' homo/bisexualité, et que les lycéen.ne.s LGB n'ont pas de lieu de représentation et/ou de parole dans leurs établissements.

### ***c) Pas de documentation disponible et aucun lieu de représentation et de parole***

L'homophobie symbolique dont sont victimes les lycéen.ne.s LGB provient également du fait qu'au sein des lycées, il n'y a que très peu de documentation disponible portant sur la question de l'homosexualité ou de la bisexualité. Dans les centres de documentation et d'information (CDI) qui

---

<sup>1</sup> Eribon, D., *op. cit.*, p.114.

existent dans chaque lycée, il est assez inhabituel d'y croiser des livres portant sur cette thématique. Par exemple, au lycée Victor Hugo de Caen, certes il y a quelques ouvrages où l'homosexualité est évoquée, mais ils se comptent presque sur les doigts de la main. De plus, il n'existe aucun rayon spécialement consacré à ce sujet. Il s'agit en fait bien souvent de romans d'amours mettant en scène des personnes LGB, mais qui sont rangés parmi les autres romans d'amour. Cela a pour conséquence de ne pas rendre visible, et donc de passer sous silence, cette thématique. De plus, cela ne permet pas vraiment aux jeunes LGB de trouver de potentiels modèles d'identifications lorsqu'ils/elles essayent de se construire une identité positive.

Il faut ajouter à cela le fait qu'il y a une absence de structure de soutien, d'interlocuteurs/trices identifié.e.s vers qui les lycéen.ne.s notamment victimes d'homophobie pourraient se tourner et demander de l'aide. Cela est dû en partie, comme nous l'avons vu précédemment, au manque de formation et d'outils à disposition des professionnel.le.s de l'éducation. Cela traduit aussi et surtout une forme de silence complice de l'institution scolaire quant aux problèmes homophobes qui y sont pourtant bien présents. Comme nous le dit bien Élise Devieille, un des problèmes dans les lycées est le suivant :

Il n'y a pas des gens dont tu sais qu'ils vont accueillir ta parole en te croyant sans minimiser, sans remettre en cause ta parole, de manière respectueuse, bienveillante ... et ça ça n'existe pas quoi. Je trouve que ça manque de soutien par le haut en fait et d'organisations, et qu'on ne remplit pas notre mission à ce niveau là.

Or, l'absence totale de représentation fait que l'homosexualité, ou la bisexualité, a l'air de l'indicible, ce qui est d'autant plus stigmatisant pour les jeunes LGB. Si c'était plus signifié que c'est possible d'en parler et de se réunir, alors sans doute cela contribuerait à rompre leur isolement. En effet, ceux/celles-ci se sentent bien souvent seul.e.s, ne sachant pas que d'autres de leurs camarades sont eux/elles aussi dans la même situation que la leur. S'il y avait un lieu, ou même une simple zone, où les lycéen.ne.s LGB pouvaient se réunir pour discuter, se rencontrer et partager leurs expériences et vécu sans que leur parole soit mise en doute, cela leur permettrait de ne plus rester seul.e.s et isolé.e.s dans leur coin.

Ainsi, au vu de ces considérations, nous pouvons soutenir qu'il existe une homophobie symbolique dans les lycées français qui se traduit par l'invisibilisation des jeunes LGB par l'institution scolaire. Cette invisibilisation s'illustre par le fait qu'en-dehors des insultes et des débats sur le Mariage pour Tous, presque aucune évocation n'est faite de l'homosexualité dans les programmes et manuels scolaires. À ce silence s'ajoute le manque de documentation disponible sur cette thématique et l'absence de structure de représentation et de parole. Tout cela contribue à l'exclusion des jeunes LGB des discours scolaires, les isolants les un.e.s des autres. Cette homophobie symbolique est complémentaire de l'homophobie banalisée, parfois violente, qui a lieu dans les enceintes des lycées.

## 2. Une homophobie banalisée, parfois violente

Outre l'homophobie symbolique, les lycées sont aussi un endroit où l'insulte homophobe est banalisée, en particulier en-dehors des classes. Elle donne parfois lieu à des agressions et des violences physiques et verbales envers des lycéen.ne.s considéré.e.s par leurs camarades comme LGB. Face à cette homophobie ambiante, le personnel éducatif manque souvent de réactivité et peine à agir.

### a) *Une banalisation de l'insulte homophobe dans les lycées*

Comme nous l'avons évoqué plus haut, les débats autour du Mariage pour Tous ont eu notamment pour conséquence de cristalliser les peurs homophobes. Dans ce contexte, avec la visibilité accrue de l'homosexualité dans l'espace public est apparue en retour une homophobie plus décomplexée et décontractée. Certes l'homophobie a toujours existé, mais, comme nous l'affirme Élise Devieille, les discussions autour de cette loi ont « donné une plate-forme politique et un accès à la parole publique et à la légitimation de cette parole à des groupes qui étaient autrefois plutôt silencieux. C'est-à-dire qu'on savait qu'ils étaient là, mais ils n'avaient pas pour autant d'espace pour parler ». Même si Camille\*, qui a une apparence que nous pouvons considérer comme « efféminée » au regard des stéréotypes sociétaux, a apprécié que la visibilité accrue de la communauté homosexuelle lui ait offert une plus grande liberté dans sa manière de s'habiller et de se comporter, il regrette que cela ait entraîné en retour une augmentation des actes homophobes.

Ce paradoxe de la visibilité accrue de l'homosexualité dans l'espace public, qui a ainsi rendu l'homophobie plus banale et décomplexée, a également eu un écho dans les établissements scolaires. En effet, il n'est pas rare, malheureusement, d'entendre des insultes homophobes quotidiennement dans les lycées. Selon le rapport annuel de SOS Homophobie, « les insultes et les moqueries restent la principale manifestation des LGBTphobies à l'école [...]. Les menaces, visant filles et garçons, sont bien présentes aussi. Mise à l'écart, humiliations, harcèlement à l'intérieur comme à l'extérieur des établissements et sur les réseaux sociaux complètent ce triste tableau »<sup>1</sup>. Toujours concernant l'homosexualité et son évocation dans le cadre scolaire, Alexandre nous dit que « le seul truc dans la scolarité, c'est les insultes ». Ces insultes, telles que « pédé », « tapette », « gouine », contribuent à une homophobie ambiante dans les lycées. Pierre nous éclaire sur ce point, lorsqu'il suivait un Bac pro dans le bâtiment : « Dans la classe, il y avait beaucoup de gars qui rigolaient de ça, qui se disaient homophobes clairement, ils avaient pas honte de dire qu'ils étaient homophobes et qu'ils aimaient pas les gays ou des choses comme ça ». Agathe, elle, nous confie que dans son lycée catholique :

---

1 SOS Homophobie (2018), *Rapport sur l'homophobie 2018*, [en ligne] <[https://www.soshomophobie.org/sites/default/files/rapport\\_annuel\\_2018.pdf](https://www.soshomophobie.org/sites/default/files/rapport_annuel_2018.pdf)>, p.90.

Parfois, il y avait des gens qui s'embrassaient sur le parking, des couples gays, et il y avait des remarques « putain ils pourraient se cacher », mais eux ils s'embrassaient tout le temps sur le parking donc genre juste j'avais envie de leur dire taisez-vous. Les couples d'hétérosexuel.le.s avaient le droit en gros, mais pas les homosexuel.le.s [...] Il n'y avait pas de LGBTphobie violente, mais on faisait comprendre que c'était pas très normal. C'était de l'homophobie latente, surtout tournée vers les mecs. C'était vraiment la mini société actuelle.

Au travers de ces témoignages, nous pouvons donc voir qu'il existe une homophobie ambiante, devenue banale, dans les lycées, qui s'illustre en particulier par l'important nombre d'insultes émises à l'égard des personnes LGB. Cette violence verbale se couple parfois avec des agressions physiques.

### ***b) Une homophobie qui se traduit parfois par des agressions et violences physiques***

En plus des insultes, l'homophobie au lycée peut se traduire par des violences physiques. Certes la majorité de nos participant.e.s n'a pas subi d'agression, notamment du fait qu'ils/elles n'étaient pas ouvertement et publiquement homo/bisexuel.le.s auprès de leurs camarades. Cependant, il nous paraît important de souligner que, d'après les chiffres du rapport de SOS Homophobie de 2019<sup>1</sup>, 53% des victimes d'homophobie ont moins de 18 ans ; que 52% des agressions physiques dans le milieu scolaire ont lieu dans les lycées ; et que 11% de l'homophobie se manifeste par une agression physique. De même, l'origine des agressions provient à 63% des élèves, contre 12% des enseignant.e.s et 15% de la direction et des membres du personnel éducatif.

Pour donner une illustration de l'homophobie physique dont peuvent être victimes les jeunes LGB, nous avons laissé Camille développer sur le sujet, nous faisant part des différentes agressions physiques dont il a été victime durant son lycée. Ses propos sont une illustration des formes que peut prendre la violence physique envers des personnes stigmatisées dans les établissements scolaires.

Et puis après c'était progressivement, en seconde beaucoup, première énormément, et terminale déjà un petit peu moins, où en fait il y avait un groupe de garçons relativement large qui me victimisait tout le temps, mais tout le temps, et c'était caché de tous, dans le plus grand secret total. Après ils s'en vantaient auprès d'autres gens mais ça fuyait jamais des cercles. Donc en gros mes amis savaient globalement que je vivais des trucs mal, mais ils ne savaient pas vraiment ce qu'il se passait. Moi j'avais pas du tout envie d'en parler et du coup c'était assez compliqué de le gérer. Typiquement ils m'enfermaient dans les toilettes où c'est ouvert en haut, et en fait après ils jetaient des objets qui peuvent faire mal quand ça te tombe dessus, typiquement la structure d'une poubelle en plastique hyper dure ou des trucs comme ça. Et en fait, si je faisais du bruit ou si je criais, ils avaient mes affaires avec eux dehors, et donc en fait si je faisais en sorte qu'ils nous entendent, ils déchiraient mes affaires ou ils coupaient les lanières de mon sac ou des trucs comme ça. Ce qui faisait que moi je ne voulais pas qu'ils fassent ça parce qu'après ça voudrait dire qu'à la maison ma mère se douterait de quelque chose, donc je ne disais rien. J'attendais que ça passe. Ça durait 10 minutes ou quelque chose comme ça, puis après ils me laissaient partir avec mes affaires qui étaient potentiellement déchirées. C'était ce genre de truc. Après dans les vestiaires, c'était genre on me prenait mes affaires et après je ne pouvais pas ressortir parce que je n'avais que mes sous-vêtements. Ou alors ils prenaient le déo pour en faire un lance-flamme avec, et ensuite en gros il y en avait qui me tenaient et ils l'approchaient le plus possible, jamais assez près pour que ça ne me brûle heureusement, mais ils mimaient l'action de me brûler le visage, tu vois des trucs comme ça. [...] Quand j'étais tout seul dans les couloirs, on me poussait, genre juste une petite claque dans le visage comme ça quand je passe, ou sur le haut de la tête, ou des trucs comme ça, ou genre on shoot dans mon sac etc. Les insultes bien sûr et voilà. Donc le lycée c'était assez compliqué.

<sup>1</sup> SOS Homophobie (2019), *Rapport sur l'homophobie 2019*, [en ligne] <[https://www.sos-homophobie.org/sites/default/files/rapport\\_homophobie\\_2019\\_interactif.pdf](https://www.sos-homophobie.org/sites/default/files/rapport_homophobie_2019_interactif.pdf)>, p.84.

Comme nous pouvons le percevoir au travers des propos de Camille, le problème avec les agressions physiques homophobes est qu'elles ont bien souvent lieu en-dehors des classes et de façon à ce que cela soit caché des regards du plus grand nombre. De plus, les victimes ne se plaignent que rarement auprès des adultes présents dans les lycées. Il est assez exceptionnel qu'ils/elles viennent chercher de l'aide et du soutien auprès des professionnel.le.s de l'éducation, qui, par ailleurs, manquent d'une certaine réactivité face aux remarques et agressions homophobes.

### ***c) Le manque de réactivité du personnel éducatif***

Notamment du fait du manque de formation du personnel éducatif à l'éducation à la sexualité inclusive, ceux/celles-ci ne voient pas forcément l'homophobie, ne sont pas à même d'analyser les rapports de domination et les systèmes de stigmatisation. Les enseignant.e.s peuvent également avoir peur de la « contagion » du stigmaté, c'est-à-dire qu'ils/elles craignent qu'en défendant une victime d'homophobie ils/elles soient frappé.e.s du discrédit lié à une potentielle homo/bisexualité, ce qui les freinent à venir au secours des jeunes harcelé.e.s<sup>1</sup>. Nous comprenons donc que, dans ce contexte, il est difficile pour les jeunes LGB de trouver un.e adulte à leur écoute, de trouver du soutien au sein de leur établissement, ce qui renforce leur désarroi. De plus, comme nous venons de l'évoquer suite au témoignage de Camille, les violences envers les jeunes LGB sont très souvent passées sous silence : d'une part, les victimes n'en parlent que très rarement auprès de leur entourage ; d'autre part, les professeur.e.s ou autres personnel.le.s de l'éducation ont tendance à minimiser et laisser faire. Or, comme l'écrit Bareille, « si l'enseignant ne dit rien, il rend légitime l'homophobie à l'école »<sup>2</sup>, et c'est bien là un des problèmes.

Quand réaction contre l'homophobie il y a de la part des enseignant.e.s, selon les propos d'Élise Devieilhe, « ils le font sur le ton « c'est grossier, il ne faut pas être grossier », et pas sur une analyse structurelle de l'origine de cette insulte et en quoi elle est sexiste ou homophobe, mais plutôt juste « il faut être poli ». Ce n'est pas critiqué d'un point de vue sociologique j'ai envie de dire ». Autrement dit, il n'y a presque jamais de critique ou d'analyse structurelle de l'origine de l'homophobie, bien souvent les professeur.e.s laissent passer, prenant cela comme une insulte ou agression comme les autres. Et quand ils/elles sont à même de voir et de comprendre le système de l'homophobie, ils/elles ne reprennent pas souvent les élèves qui rient de l'homo/bisexualité et/ou de l'homophobie, et ne mentionnent que dans de très rares cas que l'homosexualité est quelque chose de « normal ». Cela s'explique en partie du fait que l'homophobie visible (les insultes notamment) est tellement quotidienne qu'il est compliqué, selon Élise Devieilhe, d'intervenir à chaque fois.

Ainsi, les lycées sont des endroits où l'homophobie est bien présente. Celle-ci peut prendre différentes formes. Tout d'abord, comme nous l'avons vu, elle peut être symbolique et elle se traduit dans les faits notamment par l'invisibilisation des jeunes LGB par l'institution scolaire du fait qu'il n'y a aucune évocation faite de l'homosexualité ou de la bisexualité pendant les cours en dehors des

---

1 Blanchard, V., Revenin, R. & Yvorel, J.-J., *op. cit.*

2 Bareille, C., *op. cit.*, p.202.

insultes et lors des débats sur le Mariage pour Tous, mais aussi du fait qu'il y a un manque de documentation disponible sur le sujet, de lieu de représentation et de parole. L'homophobie, banalisée dans les lycées, peut aussi prendre une forme violente, se traduisant par des agressions physiques, bien souvent cachées du regard de tou.te.s. Dans ce contexte, il est donc dommage que le personnel éducatif manque de réactivité. Cependant, il est intéressant de voir maintenant que tous les lycées et toutes les filières ne sont pas égales en ce qui concerne l'acceptation de l'homophobie.

### **III. Des lycées et des filières plus ou moins cléments envers l'homosexualité**

Lors de nos entretiens, nous avons demandé à chaque ancien.ne lycéen.ne dans quel type de lycée (privé ou public ; rural ou urbain) il/elle était allé.e, et dans quelle filière il/elle avait obtenu son baccalauréat. Nous avons pu faire une mini-analyse comparée et en déduire à gros traits, les types de lycées et filières qui étaient les plus tolérants vis-à-vis de l'homosexualité et de la bisexualité. Nous avons également ajouté la question de l'internat à cette perspective dans la mesure où l'expérience lycéenne d'une personne LGB peut être différente quand elle est interne.

#### **1. Des lycées plus ou moins tolérants envers l'homosexualité et les personnes homosexuelles**

Au cours de nos entretiens, nous avons pu remarquer que l'expérience des lycéen.ne.s LGB n'était pas tout à fait la même en fonction du type du lycée fréquenté. Par type de lycée, nous entendons lycée rural ou urbain, et/ou lycée privé (souvent « catholique ») ou public. En fonction de ces deux caractéristiques, l'acceptation de l'homosexualité semble quelque peu différente. Tout d'abord, concernant la différence entre lycée de milieu rural ou de milieu urbain, Marti L. Baricevic affirme que les écoles situées en zone rurale sont moins tolérantes vis-à-vis des élèves qui sont attiré.e.s par des personnes du même sexe que le leur<sup>1</sup>. C'est ce que nous avons pu constater lors de notre entretien avec Marie\*, qui a été dans un lycée qu'elle considère comme faisant partie d'une zone rurale. Selon elle, étant moins confronté.e.s à des personnes homo/bisexual.le.s, les lycéen.ne.s en zone rurale seraient moins tolérant.e.s à l'égard de ces personnes dans la mesure où ils/elles n'en connaissent pas et ne savent pas forcément ce qu'est l'homosexualité ou la bisexualité ; contrairement aux adolescent.e.s qui grandissent dans des milieux plus urbains où la diversité sexuelle est plus importante.

---

<sup>1</sup> Baricevic, M. L. (2016), *Sexual Orientation Microaggressions in High Schools*. Thèse soutenue à l'Université du Missouri-St. Louis, 269p.

Alexandre, lui, a fait sa Seconde dans un lycée parisien, et la fin de sa scolarité dans le sud de la France dans un lycée rural. Sans y être ouvertement homosexuel, il nous a fait part du fait que l'homophobie était sans doute moins présente à Paris, dans la mesure où la plupart de ses camarades connaissaient, de près ou de loin, des personnes homosexuelles ou bisexuelles, et avaient moins de préjugés homophobes ; ce qui n'était pas le cas dans le sud où Alexandre est resté entièrement au placard durant sa Première et Terminale de peur de représailles homophobes.

Alix a également été dans un lycée rural. Mais surtout très catholique. Il nous raconte que l'homosexualité « était un sujet tellement tabou que ça n'existait pas ». Il poursuit :

Les homosexuel.le.s existaient dans la bouche des élèves pour se foutre de leur gueule. Mais dans la bouche de l'administration, ça n'existait même pas. On avait des messes obligatoires à certains moments de l'année. C'était des messes qui vous expliquent « qu'est-ce qu'il est arrivé à Jésus », lors du sermon on nous répétait « rappelez vous que les pécheurs ils vont en enfer, pareil pour les menteurs, les voleurs, les homosexuel.le.s, etc. » ... voilà. L'ambiance était clairement homophobe.

Dans ce contexte, il est facile de comprendre que cela ne devait pas être simple d'être homosexuel.le ou bisexuel.le dans un tel lycée catholique du fait du manque de reconnaissance de l'existence de l'homosexualité mais surtout de sa négation et de son renvoi dans la catégorie des « péchés ». Il ne faudrait pas, cependant, généraliser ces propos à tous les lycées de ce type, dans la mesure où certains sont quand même plus tolérants vis-à-vis des personnes non-hétérosexuelles. Par exemple, Agathe, qui a été elle aussi dans un lycée privé catholique, ne nous a pas fait part d'une telle homophobie. Il y avait, cependant, très souvent derrière les propos homophobes des justifications (souvent infondées) d'ordre religieux. En ce qui concerne les ancien.ne.s lycéen.ne.s que nous avons interrogé.e.s et qui ont été dans un lycée public (donc non catholique), aucun.e n'a connu cette expérience de négation quasiment totale des homosexuel.le.s perçu.e.s parfois comme des démons, comme c'était le cas pour Alix. En ce sens, il nous semble que les lycées publics seraient plus tolérant.e.s envers les personnes homo/bisexuelles que les lycées catholiques.

Nous pouvons, au vu des témoignages que nous avons recueillis, penser que les lycées urbains et publics (ou du moins non religieux) auraient donc tendance à être plus cléments à l'égard de l'homosexualité et de la bisexualité. Au contraire, ceux qui accepteraient le moins l'homosexualité seraient les lycées privés catholiques situés en zone rurale. Pour valider cette hypothèse entièrement, il faudrait néanmoins plus de données. Cependant, comme l'affirme Christophe Bareille, « l'homosexualité est plus aisée à assumer pour un étudiant, qui vit souvent de façon autonome en zone urbaine, au sein d'un environnement universitaire progressiste et tolérant que pour un lycéen vivant chez ses parents au sein d'un milieu rural conservateur et plus « hostile » »<sup>1</sup>. En plus de cette différence entre types de lycées, l'homosexualité semble ne pas être acceptée de la même façon en fonction des filières suivies par les lycéen.ne.s.

---

1 Bareille, C., *op. cit.*, p.240.

## 2. Une différence d'acceptation de l'homosexualité en fonction des filières

Lors de nos entretiens, nous avons pu remarquer que l'expérience des jeunes LGB pouvait être sensiblement différente en fonction de la filière suivie. Par exemple, ceux et celles ayant été en filière Littéraire (L) semblent avoir pu s'affirmer en tant que personne homo/bisexuelle plus facilement que celles et ceux ayant suivi la filière Scientifique (S). C'est en tout cas ce que pensent Camille et Agathe\* qui nous décrivent la S comme étant plus masculine, où il règne une plus grande compétition, où l'acceptation des différences semble moindre. De plus, c'est en S que se trouvaient les agresseurs de Camille. Au contraire, ils considèrent la L comme plus ouverte, plus artistique, comme le lieu où on peut rencontrer les LGB qui s'assument le plus. Ainsi, il semblerait en effet que la filière littéraire et artistique serait un environnement plus propice et plus tolérant envers les jeunes LGB. Peut-être que cela est dû à l'enseignement de plus de sciences sociales en L, contrairement à la filière Scientifique où les matières telles que la biologie, les mathématiques ou la physique-chimie prédominent. Il est à noter que nous n'avons pas eu de données concernant la filière Économique et Sociale (ES).

Il existe aussi des différences d'acceptation de l'homosexualité en fonction des filières professionnelles. Nous prendrons l'exemple de Pierre. Il a commencé par faire un Bac Pro Peintre en Bâtiment, puis se rendant compte que cela ne lui plaisait pas, il a décidé de faire un Bac Pro dans le domaine de la mode. Il nous a expliqué la différence entre les deux en termes de tolérance vis-à-vis des personnes LGB. Dans son premier lycée dans le bâtiment, il n'a fait son *coming-out* qu'à son meilleur ami pour qui il avait des sentiments, mais pas aux autres de ses camarades, très majoritairement du sexe masculin et homophobes pour la plupart d'entre eux. Lors de son second Bac, dès les premiers jours, il a fait son *coming-out* auprès de ses camarades qui étaient principalement des filles, et cela s'est très bien passé. Sans doute qu'un environnement avec plus de filles, et ce d'autant plus dans le domaine de la mode connu pour être très tolérant à l'égard des personnes LGB, tend à être plus ouvert sur la question de l'homosexualité qu'une filière composée de garçons, et ce d'autant plus dans un domaine comme le bâtiment plutôt viriliste, comme le suggère Pierre\*. Nous pouvons donc en déduire qu'il y a des filières, générales comme professionnelles, qui ont tendance à être plus clémentes vis-à-vis des lycéen.ne.s LGB. L'expérience de ces dernier.e.s peut donc être sensiblement différente en fonction du type de Bac choisi. Mais également, le fait d'être en internat peut avoir un impact sur l'expérience lycéenne de ces jeunes LGB.

## 3. La question de l'internat

Certain.e.s de nos participant.e.s sont allé.e.s en internat dans un lycée, ce qui ajoute une dimension supplémentaire à leur expérience. C'est le cas de Marie, Alix et Pierre (lors de son Bac dans le bâtiment). Nous leur avons donc demandé comment cela s'était passé et ce qu'ils/elles en retenaient concernant l'acceptation de l'homosexualité ou de la bisexualité. Laissons d'abord la parole à Marie :

Je pense que dans les internats entre filles, au lycée quand les filles se cherchent, il y a quand même des rapports ambigus qui font que, si toi tu es celle qui assume d'être lesbienne, c'est chaud parce que du coup tout devient ambigu, alors qu'en fait, quand il y a des rapports entre filles comme ça, personne ne se pose de question. Elles dorment toutes ensemble, elles se font plein de câlins, des bisous, elles s'envoient des messages hyper mignons, mais elles ne disent pas « oh peut-être qu'on est lesbiennes ». C'est juste que ça se fait comme ça. Mais si il y en a une qui arrive et puis qui assume son homosexualité, je pense que ce n'est pas pareil.

S'assumer en tant que personne lesbienne ou bisexuelle peut apporter des confusions quant aux rapports entre filles d'un même internat, dans la mesure où les limites entre amitié et désir sexuel, par exemple, peuvent être remises en cause. Quand personne n'est ouvertement LGB, les comportements entre filles décrits par Marie restent souvent les mêmes, alors même que pour un.e observateur/trice extérieur.e, ceux-ci peuvent être vus et analysés comme une certaine forme d'homosexualité. Cela vaut également, même si cela se traduit par des rapports différents, dans les internats de garçons.

Au contraire des filles dont les rapports semblent être plutôt chaleureux, entre garçon c'est plutôt place à la testostérone et aux concours de virilité, à en croire en tout cas l'expérience d'Alix\* qui a été, rappelons-le, dans un lycée privé catholique non tolérant à l'égard de l'homosexualité. Pierre nous partage également son sentiment quant aux rapports entre garçons en internat :

C'est vrai qu'à beaucoup de garçons, ça va leur faire peur en fait. Et c'est ça que j'ai remarqué par exemple quand j'étais dans le bâtiment, en plus en étant en internat, je sais qu'ils auraient rigolé genre « ah me touche pas ... », comme si, s'il avait su que j'étais gay, tout de suite j'aurais été sur eux, je les aurais touché, dragué, alors que pas du tout.

Ce que nous pouvons retenir de ces témoignages, c'est principalement le fait que s'assumer en tant qu'homosexuel.le ou bisexuel.le dans un internat peut entraîner une crainte de la part des autres ayant peur qu'on leur « saute dessus », étant donné que c'est un milieu où les garçons et les filles sont généralement séparés et où donc normalement la question sexuelle ne se pose pas.

Ainsi, comme nous avons pu le constater au cours de nos entretiens, certains types de lycées et de filières seraient plus tolérants envers l'homosexualité et la bisexualité que d'autres. Il semblerait, en effet, que les lycéen.ne.s urbains auraient tendance à plus accepter l'homo/bisexualité que leurs pairs venant d'un milieu rural. De plus, celles et ceux ayant été dans un lycée public seraient plus tolérant.e.s envers les personnes LGB que leurs camarades de lycée privé (catholique). Et au sein d'un même lycée les jeunes en filière L accepteraient plus facilement les personnes non-hétérosexuelles que celles et ceux en S. Dans cette partie, nous avons également abordé la question de l'internat, qui ajoute une expérience supplémentaire aux élèves qui y sont. Pour ces dernier.e.s, la solution privilégiée semble être de ne pas révéler son attirance sexuelle pour des personnes du même sexe par peur que les autres développent une crainte à leur égard. Cela est une stratégie pour dissimuler leur stigmat, comme nous allons le voir dans le dernier chapitre.

## Chapitre 4 : Les stratégies de présentation de soi et de protection identitaire face au stigmat

---

Dans notre société, les personnes ayant une attirance pour le même sexe que le leur ont un stigmat : celui de n'être pas hétérosexuelles. Du fait de ce discrédit et pour ne pas avoir à subir de sanctions sociales, les personnes LGB doivent apprendre à manier leur stigmat. Goffman suggère que les personnes qui ont une identité discréditée ou discréditable négocient leur statut durant les interactions sociales, au travers desquelles elles acceptent ou rejettent le stigmat qui leur est assigné par la société. En ce sens, les individus sont actifs et s'engagent dans une variété de stratégies pour manier leur stigmat. Par exemple, les jeunes LGB ont tendance à adopter des stratégies de protection identitaire, comme celle de choisir de ne pas faire son *coming-out*, pour échapper à la discrimination homophobe et gagner le privilège hétérosexuel<sup>1</sup>. Dans ce chapitre, grâce aux entretiens que nous avons menés, il s'agira donc d'analyser les différentes stratégies de présentation de soi et de protection identitaire mises en place par les jeunes LGB lors de leur lycée, notamment pour fuir l'homophobie. Dans un premier temps, nous verrons qu'il est très fréquent pour les lycéen.ne.s LGB de ne donner aucun indice quant à leur identité sexuelle pour brouiller les pistes, en contrôlant l'information et en essayant de passer pour une personne hétérosexuelle. Ensuite, nous aborderons la question du lycée comme mise entre parenthèses de son homosexualité ou de sa bisexualité, qui se traduit par le silence, la discrétion et le repli sur soi. Enfin, nous nous intéresserons aux stratégies consistant à échapper à l'homophobie, principalement par l'émigration vers des lieux et milieux plus cléments envers l'homosexualité, mais également par le choix de ne faire son *coming-out* qu'à un cercle de relations choisies.

### I. Ne pas donner d'indices pour brouiller les pistes

Tou.te.s les ancien.ne.s lycéen.ne.s que nous avons interrogé.e.s ont mis en place, durant leur lycée, différentes stratégies pour faire en sorte de ne pas rendre public leur stigmat, à savoir leur homosexualité ou bisexualité. Pour ne pas avoir à subir de remarques homophobes ou de sanctions sociales de la part d'autres lycéen.ne.s, les jeunes LGB essayent au maximum de ne pas donner d'indices quant à leur orientation sexuelle pour brouiller les pistes. Cela passe notamment par un contrôle permanent de l'information (leur identité sexuelle) et par une stratégie consistant à « faire l'hétéro » pour passer inaperçu.e au milieu de la foule.

---

<sup>1</sup> Baricevic, M. L., *op. cit.*

## 1. Un contrôle permanent de l'information

D'après les témoignages que nous avons récoltés, les jeunes LGB utilisent des techniques de contrôle de l'information, c'est-à-dire, selon Goffman, des « techniques habituelles qu'emploient les individus affligés d'un défaut secret pour s'opposer à tout dévoilement »<sup>1</sup>. La première stratégie que nous avons relevé est celle du contrôle de ses gestes et comportements en présence d'autrui. La seconde est l'apprentissage du mensonge et l'art d'éluder.

### a) *Contrôler ses gestes et comportements*

Tout d'abord, une expérience centrale dans la vie des lycéen.ne.s LGB est celle du contrôle attentif de ses gestes et comportements pour ne pas laisser transparaître des « manières » associées à l'homosexualité. Comme le suggère Goffman, « au cours des contacts mixtes, l'individu affligé d'un stigmat a tendance à se sentir « en représentation », obligé de surveiller et de contrôler l'impression qu'il produit, avec une intensité et une étendue qui, suppose-t-il, ne s'imposent pas aux autres »<sup>2</sup>. En effet, pour ne pas être catégorisé.e.s comme homosexuel.le.s, les personnes LGB se doivent de faire attention à ce qu'elles ne correspondent pas aux stéréotypes renvoyant à l'homosexualité ou à la bisexualité. Par exemple, pour un garçon, il s'agit de ne pas paraître efféminé ; et pour une fille, de ne pas être un garçon manqué ou trop masculine. Autrement dit, il ne faut pas qu'ils/elles transgressent les normes de genre en vigueur dans notre société sinon cela peut être interprété et compris comme un indice de leur présumée homosexualité. À noter que, bien que s'appuyant sur de forts préjugés sexistes communs, la frontière entre masculinité et féminité n'est pas objectivement nette ou fixe, chacun.e ayant ses propres attentes et appréciations sur à quel point un garçon doit être ou est virile et une fille féminine.

Pour ne pas qu'il y ait de soupçons émis quant à leur orientation sexuelle, nos participant.e.s nous ont tou.te.s fait part qu'ils/elles contrôlaient leurs gestes et comportements pour maîtriser l'image qu'ils/elles renvoyaient à leurs camarades. Voici ce que nous dit Alexandre à ce propos :

Oui, il y avait tout un côté maîtrise de l'image que tu donnes de toi, il fallait que je fasse attention pour ne pas éveiller les doutes. Un truc débile par exemple : ne pas croiser les jambes. C'est débile mais bon ... C'était pour ne pas paraître efféminé, pas non plus grave macho, mais juste ne pas donner de signes. Je m'en souviens, je me faisais la remarque que mon père croisait les jambes mais qu'il n'est pas du tout homo. Mais il ne fallait quand même pas donner de doutes aux gens. Du coup, je m'en souviens, je décroisais les jambes, je m'en rendais compte, alors que croiser les jambes c'est plus agréable en vrai. C'est rigolo d'en parler parce que j'avais oublié un peu ce pouvoir performateur de la maîtrise du corps.

Ce qui est intéressant ici, c'est de voir le pouvoir performateur du langage du corps, qu'il faut maîtriser pour ne pas semer d'indices quant à son identité homosexuelle. Par exemple, croiser les jambes renvoie à une attitude plutôt féminine (et, *in fine*, à l'efféminement), notamment parce que c'est majoritairement les femmes qui adoptent ce geste.

1 Goffman, E., *op. cit.*, p.112.

2 *Ibid.*, p.26.

Pierre\* nous confirme la même chose en nous expliquant que bien qu'il ne soit pas particulièrement efféminé, lorsqu'il était au lycée dans le bâtiment, il faisait un effort supplémentaire pour avoir l'air encore plus viril, plus masculin, plus hétérosexuel. Comme il le sous-entend, la stratégie du contrôle de l'information, qui passe notamment par la surveillance de ses gestes et comportements pour ne pas laisser transparaître d'indices sur son identité sexuelle, nécessite que les jeunes LGB scrutent constamment leur environnement et les éventualités de la situation sociale dans laquelle ils/elles se trouvent<sup>1</sup>. Un contre-exemple à cela est celui de Camille. N'étant sans doute pas dans le contrôle de ses gestes et comportements en permanence, il laissait aux autres entrevoir des « manières » qui leur apparaissaient comme efféminées. C'est en tout cas ce qu'il nous a répondu pour expliquer en partie le fait que les gens décidaient pour lui qu'il était gay et le désignaient comme tel alors même qu'il n'avait pas encore fait son *coming-out*. En plus de cette nécessaire maîtrise du corps pour ne pas donner d'indices quant à son orientation sexuelle, les jeunes LGB doivent également contrôler leur langage parlé et apprendre à mentir et à éluder pour garder leur secret.

### ***b) Apprendre à mentir et à éluder***

Une autre stratégie que les ancien.ne.s lycéen.ne.s LGB que nous avons interrogé.e.s ont mise en place est celle d'apprendre à mentir et à éluder. Cela toujours dans l'objectif de ne pas dévoiler leur stigmatisme pour éviter de subir des sanctions sociales lors de leurs interactions avec leurs camarades. Il s'agit d'essayer de faire de son maximum en amont d'interactions pour ne pas avoir à répondre à des questions embarrassantes qui pourraient entraîner le dévoilement de son orientation sexuelle sans que la personne ne le veuille. Il faut ainsi trouver des astuces, des réponses préparées à des questions dont on peut se douter que quelqu'un.e les posera un jour ou l'autre. D'où également la nécessité de contrôler ses comportements et gestes pour ne pas éveiller des soupçons qui pourraient se transformer en questions telles que « est-ce que tu es gay/lesbienne/bi.e ? », question gênante qui nécessite souvent le recours au mensonge quand la personne veut garder son identité sexuelle secrète. En ce sens, nous pouvons parler d'une stratégie d'anticipation : il s'agit d'anticiper les potentielles questions et réactions d'autrui.

Dans le cas où une personne LGB est interrogée directement sur sa vie affective et sexuelle, et même si elle contrôle son image, Alexandre\* nous affirme qu'il lui faut des réponses toutes prêtes pour mettre fin à la conversation et aux doutes. Par exemple, si quelqu'un lui demande pourquoi il n'a pas de petite amie, il répond qu'il en a eu une, ou qu'il cherche la bonne, pour reprendre son expression. Outre la notion d'alibi hétérosexuel que nous aborderons ci-après, ce qui est intéressant dans son témoignage c'est que, pour garder son homosexualité secrète, il a appris à inventer des détails dans le mensonge pour que celui-ci soit le plus crédible possible et ainsi dissiper les doutes éventuels concernant son orientation sexuelle.

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

Comme l'écrit Goffman, « étant donné le grand avantage qu'il y a à être considéré comme normal, quiconque, ou presque, est en position de faire semblant n'y manquera pas à l'occasion »<sup>1</sup>. Cela explique pourquoi, à partir du moment où ses mensonges sont travaillés, où elle comprend comment mentir et se rend compte que le mensonge est quelque chose de plus confortable que le dévoilement de son stigmate, une personne LGB a tendance à s'améliorer et à être toujours plus dans le mensonge. Cependant, il nous faut souligner que ces stratégies de contrôle de l'information demandent d'être attentif.ve en permanence à tout ce qui se passe autour de soi, et d'anticiper, comme nous le dit Alexandre : « Ce sont des stratégies qui sont un peu fatigantes, tu dois être sur le qui-vive. Ne pas laisser d'indices. Tu n'as pas le droit à l'erreur. » Cela est également valable pour la stratégie que nous avons nommée « Faire l'hétéro » à laquelle nous allons maintenant nous intéresser.

## **2. « Faire l'hétéro » pour passer inaperçu.e au milieu de la foule**

Toujours dans l'espoir de ne pas donner d'indices sur son orientation sexuelle pour brouiller les pistes, les jeunes LGB peuvent adopter une autre stratégie de présentation de soi et de protection identitaire : celle de « faire l'hétéro » pour passer inaperçu.e.s au milieu de la foule. Des illustrations de cette technique sont le recours à l'alibi hétérosexuel, ainsi que l'appropriation et le maniement des codes sociaux hétérosexuels.

### ***a) L'alibi hétérosexuel***

Comme nous avons commencé à l'aborder, le recours à l'alibi d'une relation hétérosexuelle, réelle ou inventée, passée ou en cours, est une stratégie que mettent en place nombre de jeunes LGB qui ne souhaitent pas que leur homosexualité ou bisexualité soit connue. L'alibi hétérosexuel leur permet donc d'empêcher, autant que faire se peut, que les autres lycéen.ne.s aient des suspicions quant à leur homo/bisexualité. En outre, cela permet également d'éviter d'avoir à se justifier tout le temps de pourquoi on ne drague pas ou qu'on n'est pas sensible aux potentielles avances d'une personne du sexe opposé. Dans cette perspective, « faire l'hétéro » prend tout son sens puisqu'il s'agit de s'inventer une vie amoureuse, et parfois sexuelle, hétérosexuelle.

Et, comme nous l'avons vu avec Alexandre, l'alibi est parfois bien travaillé et les détails ne manquent pas. C'est ce que nous pouvons également voir à travers les propos de Pierre\* qui, lorsque ses camarades lui ont demandé s'il avait déjà eu des relations sexuelles avec une fille, s'est inventé une histoire amoureuse hétérosexuelle avec sa meilleure amie, scolarisée dans une autre ville. Il a été loin dans la description de cette fausse relation, allant jusqu'à montrer une photo de la fille en question. Le fait de montrer une photo est intéressante puisque cela met en exergue le besoin, que peuvent avoir

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p.93.

certaines personnes, d'avoir des preuves de ce qui est avancé. Ainsi, plus le mensonge est bien construit et structuré, et plus le/la jeune LGB donne en plus des « preuves » de sa fictive relation hétérosexuelle, plus il devient crédible et quiconque peut y croire. Cela permet, *in fine*, de dissiper d'éventuels doutes quant à son orientation sexuelle. À noter que les personnes prises comme alibi se trouvent généralement en-dehors du lycée fréquenté par le/la lycéen.ne LGB, ce qui, dans ce cas, diminue les chances que soit découvert le pot aux roses.

C'est une stratégie qui est efficace dans la mesure où elle peut définitivement mettre fin à tous les soupçons émis à l'égard d'un.e lycéen.ne LGB, à condition, bien sûr, qu'elle soit maintenue sur la durée et que personne ne se rende compte de la fabulation. Cependant, comme le dit Pierre, elle comporte un bémol majeur : elle nécessite d'être toujours dans le mensonge. Cela peut, à la longue, générer des tensions psychologiques lourdes de conséquences chez les jeunes LGB<sup>1</sup>. En effet, en mettant en œuvre cette stratégie, ils/elles se voient obligé.e.s de tenir un double discours, tiraillé.e.s entre leur volonté d'être véritablement eux/elles-mêmes avec leur entourage et l'envie de cacher leur stigmatisme par peur de représailles homophobes. Et cela tout en sachant que leur existence est toujours en danger de s'effondrer si, par malheur, le mensonge est découvert et l'homosexualité dévoilée. Il est intéressant de coupler cette stratégie avec l'appropriation et le maniement des codes sociaux hétérosexuels.

### **b) *L'appropriation et le maniement des codes sociaux hétérosexuels***

Une seconde stratégie utilisée par nos participant.e.s pour paraître hétérosexuel.le.s, et ainsi être catégorisé.e.s par leurs camarades comme « normaux », est l'appropriation et le maniement des codes sociaux hétérosexuels. Il s'agit de « faire comme si » on était hétérosexuel.le, de ne rien laisser transparaître de ses réels désirs, émotions et sentiments<sup>2</sup>. Comme le suggère Eribon, « la subjectivité d'un homosexuel se constitue dans un processus d'éducation de soi-même et par la sévère autodiscipline qu'il doit s'imposer à chaque instant, à chaque geste, pour apparaître aussi normal que les autres »<sup>3</sup>. Nous avons déjà entraperçu cette stratégie en particulier lorsque nous avons évoqué la nécessité de contrôler ses gestes et comportements pour maîtriser l'image renvoyée aux autres et ne pas éveiller les doutes quant à son homosexualité. Les jeunes LGB doivent donc apprendre et s'approprier les codes assimilés à l'hétérosexualité. Cela permet une justification *a priori* pour éviter de se justifier *a posteriori*, d'éviter des réactions ou questions embarrassantes. Par exemple, Alexandre\* a choisi de prendre un déodorant Axe (associé à une image de marque viriliste) comme ses camarades masculins, pour faire comme tout le monde, pour se fondre dans la masse et ne pas donner de potentiels indices. Il s'agit donc d'essayer d'être dans la norme le plus possible, de ne pas trop s'en distancier. C'est également ce qu'a fait Guillaume : « J'étais habillé comme un individu masculin, je portais des jeans, une doudoune, j'étais le mec de base, je n'avais pas de stratégie de différenciation. »

---

1 Nous renvoyons le lecteur à la partie « Des tensions psychologiques » du chapitre 2.

2 Eribon, D., *op. cit.*

3 *Ibid.*, p.143.

Camille\*, au contraire de nos autres participant.e.s, n'était pas dans le contrôle en permanence de ses gestes, pouvant parfois laisser entrevoir des comportements associés à l'homosexualité, d'autant que son physique ne correspondait pas aux normes de virilité attendues dans une société hétérosexiste : il était « petit, maigrichon, avait les cheveux longs ». Or, ne pas se couper les cheveux et se les laisser pousser pour un garçon est souvent considéré comme un signe d'efféminement dans la mesure où, dans les stéréotypes communs particulièrement présents chez les enfants et adolescent.e.s, ce sont les filles qui ont des cheveux longs et non les garçons. Ce qui peut être interprété comme un signe de féminité et contribue à jeter sur son détenteur des doutes quant à son identité sexuelle. Peut-être que si Camille n'avait pas eu, entre autres, les cheveux longs, et s'il avait contrôlé ses gestes et comportements pour ne pas laisser transparaître de « manières », il n'aurait pas été associé au cliché du gay. Ce contre-exemple d'appropriation et de maniement des codes sociaux hétérosexuels montre l'importance, et la certaine efficacité, que peut avoir cette stratégie pour un.e lycéen.ne LGB qui souhaite passer inaperçu.e et être considéré.e comme « normale », gagnant en même temps le privilège hétérosexuel.

Ainsi, dans la perspective de ne pas donner d'indices pour brouiller les pistes quant à son homosexualité ou sa bisexualité, les lycéen.ne.s LGB peuvent mettre en place différentes stratégies de présentation de soi et de protection identitaire. Pour cela, il leur est généralement nécessaire de contrôler en permanence l'information qu'ils/elles peuvent donner et l'image renvoyée aux autres, ce qui passe principalement par la maîtrise de ses gestes et comportements ainsi que par l'apprentissage du mensonge. En complément, ils et elles peuvent essayer de se présenter comme des personnes hétérosexuelles, de « faire l'hétéro » pour être considéré.e.s comme « normaux ». Deux techniques que nous avons pu relever pour contribuer à atteindre cet objectif sont le recours à l'alibi hétérosexuel ainsi que l'appropriation et le maniement des codes sociaux hétérosexuels. Cependant, ces stratégies ayant pour but la dissimulation de son orientation sexuelle, les jeunes LGB sont ainsi amené.e.s à mettre entre parenthèses leur homosexualité durant leur lycée.

## **II. Le lycée comme mise entre parenthèses de son homosexualité**

Considérée comme une période qui se fermera au bout de trois ans, tou.te.s nos participant.e.s nous ont confié avoir vécu leur lycée comme un moment d'attente, d'apnée, de mise entre parenthèses de leur identité sexuelle, un mauvais moment à passer avant de pouvoir s'épanouir pleinement en tant que LGB. Cette nécessité de mettre entre parenthèses leur homosexualité pour se protéger de l'homophobie se traduit par des stratégies de silence et discrétion ainsi que de repli sur soi.

## 1. Le silence, la discrétion

Comme l'écrit Goffman, « lorsqu'une différence est relativement invisible, ce que son possesseur doit apprendre avant tout, c'est qu'il peut compter en fait sur sa propre discrétion »<sup>1</sup>. Cette loi du silence a été très vite apprise et mise en place par les jeunes LGB qui souhaitent se protéger face aux potentielles sanctions sociales qu'entraîne leur stigmatisation s'il est révélé. Celle-ci consiste à taire ses véritables désirs et identité à son entourage, et à être passif.ve face à l'homophobie dont ils/elles peuvent être les témoins au lycée.

### a) *Taire ses désirs à son entourage*

Comme nous l'avons déjà évoqué ci-dessus, pour se préserver de l'homophobie, les lycéen.ne.s LGB doivent essayer de ne pas donner d'indices quant à leur attirance pour des personnes du même sexe. Par conséquent, il leur est nécessaire, dans cette perspective, de taire leurs désirs (homosexuels) à leur entourage. Comme l'affirme Alexandre, « c'est surtout ça vivre son homosexualité au lycée, c'est surtout ne rien dire en fait. Vraiment ne rien dire, et en dire le moins possible ». Tout comme le reste de nos participant.e.s, Alix a mis en place la stratégie du silence :

Silence. Baissez la tête. Ne dévoilez rien, ne dites rien. Moi je me suis surtout dit qu'en fermant ma gueule, ça irait mieux. Je me suis dit « c'est trois ans, trois ans ce n'est pas grand chose dans une vie, ferme là, marche droit ». Mais maintenant, quand j'y repense, je me dis que de toutes façons, je n'aurais rien pu faire d'autre. À l'époque, on était en plein débat sur le mariage homosexuel, dans un milieu catholique, ça aurait été du suicide, j'en aurais morflé.

Et ne rien dire sur son homosexualité ou sa bisexualité, c'est également rester au placard, ne pas être *out*, excepté auprès de personnes soigneusement choisies, comme nous le verrons à la fin de ce chapitre. Par exemple, Alexandre\* a décidé de mettre entre parenthèses son homosexualité, de taire ses désirs à son entourage lycéen lorsqu'il était scolarisé dans le Sud où il ne connaissait personne quand il y est arrivé en Première, afin de pouvoir se faire des ami.e.s. En effet, il percevait son homosexualité « comme un frein potentiel au fait de nouer des relations sociales avec des gens » dans la mesure où, ne les connaissant pas, il ne pouvait prévoir leur acceptation ou non de l'homosexualité. Grâce à ces témoignages, nous nous apercevons que le silence est d'une importance capitale pour avoir une vie sociale au lycée.

Garder secret son orientation sexuelle et mettre en suspens ses sentiments, émotions et désirs est donc essentiel pour les jeunes LGB qui souhaitent se protéger de l'homophobie. C'est également pourquoi, au lycée, il est préférable pour ces jeunes de ne pas avoir de relation amoureuse qui soit connue de tou.te.s. Parmi tou.te.s les ancien.ne.s lycéen.ne.s que nous avons interrogé.e.s, seule Marie était en couple (avec Aurélie) pendant ses années lycée. Au prix d'efforts de discrétion permanents, elles ont réussi à cacher leur relation à leur entourage, alors même qu'elles étaient dans le même lycée. Marie nous explique que cela a été possible parce qu'elles essayaient de se voir le moins possible dans

---

<sup>1</sup> Goffman, E., *op. cit.*, p.99.

l'enceinte du lycée pour ne pas éveiller les soupçons, mais quand elles n'étaient que toutes les deux, elles parvenaient à vivre leur relation. Elles tirent de cette période de discrétion des points positifs : elles ont trouvé une certaine excitation à garder leur romance secrète, et cela leur a même permis de renforcer leurs sentiments, de les rendre plus fortes face à l'homophobie ambiante. D'ailleurs, les jeunes LGB sont bien souvent, dans l'optique d'être discrets par rapport à leur stigmat, passif.ve.s face à cette homophobie.

### ***b) Passivité face à l'homophobie***

Au cours de nos entretiens, nous avons demandé à nos participant.e.s s'ils/elles réagissaient, et comment, quand il y avait des propos homophobes qui étaient tenus au sein de leur lycée. Dans la grande majorité des cas, la prise de parole de nos jeunes LGB face à l'homophobie était mesurée ou nulle. Cette forme de silence se comprend par la peur qu'ils/elles pouvaient avoir qu'on puisse les soupçonner en retour d'être LGB, et donc de devenir les victimes directes, les destinataires, des remarques homophobes. C'est ce que nous explique Élise Devieille :

Les gays et lesbiennes au lycée vont être plutôt dans une forme de discrétion qui va faire qu'il y a peu de personnes qui sont très militantes qui vont vraiment porter ce discours-là ouvertement, même en classe, dire des choses de manière militante, ça arrive très peu. Je pense que vraiment la discrétion elle vient du fait qu'on sait très bien ce qu'on risque en fait quand on s'expose, et on le sait parce que c'est déjà arrivé au collège probablement. Donc il y a vraiment des mécanismes d'auto-protection, d'auto-préservation.

Les jeunes LGB apprennent tôt que rester discret et ne pas tenir de propos militants contre l'homophobie est une stratégie d'auto-protection. Défendre son homosexualité ou sa bisexualité fait courir un risque de « contagion », comme nous le dit Alexandre qui se retenait, durant tout son lycée, de réagir à des propos homophobes pour ne pas qu'on le prenne pour un gay. Nous retrouvons ici le fait que le lycée est considéré comme une parenthèse de trois ans, au bout desquels les jeunes LGB ne côtoieront sans doute plus les lycéen.ne.s qui tenaient des propos homophobes. Ainsi, pour se préserver et garder secret leur stigmat, ils/elles ne disaient rien quand il y avait des injures homophobes, ne disaient pas pourquoi ce n'est pas bien de proférer de telles insultes, ne se levaient pas pour expliquer les mécanismes à l'œuvre derrière l'homophobie. En somme, les lycéen.ne.s LGB ont tendance à laisser passer les remarques homophobes (surtout quand elles ne leur sont pas adressées), comme si de rien n'était.

À cette question de savoir comment il réagissait quand il y avait des injures dans son lycée, Alix nous répond :

Tu n'as pas le droit de réagir. Parce que le problème, c'est que tant que c'est l'autre, ce n'est pas moi. Ce qui est une idée à la con parce que ça peut être les deux en même temps. Mais tant que c'est l'autre qu'on fait chier et que moi on me laisse tranquille, je peux être tranquille. Mais tu ne peux pas prendre sa défense parce que sinon après ce sera toi. Et comme moi j'avais surtout envie d'être en paix ... Aujourd'hui, quand je vois quelqu'un qui se fait emmerder, je n'hésite pas, je me lève. Mais c'est vrai qu'à l'époque non.

Tant que l'insulte ne leur est pas directement destinée, les jeunes LGB préfèrent souvent se taire pour ne pas devenir, à leur tour, les victimes de cette homophobie verbale. Ce témoignage montre aussi que les jeunes LGB évoluent. Et comme nous avons pu le constater lors de nos entretiens, tou.te.s se lèvent aujourd'hui contre des propos homophobes. Nous pouvons faire l'hypothèse que ce changement est lié au fait qu'ils/elles ont mûri, alors qu'au lycée ils/elles étaient encore en pleine construction identitaire et en train de se forger une conscience et qu'ils/elles craignaient la stigmatisation. Agathe, elle, ne réagissait pas non plus, pas seulement parce qu'elle était timide, mais aussi et surtout parce qu'elle trouvait vain et considérait comme une perte de temps le fait d'essayer d'avoir une conversation sérieuse avec des personnes dont l'intention était juste d'importuner les jeunes LGB, leur faire changer d'avis étant quasiment impossible, selon elle. Pour éviter de devenir les destinataires d'homophobie, les jeunes LGB doivent généralement taire leurs désirs à leur entourage, ainsi que rester passif.ve.s face à l'homophobie. Ils peuvent également choisir la stratégie du repli sur soi.

## **2. Le repli sur soi, se tenir en retrait de la vie sociale lycéenne**

Pendant les trois ans que dure généralement le lycée, certains jeunes LGB décident volontairement de se tenir à l'écart de la vie sociale lycéenne, de se replier sur eux/elles-mêmes, pour se protéger de l'homophobie dont les autres lycéen.ne.s peuvent être les vecteurs. C'est ce qu'affirme Eribon : « cette peur d'être découvert peut avoir pour conséquence une attitude générale de réserve, une quasi-obligation de se tenir à l'écart de la vie sociale »<sup>1</sup>. Il ajoute par la suite : « La solitude, le repli sur soi [...] sont alors une manière de se « débrouiller » avec l'identité stigmatisée, de la gérer au jour le jour »<sup>2</sup>. En effet, ne pas tisser de véritables relations d'amitié avec des lycéen.ne.s hétérosexuel.le.s permet d'éviter de s'exposer au risque de voir son stigmate dévoilé. Également, se tenir à l'écart de la vie sociale permet d'échapper au jeu des confidences, de ne pas avoir à s'inventer un alibi hétérosexuel, ne pas avoir à tenir un double discours. Ce repli sur soi permet donc de ne pas avoir à mettre en œuvre des stratégies qui sont nécessaires pour les jeunes LGB voulant s'intégrer à un groupe lycéen et soucieux.ses de cacher leur orientation sexuelle.

C'est la stratégie principale qu'a adopté Guillaume\*, notamment parce qu'il ne se reconnaissait pas dans la masculinité hégémonique prônée dans son lycée. Sans pour autant être isolé, il a préféré garder ses distances et se mettre en retrait de la vie sociale lycéenne. Il pense que cela l'a protégé de l'homophobie. Camille et Alix\*, quant à eux, étaient complètement isolés et n'ont pas voulu adopter les codes sociaux hétérosexuels. Victimes d'homophobie verbale et physique depuis leur plus tendre enfance, ils ont décidé d'ignorer les autres au lycée pour se protéger. Pour tenir, Camille pratiquait un sport individuel et un instrument de musique, ce qui lui permettait de passer du temps seul et ainsi se retrouver en paix avec lui-même, mais surtout de se couper des autres. Aussi, il se disait que ce n'était que pour trois ans.

---

1 Eribon, D., *op. cit.*, p.77.

2 *Ibid.*, p.150.

Ainsi, du fait de l'insécurité permanente que représente l'interaction avec d'autres lycéen.ne.s quant au maintien du secret de leur stigmat, les jeunes LGB sont amené.e.s à mettre entre parenthèses leur homosexualité pendant leurs années lycée. Cela se traduit par des stratégies de silence et de discrétion concernant leurs désirs qu'ils/elles taisent à leur entourage. Aussi, être passif.ve.s face à l'homophobie dont ils/elles sont témoins au lycée leur permet d'éviter d'en devenir les destinataires. La stratégie du repli sur soi et de retrait de la vie sociale lycéenne permet également aux jeunes LGB qui la mettent en place de se protéger face aux sanctions homophobes de la société hétéronormative. Par ailleurs, il existe des stratégies pour fuir l'homophobie, s'échapper des milieux moins tolérants envers l'homosexualité et la bisexualité.

### **III. Échapper à l'homophobie**

Pour concilier leur envie de vivre leur sexualité (et ne plus la mettre entre parenthèses) tout en essayant de se protéger de l'homophobie, les jeunes LGB peuvent décider de fuir leur environnement en émigrant vers des milieux dont ils/elles espèrent qu'ils seront plus cléments envers les homo/bisexuel.le.s. Également, faire son *coming-out* auprès d'un cercle de relations soigneusement choisies leur permet d'éviter que cette révélation se passe mal.

#### **1. Émigration vers des milieux plus cléments**

Au cours de nos entretiens, nous avons relevé que les jeunes LGB désiraient accéder à des milieux sociaux plus tolérants vis-à-vis de l'homosexualité et de la bisexualité. Croyant ne serait-ce qu'un petit peu en la méritocratie scolaire, leur stratégie a été de réussir à l'école, d'être de bon.ne.s élèves, pour pouvoir faire de grandes études et exercer un métier dans un domaine réputé ouvert sur la question de l'homosexualité. Vivre dans une grande ville, ou l'aspiration à fuir le monde rural, est aussi une technique que peuvent mettre en place les personnes LGB afin de pouvoir vivre plus anonymement leur sexualité, et pouvant, dans le même temps, se construire un réseau de socialisation.

##### ***a) Réussir à l'école pour accéder à des milieux sociaux supposés plus tolérants envers l'homosexualité***

Comme le suggèrent Sébastien Chauvin et Arnaud Lerch, « les enquêtes quantitatives disponibles [...] mettent en évidence une déclaration des pratiques homosexuelles ou bisexuelles plus importantes chez les personnes diplômées, toutes générations confondues »<sup>1</sup>. Sur sept jeunes LGB interrogé.e.s, tou.te.s ont eu le Baccalauréat et ont poursuivi leurs études dans le supérieur, et cinq était

<sup>1</sup> Chauvin, S. & Lerch, A. (2013), *op. cit.*, p.100.  
Sur la surqualification scolaire des personnes déclarant vivre une sexualité homo/bisexuelles, voir aussi Bajos, N. & Bozon M., *op. cit.* ; Eribon, D., *op. cit.*

en Master au moment des entretiens. Cette tendance observée à une réussite plus élevée chez les personnes déclarant vivre une sexualité homo/bisexuelle peut être expliquée par deux facteurs. Premièrement, cette surqualification scolaire « peut traduire une plus grande aptitude à se distancier des normes dominantes, qui autorise plus facilement à déclarer et à vivre une sexualité homo-bisexuelle »<sup>1</sup>. Guillaume nous offre une bonne illustration de ce détachement des normes et nous explique qu'il voulait réussir à l'école pour échapper à la bêtise des homophobes :

En fait, j'étais un très très grand travailleur et je me cachais un peu dans le travail en me disant qu'en travaillant j'allais aller vers des milieux qui me permettraient d'être moi-même et d'être heureux. En fait, dans ma tête, j'étais : si tu accèdes à des grandes écoles et à certains environnements politiques, tu vas te retrouver avec des gens qui sont plus déconstruits et qui auront moins de préjugés et qui te laisseront être toi. C'est pour ça qu'il y avait cette vision un peu romantique de l'artiste comme quelqu'un de détaché des normes. Et c'est vraiment ce à quoi j'aspirais : être détaché des normes. Et j'ai compris qu'il n'y avait pas de réponses à toutes les questions qu'on peut se poser. Par exemple, c'est quoi une relation amoureuse ? Non, ce n'est pas le couple hétérosexuel avec des enfants qui s'installe avec un chien et qui à un monospace.

Dans ce témoignage, apparaît la deuxième explication de cette surqualification scolaire : « le capital scolaire pourrait en partie varier en fonction de l'orientation sexuelle, le choix d'études plus longues ouvrant la possibilité d'une autonomisation vis-à-vis de son milieu d'origine et d'évolution vers des milieux sociaux réputés plus tolérants »<sup>2</sup>. Être bon.ne élève au lycée permet (en théorie) de pouvoir poursuivre ses études dans le supérieur. Choisir ses études, c'est aussi se choisir soi-même. Et plus une personne fait de longues études, plus elle voit ses chances d'être (multi)diplômée. Travailler à l'école permet donc de s'ouvrir de nouvelles portes et possibilités, d'accéder à d'autres milieux sociaux. *In fine*, cela rend possible une ascension sociale, de fuir son milieu d'origine. Réussir à l'école est donc une stratégie que peuvent mettre en place les lycéen.ne.s LGB qui souhaitent quitter leur environnement social homophobe et vivre leur sexualité dans un lieu plus clément vis-à-vis de l'homosexualité et de la bisexualité. Et c'est bien souvent qu'ils/elles aspirent à vivre dans une grande ville, là où l'anonymat est mieux garanti que dans le monde rural.

## ***b) Vivre dans une grande ville***

L'aspiration à vivre dans une grande ville – qui peut être permise par le travail acharné pour réussir à l'école – est une traduction de la stratégie d'émigration vers des lieux plus cléments pour échapper à l'homophobie de son environnement et vivre son homosexualité ou sa bisexualité plus librement et, surtout, plus anonymement. Comme l'affirme Eribon, « la ville a toujours été le refuge des homosexuels »<sup>3</sup>. Monde de socialisation, elle permet aux personnes LGB de rompre leur solitude, grâce notamment à la communauté homosexuelle qui y est présente. C'est ce qui manque à Pierre qui habite à la campagne. C'est pourquoi il désire aller vivre à Paris quand il aura fini ses études dans le domaine de la mode. Alexandre donne un exemple de ce que permet Paris comparé au monde rural :

---

1 *Ibid.*, p.100.

2 *Ibid.*, p.100.

3 Eribon, D., *op. cit.*, p.35.

Moi je couchais à Paris quand j'allais en vacances, et quand je revenais dans le Sud, je revenais à une vie chaste. Mais aussi parce que c'est facile à Paris, hop tu prends le métro et tu trouves quelqu'un. Dans mon lycée du Sud, c'était la campagne, on était dans la forêt. Fallait prendre la voiture, mais j'avais pas encore mon permis, j'allais pas demander à ma mère de m'emmener chez quelqu'un pour coucher ...

Alexandre ajoute qu'il n'allait sur des applications de rencontres que lorsqu'il était à Paris – où numériquement il y a plus d'homosexuel.le.s donc plus d'opportunités relationnelles – et non dans le Sud de peur que quelqu'un le reconnaisse et que son homosexualité soit dévoilée. Ce témoignage illustre les possibilités de socialisation qu'offre une grande ville pour vivre sa sexualité.

De plus, la ville a l'avantage de procurer aux homo/bissexuel.le.s un plus grand anonymat que la campagne. Comme l'écrit Didier Eribon, « la ville est un monde d'étrangers. Ce qui permet de préserver l'anonymat et donc la liberté, contrairement aux contraintes étouffantes des réseaux d'interconnaissance qui caractérisent la vie dans les petites villes ou les villages, où chacun est connu et donc reconnu de tous et doit cacher ce qu'il est d'autant plus qu'il s'écarte de la norme »<sup>1</sup>. Comme nous l'avons vu avec Marie dans le chapitre précédent sur les types de lycées, les personnes habitant la ruralité semblent moins tolérantes à l'égard de l'homosexualité du fait qu'elle y est moins visible, moins connue. De plus, dans le monde rural, les habitant.e.s se connaissent plus, il y a plus de commérages, de « qu'en dira-t-on ». *A contrario*, ceux/celles qui vivent dans une grande ville bénéficient davantage d'anonymat, mais également de liberté dans la mesure où c'est un environnement plus clément envers l'homosexualité du fait d'une plus grande diversité sexuelle. C'est ce que nous résume bien Guillaume\* qui rêvait d'habiter à Paris, « ville anonyme » où quand une personne sort avec une autre, ce n'est pas « l'événement de la ruralité ».

Nous pouvons en conclure que pour de nombreux.ses lycéen.ne.s LGB, réussir à l'école pour accéder à des milieux sociaux plus cléments envers l'homosexualité et la bisexualité rime souvent avec déménagement dans une grande ville. Pour se protéger de l'homophobie et pouvoir vivre plus librement et anonymement sa sexualité, habiter dans une grande ville est un avantage considérable. Cependant, ne voulant pas forcément cacher leur identité sexuelle à vie, les jeunes LGB choisissent souvent de faire leur *coming-out* mais qu'après d'un cercle de relations choisies.

## **2. Un cercle de relations choisies pour faire son coming-out**

Tou.te.s les ancien.ne.s lycéen.ne.s LGB que nous avons interrogé.e.s nous ont confié avoir fait un tri pour savoir à qui ils/elles pouvaient faire leur *coming-out*. Soigneusement choisir à qui révéler volontairement son orientation sexuelle est une façon, pour les personnes LGB, d'éviter des réactions homophobes, mais également de se libérer d'un poids.

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p.36.

**a) Sélectionner soigneusement des personnes tolérant.e.s pour éviter des réactions homophobes**

Tout d'abord, il faut nous rappeler, avec Goffman, que lorsque « l'individu [est] discréditable [...], le problème n'est plus tant de savoir manier la tension qu'engendrent les rapports sociaux que de savoir manipuler de l'information concernant une déficience ; l'exposer ou ne pas l'exposer ; la dire ou ne pas la dire ; feindre ou ne pas feindre ; mentir ou ne pas mentir ; et, dans chaque cas, à qui, comment, où et quand »<sup>1</sup>. Ce dilemme, les lycéen.ne.s LGB n'ont de cesse de se le poser. En effet, les individus discréditables sont toujours dans une forme d'insécurité permanente lors de leurs interactions sociales avec les « normaux », lors de rapports mixtes. Ne connaissant pas l'information que leur interlocuteur/trice détient à propos de leur identité sexuelle, les personnes LGB craignent l'accueil qui va être fait à leur *coming-out*. Ainsi, pour échapper à une potentielle homophobie, il vaut mieux choisir précautionneusement les proches à qui on dévoile son orientation sexuelle. Notons que cette révélation ne fait parfois que confirmer les soupçons que pouvaient avoir ces dernier.e.s.

Cette stratégie a été mise en place par tou.te.s les jeunes LGB que nous avons interrogé.e.s. Par exemple, Alexandre\* nous a confié avoir fait son *coming-out* « au compte-gouttes » et qu'il n'a pas reçu de retours négatifs de la part d'ami.e.s qu'il voit encore. Bien décider à qui les lycéen.ne.s LGB font leur *coming-out* permet de diminuer les chances d'une mauvaise réaction de la part de leur interlocuteur/trice. Quand nous avons demandé à Alix comment avaient réagi ses deux amies de lycée à qui il a révélé son homosexualité, il nous répond :

Très bien. Je savais qu'elles le prendraient bien, c'est pour ça que je leur en ai parlé. Sinon, jamais de la vie. Parce qu'il y a trop d'histoires de gens qui pensaient pouvoir en parler à un ami et puis ensuite ça s'est retourné contre eux donc bon ... Je choisis vraiment bien les gens à qui je veux en parler, pour être tranquille, pour pas qu'on vienne me casser les couilles après.

Et quand bien même les jeunes LGB peuvent avoir identifié des personnes de confiance pour faire leur *coming-out*, ils/elles ne le font que rarement avant la fin du lycée – car s'ils/elles font face à des réactions homophobes, ils/elles peuvent décider de ne plus voir ces personnes après le lycée. C'est en tout cas ce que Élise Devieille nous explique :

Je pense qu'il y a un truc aussi de « on n'est pas sûr.e de sur qui on va pouvoir compter en termes d'ami.e.s ». Je pense que c'est aussi pour ça que quand il y a des *coming-out*, ça se passe plutôt en Terminale, un peu une fois qu'on a identifié sur qui on va pouvoir compter ou pas ... Plus il y a un peu l'idée de « c'est ma dernière année ».

Cette hypothèse a été confirmée lors de nos entretiens, comme nous l'avons développé plus amplement dans la partie « Un *coming-out* tardif (à la fin du lycée) » du chapitre 2. Ce que nous voulons mettre en exergue ici, c'est le fait qu'espérant échapper à l'homophobie et désirant faire leur *coming-out*, les jeunes LGB doivent mettre en place une stratégie : celle de ne le faire qu'après de personnes soigneusement identifiées et choisies, et plutôt à la fin du lycée. Cette stratégie semble, au vu de nos lectures et entretiens, celle qui est majoritairement privilégiée par les lycéen.ne.s LGB qui ne

<sup>1</sup> Goffman, E., *op. cit.*, p.57.

souhaitent pas être les victimes de sanctions sociales du fait de leur homosexualité, mais qui veulent, dans le même temps, être eux/elles-mêmes avec leur entourage et se libérer du poids du mensonge que représente le fait de cacher leur stigmaté.

### **b) *Se libérer d'un poids***

Pour ne pas, ou ne plus, avoir à mettre en place les stratégies que nous avons abordées dans ce chapitre, une technique peut être de révéler sa véritable orientation sexuelle à son entourage, en prenant les précautions évoquées dans le paragraphe ci-dessus. Faire son *coming-out* peut être libérateur, si celui-ci est bien accueilli. Nous renvoyons ici le/la lecteur/trice à la partie « Un *coming-out* libérateur » du chapitre 2 dans lequel nous avons vu qu'il pouvait permettre aux jeunes LGB d'être plus eux/elles-mêmes auprès des personnes qui sont dans la confiance. Comme le suggère Eribon, « se dire gay, c'est donc aussi se libérer du poids de « l'identité » qui pèse sur ceux qui s'efforcent de dissimuler leur homosexualité. Cela signifie surtout que l'on est moins dépendant de l'enfermement dans « l'identité » et plus libre dans son rapport aux autres »<sup>1</sup>. Être plus libre dans son rapport aux autres signifie pouvoir être soi-même avec eux/elles, pouvoir montrer sa véritable personnalité et identité. C'est ce que nous confirme Pierre, qui prend soin de bien choisir à qui il dévoile son homosexualité :

C'est un peu un problème que je me pose souvent, parce que quand j'arrive dans des univers nouveaux, c'est pas le genre de chose que tu dis en premier. [...] Mais quand je suis avec mes ami.e.s ou des gens proches, c'est un peu mon identité quand même. Je considère que c'est une bonne partie et c'est ce qui m'a fait, c'est ce qui me fait, ce qui m'a forgé. Ça m'a forgé dans le sens où ça m'a permis de devenir qui je suis maintenant. Quand je l'ai avoué à mes proches, je suis devenu vraiment moi-même, c'était ma vraie personnalité. [...] Et c'est vrai que je me suis rendu compte qu'après l'avoir dit, j'étais dans le contrôle tout le reste de ma vie en fait. À partir du moment où je l'ai découvert jusqu'au moment où je l'ai dit, j'étais dans le contrôle et dans la peur, toujours faire attention à ce que je fais, à ce que je dis ... jusqu'à ce que je fasse mon *coming-out*, et qui s'est bien passé.

Rappelons qu'étant donné le potentiel danger que peut entraîner leur *coming-out* (sanctions sociales homophobes, rejet, fragilisation des relations amicales, etc.), les jeunes LGB doivent peser minutieusement le pour et le contre. Un avantage majeur du *coming-out* est qu'il permet, *in fine*, de se libérer de ce que Eribon désigne comme « l'ensemble formé par le « stigmaté » et par l'effort accumulé pour le dissimuler ou pour y porter remède, [ensemble qui] se « fixe » comme une partie de l'identité personnelle »<sup>2</sup>. Révéler son homosexualité ou sa bisexualité à des personnes de confiance est une stratégie qui peut être mise en place pour pouvoir vivre plus pleinement et sereinement sa sexualité et pour dissiper l'insécurité qui peut exister lorsqu'on interagit avec les « normaux ».

---

1 Eribon, D., *op. cit.*, p.144.

2 *Ibid*, p.144.

En outre, faire son *coming-out* permet de ne plus avoir et devoir mettre en œuvre les autres stratégies que nous avons évoquées dans ce chapitre. Avec les personnes envers qui ils/elles sont *out*, les jeunes LGB ne sont plus obligé.e.s de contrôler en permanence leurs gestes et comportements, de mentir ou d'éluder la moindre question portant sur la sexualité, d'inventer un alibi hétérosexuel, d'apprendre et de s'approprier les codes sociaux hétérosexuels, de taire leurs désirs, d'être passif.ve.s face à l'homophobie, de se replier sur eux/elles-mêmes et de se tenir à l'écart de la vie sociale. Cependant, il ne faut pas oublier que le *coming-out* est un processus sans cesse recommencé (et à recommencer) et qui n'est jamais terminé une bonne fois pour toutes, comme nous l'avons expliqué dans l'introduction. C'est pourquoi, lors de contacts mixtes avec des personnes qui ne sont pas au courant de leur homo/bisexualité, et afin d'échapper à l'homophobie, il est nécessaire pour les jeunes LGB de continuer à appliquer les stratégies que nous avons mis au jour dans ce chapitre grâce à nos entretiens et lectures.

En somme, différentes stratégies de présentation de soi et de protection identitaire se présentent aux lycéen.ne.s LGB qui souhaitent échapper le plus possible à l'homophobie, tout en voulant vivre plus pleinement leur sexualité. En plus de celles que nous avons abordées tout au long de ce chapitre, une solution peut être d'émigrer vers des milieux sociaux supposés ou réputés plus cléments envers l'homosexualité et la bisexualité. Pour connaître une ascension sociale, travailler en espérant réussir à l'école peut s'avérer essentiel. Vivre dans une grande ville peut également permettre de fuir un environnement homophobe dans la mesure où celle-ci offre un monde de socialisation et plus d'anonymat et de liberté que le monde rural. Enfin, pour conclure ce chapitre, nous avons voulu revenir sur la notion du *coming-out*, en montrant comment les jeunes LGB pouvaient le faire tout en minimisant les risques de sanctions homophobes à leur égard. Pour cela, il est nécessaire de ne révéler son homosexualité ou sa bisexualité qu'à un cercle de personnes soigneusement choisies. Par ailleurs, faire son *coming-out* est une façon de se libérer d'un poids et d'être soi-même auprès des personnes qui sont dans la confiance.

## Conclusion

---

En choisissant de nous focaliser sur la construction identitaire des lycéen.ne.s appartenant à des minorités sexuelles et sur les stratégies de présentation de soi et de protection identitaire qu'ils/elles mettent en place pour manier leur stigmatisme dans une société hétéronormative, nous avons voulu contribuer à ne pas donner qu'un aspect négatif aux analyses qui peuvent être faites sur les jeunes LGB, souvent centrées sur les épisodes de violences homophobes pouvant aller jusqu'au passage à l'acte suicidaire. Nous avons voulu montrer que les jeunes LGB sont des individus actifs dans le maniement de leur stigmatisme, sans les considérer uniquement comme des victimes. C'est pourquoi, de la découverte de leur homosexualité ou bisexualité (début du chapitre 2) à leur *coming-out* (fin du chapitre 4), nous avons essayé de retracer l'expérience singulière que vivent les jeunes LGB lorsqu'ils/elles sont au lycée, institution dont nous avons montré l'hétéronormativité (chapitre 3).

Comprenant qu'ils/elles n'appartiennent pas à la « norme » sous le choc de l'injure homophobe dès qu'ils/elles découvrent leur orientation sexuelle ou bisexuelle, les lycéen.ne.s non-hétérosexuel.le.s tentent de se construire une identité sexuelle positive malgré les images caricaturales de l'homosexualité véhiculées par la société. Pour ce faire, à défaut d'avoir des modèles auxquels s'identifier, ils/elles cherchent à comprendre et à donner du sens à leur attirance pour des personnes du même sexe, notamment par le biais d'Internet. Cette construction identitaire solitaire ne se fait pas sans difficultés, et nombre de jeunes LGB connaissent des périodes de doutes, de dévalorisation de soi, de honte, d'angoisse, voire des troubles psychologiques plus graves tels que la dépression ou le rejet de leur homo/bisexualité. Cependant, certain.e.s retirent finalement de ces épreuves la fierté d'avoir composé leurs subjectivités d'eux/elles-mêmes, sans rien devoir à personne. L'affirmation de leur identité sexuelle se fait souvent tardivement, vers la fin du lycée, car les jeunes LGB sont généralement intimidé.e.s par le climat d'homophobie qui règne autour d'eux/elles qui les oblige à mentir et à dissimuler leur véritable personnalité lors de leurs interactions sociales. Ce parcours de construction identitaire amène les jeunes LGB à se réapproprier et à resignifier l'identité homo/bisexuelle qui leur a été d'abord assignée du fait de leur orientation sexuelle. Cela en conduit certain.e.s à l'endosser fièrement et à en faire une revendication identitaire. Néanmoins, n'étant pas que homo/bisexuel.le.s, et ayant aussi diverses identités qui peuvent entrer en concurrence, d'autres rejettent l'étiquette LGB par refus d'être défini.e.s uniquement et principalement par leur sexualité. Quelle que soit la manière dont ils/elles ont évolué.e.s par la suite, tou.te.s ont fait l'expérience de l'hétéronormativité du lycée.

Certes il existe divers degrés de clémence envers l'homo/bisexualité en fonction du type de lycée fréquenté et de la filière suivie. Au vu des quelques données que nous avons pu recueillir, il semblerait que les lycées situés en milieu rural et/ou catholiques seraient moins tolérants à l'égard des minorités sexuelles que les lycées urbains et/ou publics. Cette tendance peut s'expliquer par une méconnaissance de la diversité sexuelle et par une conception plus réactionnaire de la sexualité dans ces deux premiers milieux. Mais il n'en reste pas moins que l'institution lycéenne reste

hétéronormative de part en part, ce qui peut avoir des conséquences psychologiques ou physiques très concrètes pour les jeunes LGB. En effet, en n'abordant la sexualité qu'essentiellement sous l'angle de la reproduction, et en ne mentionnant pas la diversité des sexualités, les programmes scolaires invisibilisent les jeunes LGB et les excluent de leurs discours. En outre, les séances d'éducation à la sexualité et à la vie affective, qui pourraient permettre la déconstruction des stéréotypes de genre et sexuels, ne sont que très rarement organisées par les établissements, par manque de temps, de moyens matériels et humains. Cette homophobie symbolique s'ajoute aux homophobies verbale et physique devenues encore plus banales après les débats autour du Mariage pour Tous qui, tout en cristallisant les peurs homophobes, ont donné plus de visibilité aux homo/bisexual.e.s. Mais, en retour, cela s'est accompagné d'une recrudescence des actes homophobes que le personnel éducatif, peu formé et sensibilisé à cette problématique, n'arrive pas à réfréner. Pour toutes ces raisons, nous pouvons affirmer que l'hétéronormativité du lycée et l'homophobie qui en découle sont des problèmes structurels, systémiques, qui obligent les jeunes LGB à élaborer des stratégies pour y faire face.

Tirillé.e.s entre leur envie d'être vraiment eux/elles-mêmes et la crainte d'être victimes d'homophobie, les lycéen.ne.s LGB doivent manier leur stigmatisme en fonction de la situation sociale dans laquelle ils/elles se trouvent. Lorsqu'ils/elles veulent échapper aux sanctions sociales qu'entraînerait la révélation de leur stigmatisme, les jeunes LGB apprennent tout d'abord qu'il leur faut contrôler l'information qu'ils/elles renvoient à leur entourage, en surveillant en permanence leurs gestes et comportements, tout en mentant à propos de leur véritable identité sexuelle. S'approprier les codes sociaux hétérosexuels et éventuellement s'inventer une fausse relation hétérosexuelle leur permet de passer plus inaperçu.e.s au milieu des autres et ainsi d'éviter d'éveiller les soupçons sur leur orientation homo/bisexuelle. D'autres préfèrent se tenir à l'écart de la vie sociale lycéenne. Si toutes ces stratégies de présentation de soi et de protection identitaire protègent, au moins en partie, les jeunes LGB de l'homophobie, elles restent contraignantes et pèsent sur leur santé psychologique. Pour vivre plus librement leur sexualité, ils/elles peuvent tenter d'émigrer vers des milieux sociaux réputés plus cléments envers l'homosexualité et la bisexualité. Enfin, pour se libérer de la charge du mensonge et de la dissimulation de leur véritable subjectivité, ils/elles doivent faire leur *coming-out* auprès d'un cercle de relations soigneusement choisies pour limiter le risque de réactions homophobes. Cette révélation est généralement vécue comme une libération, les jeunes LGB pouvant être plus eux/elles-mêmes envers qui ils/elles sont *out*.

A travers ce mémoire, certains leviers qui permettraient à l'institution lycéenne de faciliter l'épanouissement et l'intégration des jeunes LGB ont été abordés : une éducation à la sexualité inclusive obligatoire qui contribuerait à la déconstruction des stéréotypes de genre et sexuels sans se focaliser seulement sur la prévention des risques et la reproduction ; la formation du personnel éducatif à cet effet et pour qu'il puisse intervenir lors d'actes homophobes ; la mise à disposition de documentation et de lieu de parole et de représentation pour les jeunes LGB ; mentionner plus souvent la diversité des sexualités dans les programmes scolaires et dans les cours au lycée. Il en existe sûrement bien d'autres pour que le lycée devienne plus inclusif envers les jeunes LGB, mais cela demande une prise de conscience et une action politique.

# Bibliographie

---

## Ouvrages

Bajos, N. & Bozon, M. (dir.) (2008), *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, Paris : La Découverte, 609p.

Bareille, C. (dir.) (2010), *Homosexualités : révélateur social ?*, Le Havre : PURH, 305p.

Blanchard, V., Revenin, R. & Yvorel, J-J. (dir.) (2010), *Les jeunes et la sexualité. Initiations, interdits, identités (XIXe-XXIe siècle)*, Paris : Autrement, coll. « Mutations », 416p.

Bozon, M. (2009), *Sociologie de la sexualité*, Paris : Armand Colin, 126p.

Butler, J. (2005 [1990]), *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris : La Découverte, 294p.

Chauvin, S. & Lerch, A. (2013), *Sociologie de l'homosexualité*, Paris : La Découverte, coll. « Repères », 128p.

Dorlin, E. (2008), *Sexe, genre et sexualités. Introduction à la théorie féministe*, Paris : PUF, 160p.

Dubet, F. & Martuccelli, D. (1996), *À l'école. Sociologie de l'expérience scolaire*, Paris : Seuil, coll. « L'Épreuve des faits », 372p.

Eribon, D. (1999), *Réflexions sur la question gay*, Paris : Fayard, 528p.

Foucault, M. (1994 [1976]), *Histoire de la sexualité I. La Volonté de savoir*, Paris : Gallimard, coll. « Tel », 224p.

Fraïssé, C. (dir.) (2011), *L'homophobie et les expressions de l'ordre hétérosexiste*, Rennes : PUR, 174p.

Goffman, E. (1975 [1963]), *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, Paris : Les Éditions de Minuit, coll. « Le Sens Commun », 176p.

Kosofsky Sedgwick, E. (2008 [1990]), *Épistémologie du placard*, Paris : Amsterdam, 264p.

Nizet, J. & Rigaux, N. (2005), *La sociologie de Erving Goffman*, Paris : La Découverte, coll. « Repères », 128p.

Rennes, J. (dir.) (2016), *Encyclopédie critique du genre*, Paris : La Découverte, 752p.

Wittig, M. (2001), *La Pensée straight*, Les Plans sur Bex : Balland, 157p.

## **Articles de revues et périodiques**

Alessandrin, A. & Raibaud, Y. (2013), « Les lieux de l'homophobie ordinaire », *Cahiers de l'action*, 3(40), pp.21-26.

Chartrain, C. (2013), « Protéger, prendre en charge et accompagner les jeunes LGBT », *Cahiers de l'action*, 3(40), pp.37-53.

Clair, I. (2012), « Le pédé, la pute et l'ordre hétérosexuel », *Agora débats/jeunesse*, 1(60), pp.67-78.

Dagorn, J. & Alessandrin, A.(2015), « Être une fille, un gay, une lesbienne ou un.e trans au collège et au lycée », *Le sujet dans la cité*, 2(6), pp.140-149.

Delebarre, C. & Genon, C. (2013), « L'impact de l'homophobie sur la santé des jeunes homosexuel.le.s », *Cahiers de l'action*, 3(40), pp.27-36.

Dubet, F., Cousin, O. & Guillemet, J-P. (1991), « Sociologie de l'expérience lycéenne », *Revue française de pédagogie*, 94, pp.5-12.

Le Mat, A. (2014), « L'homosexualité, une « question difficile ». Distinction et hiérarchisation des sexualités dans l'éducation sexuelle en milieu scolaire », *Genre, sexualité et société*, pp.31-44.

Lerch, A. (2013), « Visibilité croissante, dignité contestée : quelques étapes dans la reconnaissance sociale de l'homosexualité en France », *Cahiers de l'action*, 3(40), pp.13-19.

Richard, G., Chamberland, L. & Petit, M-P. (2013), « L'inclusion de la diversité sexuelle à l'école : Les enjeux pour les élèves lesbiennes, gais, bisexuels et en questionnement », *Canadian Journal of Éducation*, 36(1), pp.375-404.

## **Thèses**

Baricevic, M. L. (2016), *Sexual Orientation Microaggressions in High Schools*. Thèse soutenue à l'Université du Missouri-St. Louis, 269p.

Devieille, É. (2013), *Représentations du genre et des sexualités dans les méthodes d'éducation à la sexualité en France et en Suède*. Thèse soutenue à l'Université de Caen, 495p.

## **Rapports**

SOS Homophobie (2018), Rapport sur l'homophobie 2018. [en ligne] <[https://www.sos-homophobie.org/sites/default/files/rapport\\_annuel\\_2018.pdf](https://www.sos-homophobie.org/sites/default/files/rapport_annuel_2018.pdf)>

SOS Homophobie (2019), Rapport sur l'homophobie 2019. [en ligne] <[https://www.sos-homophobie.org/sites/default/files/rapport\\_homophobie\\_2019\\_interactif.pdf](https://www.sos-homophobie.org/sites/default/files/rapport_homophobie_2019_interactif.pdf)>

## **Circulaire**

Circulaire N°2003-027 du 17 février 2003 relative à l'éducation à la sexualité dans les écoles, les collèges et les lycées.

[en ligne] <<https://www.education.gouv.fr/botexte/bo030227/MENE0300322C.htm>>

## Annexes

---

### Liste des entretiens

- **Marie**, 23 ans, étudiante, bisexuelle. Elle a fréquenté un lycée public situé en milieu rural. Entretien réalisé le 10 avril 2019.
- **Alix**, 24 ans, étudiant. Gay lorsqu'il était lycéen dans un lycée rural catholique. Entretien réalisé le 11 avril 2019.
- **Guillaume**, 22 ans, étudiant, bisexuel. Il était scolarisé dans un lycée public rural. Entretien réalisé le 12 avril 2019.
- **Élise Devieille**, professeure de suédois au lycée Victor Hugo à Caen, docteure en sociologie. Entretien réalisé le 25 avril 2019.
- **Alexandre**, 23 ans, étudiant, gay. Scolarisé dans un lycée public parisien en Seconde, il a par la suite été dans un lycée public rural. Entretien réalisé le 2 mai 2019.
- **Agathe**, 22 ans, étudiante, bisexuelle. Elle a fréquenté un lycée rural catholique. Entretien réalisé le 4 mai 2019.
- **Camille**, 23 ans, étudiant, gay. Il a été lycéen dans un lycée urbain public. Entretien réalisé le 6 mai 2019.
- **Pierre**, 23 ans, étudiant, gay. Il a fréquenté deux lycées ruraux publics, un dans le domaine du bâtiment et l'autre dans la mode. Entretien réalisé le 3 juin 2019.

## Guide d'entretien type pour les ancien.ne.s lycéen.ne.s LGB

### Questions biographiques :

- A quel âge avez-vous « découvert » votre homosexualité ou bisexualité ? Dans quel contexte et comment ? Quelle a été votre réaction (refus ou acceptation) ?
- Comment vous situez-vous sur une échelle de 0 « exclusivement hétérosexuel.le » à 6 « exclusivement homosexuel.le » ?
- Comment définiriez-vous votre genre ?
- Votre orientation sexuelle fait-elle partie intégrante de votre identité ? Ou cela n'a aucune signification pour vous ?
- En quoi votre homosexualité ou bisexualité a un effet sur votre mode de vie ?
- Avez-vous des contacts avec d'autres lycéen.ne.s LGB ? Avec la communauté LGB ? Pourquoi ?
- Avez-vous déjà été victime d'homophobie (verbale, physique, symbolique) ? Comment cela s'est-il matérialisé ?
- Votre entourage amical et familial est-il homophobe ?
- Le fait d'être gay, lesbienne, ou bisexuel.le, a-t-il (eu) un impact sur votre santé psychologique ?
- Avez-vous déjà ressenti un sentiment d'infériorité par rapport aux hétérosexuel.le.s ? Auriez-vous préféré être « normal.e » ? Pourquoi ?
- Vous êtes-vous déjà haï à cause de votre homosexualité ou bisexualité ? Comment pouvez-vous l'expliquer ?

### Questions relatives au lycée :

- Comment décririez-vous votre lycée ? Lycée de milieu rural ou urbain ? Quelle filière ?
- Avez-vous eu des cours d'éducation à la sexualité et à la vie affective durant votre lycée ? Si oui, quelle en est votre perception ? La thématique de l'homosexualité a-t-elle été abordée durant ces cours ?
- Vous souvenez-vous avoir évoqué l'homosexualité ou la bisexualité dans un de vos cours (littérature, histoire, etc.) ?
- Y avait-il de l'homophobie dans votre lycée ? Quelle forme prenait-elle ? À quelle fréquence ?
- Le personnel éducatif était-il au courant de votre homosexualité ou bisexualité ? Y avait-il un.e adulte à qui vous pouviez vous confier ?
- Vous sentiez-vous isolé.e au lycée du fait de votre homosexualité ou bisexualité ? Était-ce volontaire ?
- Quel comportement adoptiez-vous quand vous étiez témoin d'actes ou propos homophobes au sein de votre lycée ?
- La fin du lycée a-t-elle eu un impact sur votre identité ? Quels sont les changements depuis la fin de votre lycée ?

### Questions sur le *coming-out* et les stratégies de présentation de soi et de protection identitaire :

- Quels facteurs peuvent expliquer le fait que vous ayez fait votre *coming-out* (ou non) au sein de votre lycée ?
- À qui avez-vous fait votre *coming-out* ? Pourquoi ? Comment ? Cela a-t-il changé quelque chose dans votre rapport au lycée et aux autres lycéen.ne.s ?
- Quelles stratégies avez-vous mises en place pour être considéré.e comme « normal.e », que ce soit dans votre tenue, attitude, langage, etc. ? Pourquoi ? Les adaptez-vous en fonction de votre public ?
- Avez-vous tenté de contrôler l'information qui circulait à votre sujet ? Étiez-vous préoccupé que d'autres lycéen.ne.s apprennent votre homosexualité ou bisexualité ?
- Avez-vous quelque chose à ajouter ?

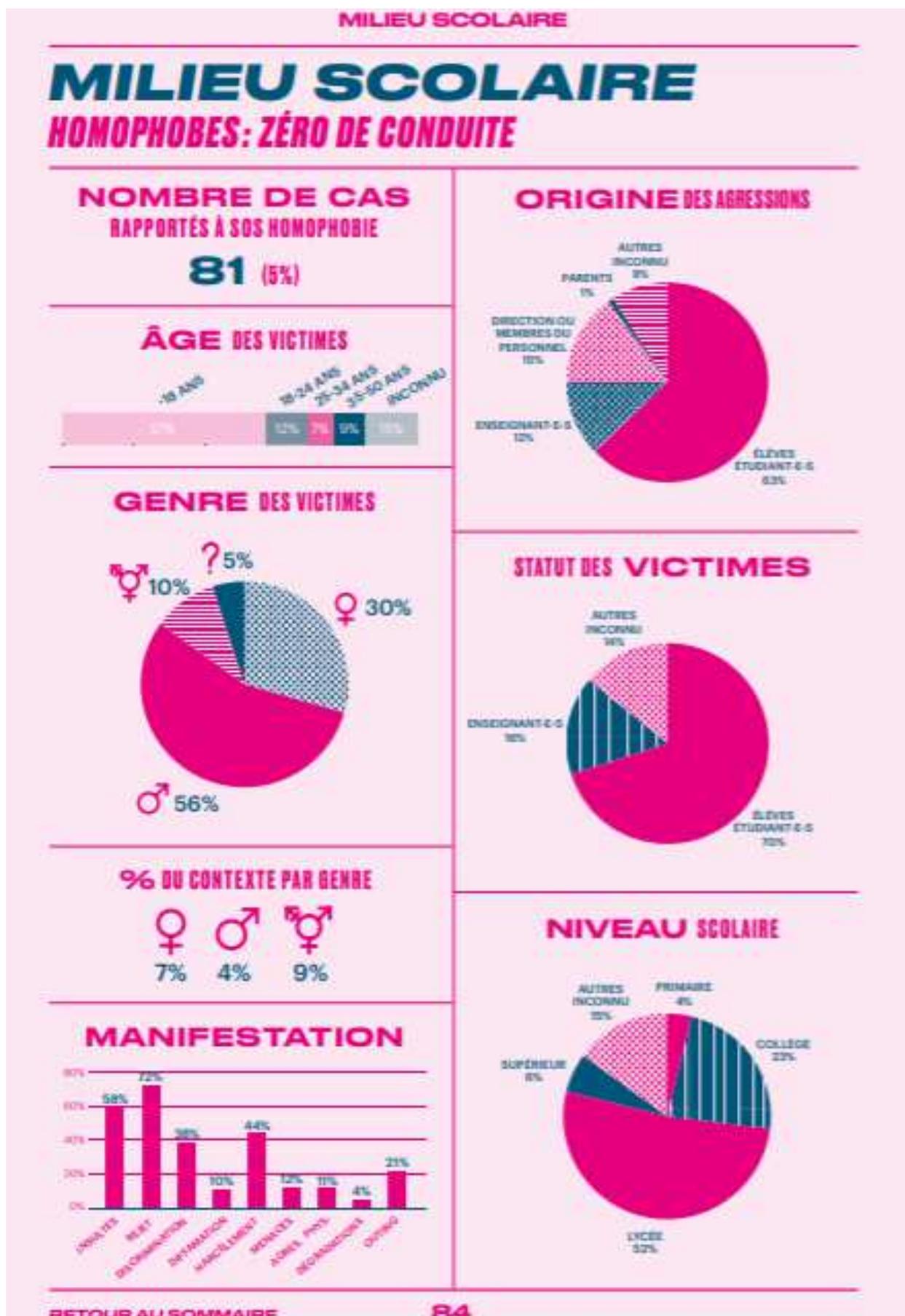
## Guide d'entretien avec Élise Devieille

### Questions relatives au lycée :

- Quelles sont les normes véhiculées au lycée ?
- Par quels mécanismes l'hétéronormativité se manifeste-t-elle au lycée ?
- De quelle manière est présentée la question de l'homosexualité ou de la bisexualité au lycée ?
- Existe-t-il de la documentation disponible sur la thématique homosexuelle dans votre lycée ?
- Y a-t-il des personnes adultes connues et identifiées au sein du lycée pouvant aider les jeunes LGBT ?
- Comment réagissent les professeur.e.s témoins d'homophobie ?
- Comment expliquer que les lycéen.ne.s LGBT fassent (ou non) leur *coming-out* ?

### Questions sur les cours d'éducation à la sexualité et à la vie affective :

- Quels moyens humains et matériels sont mis en place ?
- Quels sont les intervenants privilégiés pour donner ces cours (enseignant.e.s ou intervenants extérieurs) ?
- Quel est votre point de vue sur le contenu des cours ? À qui s'adressent-ils ?
- Comment expliquer la place centrale des thématiques liées à la santé, à la protection des risques et à la biologie dans les cours d'éducation à la sexualité ?
- Selon vous, quelles solutions sont possibles pour que l'éducation à la sexualité soit moins hétéronormative, moins stigmatisante envers les homosexuel.le.s ou bisexuel.le.s ?
- Quel bilan retirez-vous de votre implication dans les cours d'éducation à la sexualité ?
- Avez-vous quelque chose à ajouter ?



Source : SOS Homophobie (2019), Rapport sur l'homophobie 2019, p.84.

## Extraits d'entretiens

Nous avons choisi de mettre en annexe les extraits suivants dans la mesure où ils illustrent nos différents propos. Ils complètent ceux déjà présents dans le corps de ce mémoire et font référence au symbole \* accolé au nom de l'interviewé.e.

### Chapitre 2 : Le processus de construction identitaire des jeunes LGB

#### I. Une construction solitaire

##### 1. *Le moment de la découverte*

**Marie** : Du coup jusqu'à ce que je sorte avec Aurélie. J'avais 16 ans. Et jusqu'au moment où je décide de sortir avec elle, tout le temps avant, pour moi j'étais normale, vraiment dans la normalité au sens propre. Je ne m'étais jamais dit que je pouvais être différente. J'étais sortie avec des gars, mais c'était pas du tout des trucs sérieux, c'était des trucs rapides, enfin rien de spécial. Mais, pour moi j'étais là dedans tu vois. Je me suis jamais posé de questions par rapport aux filles.

**Alexandre** : Moi je suis vraiment tombé dans ce que j'appelle le cadre « découvert ». Je me posais aucune question, même j'étais plutôt dans le schéma d'avoir une copine, parce que quand tes parents te répètent ça, te disent toujours même si c'est pas souvent « avec ta femme », « quand tu auras des enfants », tu t'envisages toujours dans un cadre hétéro en fait. Et moi, c'était idiot, je crois que j'étais tombé complètement par hasard sur une vidéo espagnole qui est une compilation de baisers entre hommes au cinéma, complètement par hasard. Je regardais ça et tout, ça me faisait un truc bizarre, et j'étais en mode « ah mais c'est ça qui me plaît en fait ». Et c'était la première chose qui me plaisait, et où je me suis dit « ça veut dire ça quand quelque chose te plaît ». [...] C'était la première fois où j'avais du désir en fait, et je ne pouvais pas investir un pseudo-désir hétérosexuel dans la mesure où en fait ça ne me venait pas. [...] Ça c'était vers la 5<sup>e</sup> ou 4<sup>e</sup>, quelque chose comme ça, milieu du collège.

**Camille** : Déjà le plus tôt que je puisse me rappeler, je me sentais totalement différent, genre à l'école j'ai toujours été isolé complètement ... pas du tout en phase avec les garçons, avec ce qu'ils faisaient ou aimaient quand on était petits. Donc je pense que déjà à ce moment là il y avait des signes, d'une certaine manière, même si bien évidemment tous les gays ne sont pas efféminés ou plus en phase avec les filles qu'avec les garçons. Mais moi ça a toujours été comme ça et ça a commencé extrêmement tôt. Et ensuite, je pense que c'est au collège, en fait à l'arrivée de la puberté, que je me suis rendu compte que j'étais gay, même si je mettais pas forcément le mot dessus parce que je ne savais pas trop ce que ça voulait dire. Et je pense que c'est vraiment à la fin du collège que j'ai mis le mot dessus. Donc ça remonte quand même.

##### 2. *Un manque de modèles auxquels s'identifier pour se construire une identité positive*

**Alexandre** : C'est compliqué quand tu n'as pas de repères, il faut que tu t'en construisent. Comme tout vient d'une norme hétérosexuelle, tu dois te construire tes propres normes, et c'est hyper compliqué ... tu pars de rien quoi. Et l'école n'aide pas du tout. [...] Mais je me souviens d'un truc édifiant : tu n'es jamais sûr au début que tu es homo. Parce que comme on ne t'a pas dit ce que c'était, tu ne sais pas. En fait, tu construis ton homosexualité en opposition avec un modèle auquel, de toute évidence, tu ne corresponds pas. Et moi, je m'en souviens, j'ai eu toute une période quand j'en ai pris conscience où je tapais sur Internet par exemple « comment sait-on si on est homosexuel ? » ou des trucs comme ça. [...] Mais c'est vraiment ça qui a été le plus difficile pour moi. Pas tellement le fait de pas dire, c'est plutôt le fait de se construire seul. D'un côté, c'est difficile, mais j'en ai gardé une certaine fierté dans

la mesure où je le dois à personne. On ne m'a rien expliqué, c'est comme si tu as fait un gros gâteau et tu l'as fait tout seul ... C'est débile aussi mais le fait de coucher avec des gens, en fait ça fait découvrir des coins de Paris que tu ne connais pas. Maintenant je sais me repérer sur Place de la Nation. C'est débile, mais genre tu prends le métro tout seul ... Et puis surtout le fait de rencontrer des gens, par une application de rencontres ou quelque chose comme ça, tu dois expliquer ce que tu fais dans la vie, tu dois apprendre un peu à faire parler aussi les gens, et en fait ça t'aide à l'oral. Moi je me suis rendu compte, quand j'avais des entretiens d'embauche, que j'utilisais les mêmes codes un peu : le fait de reformuler ce que la personne dit pour faire genre t'es intéressé, ou des trucs comme ça. C'est des trucs que tu réinvestis. Et moi je suis convaincu que, oui, j'en dois beaucoup au fait que je me suis construit tout seul comme homosexuel, et de n'avoir pu demander de l'aide à personne.

**Agathe** : J'avoue, j'ai fait mon éducation totalement toute seule, vu que ce n'était pas à la maison ou à l'école. Via Internet, forcément. À la maison, à l'école, on n'en parlait pas, donc il ne restait pas grand chose ...

### **3. Une affirmation tardive de son homo/bisexualité**

**Alix** : Alors j'avais la chance, c'est que j'ai toujours su que j'étais attiré par les hommes et que je l'ai toujours plutôt bien accepté pour moi parce que je suis réaliste et je me suis dit « écoutes, si tu ne l'accepte pas, ça va te détruire, vis avec ». A la limite, j'ai plus eu de troubles dans ma vie en me demandant si je n'étais pas bisexuel. Mais, non, moi ça a toujours été très clair. [...] Et oui j'ai parlé de mon homosexualité au lycée, mais c'était qu'à deux personnes. C'était un peu libérateur, mais en même temps c'était aussi une épine à sortir du pied et je me suis senti un peu sale au fond. Parce que c'était exposer sur la place publique quelque chose que presque que j'aurais voulu garder pour moi. Je savais que je n'avais pas de problème moi-même avec ça, mais je savais que la société le rejetait et que les autres auraient peut-être des problèmes avec ça. Et donc c'était cette espèce de double pensée qui a rendu la tâche très difficile.

**Alexandre** : Et moi je l'ai vraiment pris d'une manière pragmatique, en mode « ouais c'est ma sexualité, c'est la sexualité qui me convient », mais ça n'allait pas au-delà parce que ... voilà c'est arrivé comme ça d'un coup. Je me souviens quand je me suis rendu compte, je me suis dit « ah putain de merde, c'est pour moi, genre je suis le seul garçon de la famille, je porte le nom de famille et merde c'est pour moi et tout », ça m'a soulé. Et puis le lendemain, je me suis dit « tant pis, c'est comme ça ».

## **II. Des tensions psychologiques**

### **1. Le rejet et la honte de soi**

**Alix** : Et au lycée c'est encore plus dur, puisque c'est le moment où les identités se construisent vraiment parce que c'est l'adolescence, et c'est là où on prend vraiment son rôle de rejeté. Parce que le rôle de rejeté, il existait déjà au départ par ce qu'on était dans l'enfance, les homosexuels sont dits « efféminés », qui veulent jouer « filles », avec les filles ... Et du coup dans l'adolescence et pendant la période du lycée, c'est là que ça se renforce vraiment. Et c'est là que tout le monde prend sa place. Et c'est là qu'il y a un gros risque pour les homosexuels de rejeter leur identité et de prendre la place que les hétérosexuels leur ont réservé de minorité dégueulasse à cacher dans l'ombre. Et ça peut être un vrai danger pour la stabilité mentale des gens, financière, physique. C'est pour ça que je pense que, même si aujourd'hui c'est mieux, être pédé ça n'a aucun avantage. Il n'y a que des inconvénients. Et là pour le coup j'emploie vraiment l'expression « pédé » telle quelle, parce que pour beaucoup de gens on n'est pas « homosexuel », on est « pédé ». [...] Le fait d'entendre en permanence que « les pédés c'est des pédés », que « les pédés c'est dégueulasse », que « les pédés vont en enfer », et *tutti quanti*, ça peut détruire quelqu'un, ça peut le mener à une homophobie profonde, à rejeter complètement le fait

d'appartenir « à ces gens-là ». Et l'homosexuel a cet espèce de rôle social très fort de pouvoir dire aux hommes ce qu'ils doivent être, et surtout ce qu'ils ne doivent pas être, et l'exemple qu'ils ne doivent pas imiter s'ils veulent conserver leur masculinité, conserver leur prestige, conserver leur intelligence, conserver leur pouvoir et ne pas être mis au ban en étant des espèces de types « bizarres » efféminés.

**Guillaume** : Non, pas rejet des autres personnes homosexuelles, absolument pas. Je me reconnaissais dans pas mal d'entre elles et je n'étais pas contre d'autres personnes homosexuelles. J'avoue avoir pu tenir des propos ou avoir eu des comportements laissant penser que, par exemple, les folles, ce n'est pas des bons homosexuels, que finalement je suis dans les homosexuels mais pas dans ces excès-là. Quand j'ai commencé à formuler les choses, oui c'était un garçon qui soit plutôt masculin. Et avec le recul maintenant, je me rends compte que c'est complètement con, mais ... oui je pense qu'à ce moment-là je pensais à un garçon masculin.

## *2. Des obligations lourdes de conséquences*

**Pierre** : Oui, c'est assez dur, c'est chiant en fait de mentir et de ne pas être vraiment qui on est avec des personnes qu'on apprécie. Et c'est vraiment dommage. Des fois quand il y avait des discussions un peu sexuelles, j'évitais d'être dans la discussion ou des choses comme ça parce que je ne voulais pas. Et quand des fois j'étais obligé, oui c'est vrai que c'est pas facile de mentir et encore maintenant ça m'arrive encore de le faire quand j'arrive pour un petit boulot ou des choses comme ça, quand je vais pas revoir les personnes. [...] C'est vrai que c'est dommage de devoir se cacher et de s'inventer des histoires.

## **III. Une appropriation ou un rejet de l'étiquette LGB**

### *1. D'une identité assignée ...*

**Camille** : J'étais dans un lycée de bourgeois, et en fait c'était encore pire qu'au collège. Dès le début, j'étais catégorisé en fait. Il n'y avait pas de question qui se posait, les gens décidaient là encore que j'étais gay. Bon cette fois je le savais donc ce n'était pas un cliché qui me faisait du mal, ce n'était pas vraiment ça qui me faisait du mal, c'est plutôt qu'on vienne me le dire en me posant la question « ah ouais il paraît que tu es un gay ».

### *2. ... à une resignification identitaire*

**Agathe** : Je ne sais pas vraiment si le fait d'être bie à une signification pour moi, je m'en fiche un peu. Pour moi, ce n'est pas si important. Enfin si, je suis fière de militer, de renseigner les gens. Je trouve ça important d'assumer, mais après c'est comme ça, c'est comme si tu me demandais si ça a une signification pour moi d'être une femme ... Je suis née avec, je trouve ça bien, c'est une bonne communauté. Mais je ne sais pas, je ne saurais pas trop répondre à cette question.

**Camille** : Ça je pense que ça a évolué avec le temps parce que, au début, j'étais vachement du genre à dire ça n'est qu'une sexualité, et à ce titre ça n'influence pas tout ce que je peux penser à côté, ni la manière dont je peux me comporter. Et au final, plus le temps passe, et plus il y a une dimension un peu militante, surtout ces derniers temps, ces cinq dernières années où les choses se sont vachement cristallisées et du coup maintenant je dirais à 100% que c'est une grosse partie de mon identité. Enfin c'est une des manières dont je me définis clairement. Et je me présente jamais, effectivement, en disant « je suis gay », mais c'est parce que, d'une part, pour la plupart des gens, c'est une évidence, et je ne le dis pas nécessairement parce qu'il y a les enjeux de sécurité et tout ça. Mais ça conditionne tellement d'aspects de ma vie que clairement pour moi c'est un point important de qui je suis.

**Pierre** : Je l'affirmais dans le sens où oui, je me cachais plus quand on parlait de sexe avec des filles. Là je parlais clairement que j'étais homosexuel, je me cachais plus dans ma personnalité, dans ma façon d'être et tout, je me cachais plus du tout. Après je sais que dans mon lycée il y avait d'autres gars qui étaient homos aussi, un peu plus « maniérés » ou des choses comme ça et du coup c'est vrai que je n'étais pas non plus trop catégorisé, ça ne se voyait pas vraiment. Du coup non ça va, j'étais pas trop catégorisé comme « le gay du lycée ». Mais du coup oui, dans ma classe, les filles elles étaient toutes contentes d'avoir un gars qui est gay parce qu'on parlait de plein de choses. Dans mon deuxième lycée, ça s'est très bien passé et je me cachais plus du tout.

### **3. ... ou à un rejet de l'étiquette LGB**

**Marie** : En gros, je m'en fiche du genre, donc on pourrait dire que je suis bie, selon la terminologie. Mais après j'en sais rien parce que, pour moi, ce qui compte c'est la personne en tant que telle. En ce moment je suis avec une fille, peut-être que demain je serais avec un gars ou une fille, et en fait, je ne sais pas. Je ne sais même pas si je suis plus attirée généralement par les filles ou par les gars parce que je n'ai pas forcément d'attirance pour d'autres personnes. En gros, je suis avec cette personne, c'est ma vie privée, donc je ne me définis pas par rapport à ça publiquement. Je sors avec quelqu'un, point barre. Et ça ne me définit pas parce que je ne me définis pas en fonction d'avec qui je sors. [...] Ça forge mon caractère dans le sens où on a du se battre pour avoir ce qu'on voulait avec ses parents, parce que c'est toujours très compliqué. Ça forge mon opinion, parce que je pense que je suis plus ouverte d'esprit vis-à-vis de la sexualité, que je suis plus tolérante, que j'espère l'être en tout cas. Et que, justement, j'ai vu ce que c'est l'homophobie de ses parents, donc ça, ça me forge à ce niveau là. [...] Je n'ai aucun rapport avec la communauté LGBT. Mais par contre, ça ne me dérange pas, et je trouve que c'est nécessaire d'avoir des communautés et tout. Mais moi, je n'ai jamais eu besoin d'aller rencontrer d'autres lesbiennes, d'autres bies, pour comprendre ce que je suis, parce que justement, je me suis construite avec Aurélie, en même temps qu'Aurélie. On s'est construites toutes les deux mutuellement, on est parties du même niveau, c'est-à-dire que il n'y en avait pas une qui se définissait comme lesbienne ... on était toutes les deux, on se pensait hétéros et voilà. Du coup, je pense qu'on s'est clairement enfermées dans notre relation.

## **Chapitre 3 : L'expérience du lycée hétéronormatif**

### **II. L'homophobie symbolique, verbale et physique dans les lycées**

#### **2. Une homophobie banalisée, parfois violente**

**Camille** : La visibilité ça a rendu plein d'aspects de ma vie horribles aussi. Je sais que ça aurait été encore pire avec l'invisibilité totale, parce que ça veut dire aucun droit, aucune reconnaissance de la société, vivre caché entièrement. Sauf que, avec la visibilité est venue la possibilité de s'habiller, de s'exprimer de manière beaucoup plus ouverte, et avec ça, inévitablement, le retour de bâton des agressions qui ont explosé. Chaque année on sait qu'il y a une augmentation des agressions homophobes surtout depuis le Mariage pour tous ... L'homophobie est devenue plus banale.

### III. Des lycées et des filières plus ou moins cléments envers l'homosexualité

#### 1. Des lycées plus ou moins tolérants envers l'homosexualité et les personnes homosexuelles

**Marie** : J'ai été dans un lycée de milieu rural, en gros, c'est le seul lycée d'une ville de 8 000 habitants, la campagne mayennaise. Et en fait, il y avait, à l'époque, aucun couple homosexuel dans le lycée. Il y avait des gars que certains appelaient des « tapettes », mais du coup qui n'étaient pas en couple, c'était juste des gars efféminés. [...] Pour moi, l'homophobie est liée au racisme, dans le sens où c'est la peur de la différence. Donc souvent, par chez moi, il y a beaucoup de gens qui sont contre les migrants alors qu'il n'y a quasiment pas de migrants. Et du coup, je pense que c'est exactement pareil avec l'homosexualité. Parce que, comme ils n'y sont pas confrontés, je pense qu'à force, ils évoluent vers la connerie, ils deviennent réacs et contre toute différence. Il y a encore beaucoup d'*a priori* et de préjugés parce que l'homosexualité est très peu visible dans ce milieu là. Au lycée, ça se voit. Parce que quand j'en parle avec ceux qui étaient dans des lycées urbains, déjà tu avais beaucoup plus d'homosexuel.le.s qui s'assumaient, donc il y en a pour qui ça ne leur a jamais posé de problème.

#### 2. Une différence d'acceptation de l'homosexualité en fonction des filières

**Camille** : J'étais en L. C'est un cliché total (mais pour moi ça fonctionnait) de dire que c'est vrai que la fibre littéraire faisait que les gens jugeaient un peu moins. En tout cas, je sais que tous les harceleurs que je pouvais avoir en Seconde étaient tous en S par exemple, et c'était une classe qui était extrêmement masculine. Et les filles qui y étaient, c'était celles qui n'étaient pas des harceleuses en soi mais qui ne disaient rien, qui ne levaient pas le sourcil pendant que l'agression homophobe se passait. Et à l'inverse, je me rappelle qu'il y avait des filles qui se distinguaient déjà par des prises de positions vachement féministes et assez avant-gardistes par rapport à l'âge qu'on avait. Donc c'était un climat beaucoup plus serein en classe.

**Agathe** : Il y avait une fille qui était en couple avec une autre fille qui était bien justement. Elles n'avaient pas spécialement de remarques je crois, ça aillait. Après elles étaient en L, environnement plus sain que la S. Le gars gay qui ne l'assumait pas était en S. Par contre celui qui se maquillait, celui qui était populaire, et celui qui était bi, pareil ils étaient en L. Sans doute parce que en L il y a plus comme une sorte de communauté, moins de compétition ... je ne saurais pas t'expliquer vraiment. Moi j'étais en S, plus de petites cases, on accepte moins les différences. C'est vrai que les personnes non-hétéros qui s'assumaient le plus, elles étaient en L.

**Pierre** : Dans le bâtiment, c'est vrai que c'est le lycée, c'est la formation qui faisait que je ne pouvais pas le dire. C'était un lycée du bâtiment et c'était que des gars, et c'est pas plus ouvert que ça. Individuellement ça serait peut-être passé, mais là tous ensemble ... Il y en a beaucoup qui sont homophobes et qui le disent ouvertement. Et dans mon deuxième lycée, quand j'ai fait mon deuxième bac, là ça s'est super bien passé, il n'y avait que des filles, et du coup je n'ai jamais eu de remarques ou quoi que ce soit.

#### 3. La question de l'internat

**Alix** : L'internat, c'est un milieu peuplé uniquement par les garçons, non-homosexuels pour la plupart, qui voient le corps d'autres garçons en permanence, notamment dans les douches collectives. C'est un milieu mesquin. C'est un milieu où il y a tellement de testostérone, tout le monde est en compétition en permanence. Et les mots qui s'échangent, les mots qui volent, les choses qui se disent, c'est à la fois une expérience de lien social entre garçons et d'opposition. Le nombre de bites qui volent à la minute ... ça fait très homoérotique par certains côtés. Et moi qui voulait le plus éviter d'être dans ce milieu, c'était un peu difficile, j'étais obligé de m'enfermer dans ma chambre. Donc voilà, c'était très bizarre.

## Chapitre 4 : Les stratégies de présentation de soi et de protection identitaire face au stigmat

### I. Ne pas donner d'indices pour brouiller les pistes

#### 1. *Un contrôle permanent de l'information*

**Pierre** : Oui, je pense que déjà je ne suis pas trop efféminé, mais quand j'étais au lycée, j'essayais de l'être encore moins. J'essayais de me contrôler dans la façon de faire des gestes ou de parler, j'essayais que ça ne se ressente pas tellement. Par exemple, je contrôlais mon image. Je sais pas comment dire ... J'essayais d'être un peu plus masculin dans ma façon d'être, dans mes manières, dans ma façon de bouger, etc. J'essayais d'être encore un peu moins efféminé au lycée. Mais maintenant je ne fais plus attention à ça. [...] Et c'est vrai que je me suis rendu compte qu'après avoir fait mon *coming-out* que j'étais dans le contrôle tout le reste de ma vie en fait. Du moment où j'ai découvert mon homosexualité jusqu'au moment où je l'ai dit, j'étais dans le contrôle et dans la peur, toujours faire attention à ce que je faisais, à ce que je disais.

**Alexandre** : Ce qui était dur, c'était à la fois de répondre de la bonne manière quand on te posait des questions, et surtout faire en sorte d'anticiper le fait qu'on puisse te poser des questions là-dessus. Il faut répondre bien pour ne pas éveiller les soupçons, et d'autre part il faut agir de telle sorte à ce qu'on ne te pose pas de questions qui te mettent mal à l'aise et te forcent un peu à mentir. Et c'est toute une pratique. Et d'où le fait de ne pas croiser les jambes ... Par exemple, au lycée, il y avait une meuf qui essayait un peu de me draguer, et j'étais complètement insensible, je ne réagissais pas du tout. Et il y a un de mes amis qui vient, me regarde, et me demande « mais du coup, tu es gay ? ». Et j'avais grave éludé, mais rien que ça, rien que le fait de ne pas répondre aux avances d'une fille, ce n'est pas parce qu'elle ne te plaît pas, c'est parce que tu es homo forcément. Dans ces cas-là, je répondais toujours de manière un peu évasive. Alors soit tu réponds de manière formelle : « j'ai déjà quelqu'un », ça marche très bien, tu passe pour le mec fidèle, presque intouchable ; soit de manière hyper évasive : « non mais je veux trouver la bonne ». [...] Les autres trucs, c'est par exemple quand on te demande « quel genre de meuf t'intéresse ? », tu dois répondre. Moi, quand j'étais petit, j'avais beaucoup d'amoureuses jusqu'à l'école primaire, et la première personne que j'ai embrassé sur la bouche c'était une meuf mais en CP. Et en gros, dans toutes mes justifications quand on parlait de ça, je l'ai toujours prise comme mon modèle de secours, en mode si je dois parler d'une fille ou de quelqu'un qui m'intéresse, je parlais d'elle, je la décrivais physiquement et tout ça. Par exemple, quand on me demandait « mais toi, tu n'as jamais eu de copine ? », je répondais « ah si si » mais je ne disais pas que c'était à l'école primaire, je disais que c'était au collège ou au lycée à Paris, et je disais « elle était comme ça, elle était d'origine sénégalaise ... ». En fait, je racontais ça et ça me faisait un sursis.

#### 2. *« Faire l'hétéro » pour passer inaperçu.e au milieu de la foule*

**Pierre** : Je me suis inventé une histoire hétérosexuelle avec une fille. En gros, quand j'étais au lycée dans le bâtiment, dès le début, le gars qui était dans ma chambre en internat, je l'ai entendu en sport qui disait en parlant de moi « je suis sûr qu'il est pédé ». Il y avait des mots comme ça que je n'aimais pas. Et c'est qu'aussi, avec un groupe de gars, les discussions arrivaient vite à la sexualité, et ils demandaient un peu à tout le monde « tu l'as déjà fait ? ». Et quand c'est arrivé à mon tour de répondre, pour brouiller un peu les pistes, en gros j'ai clairement dit que oui, j'avais déjà couché avec une fille, que c'était assez récent. Et quand ils m'ont demandé de montrer une photo de la fille, c'est bête mais j'ai sorti une photo de ma meilleure amie. Après je me suis dit que, de toutes façons, jamais ils la rencontreront, jamais ils la verront, donc jamais ils pourraient savoir si c'est vrai ou faux. Et du coup j'ai inventé une histoire de toutes pièces avec ma meilleure amie, comme quoi j'avais couché avec elle. Et donc ils y ont cru, et c'est vrai que ça m'a beaucoup aidé parce que du coup, pour eux, j'étais pas gay parce que je l'avais déjà fait avec une fille. Ça me donnait un alibi. Et après, il n'y a jamais eu trop de doutes en fait. C'est bizarre, mais le fait qu'il y ait eu cette histoire-là, ça a complètement enlevé les doutes qu'ils pouvaient avoir envers moi. Et du coup après, j'ai vécu une scolarité avec eux assez bien. Dans le mensonge, toujours dans le mensonge.

**Alexandre** : Tu t'appropries un peu des codes, comme par exemple prendre du déodorant Axe, un truc hyper macho, sexiste ... Comme tous mes potes avaient ça, j'achetais ça aussi du coup. J'aurais pu prendre autre chose, ça n'aurait pas posé de problème. Mais dans la mesure où tu sais que tu n'es pas pareil, tu investis tout ce que tu peux investir sans mentir. Par exemple, prendre un déodorant Axe, ce n'est pas mentir, c'est pas dire « je suis hétéro », ça ne veut rien dire. C'est juste que tu prends la même chose. Je pense au déodorant Axe, mais ça peut être autre chose, comme prendre une couleur unie banale pour un sac, genre un Eastpak bleu, mais pas rose. Faut que tu sois vraiment normal. [...] Tu te justifies en avance pour justement éviter d'avoir à te justifier *a posteriori*.

**Camille** : C'est vrai que oui, j'étais efféminé. J'avais, entre guillemets, des manières, je parlais beaucoup avec les mains ... C'était pas du tout dans la même dimension qu'aujourd'hui dans la mesure où j'avais une expression beaucoup plus classique. Néanmoins, par rapport aux standards de la masculinité et aux stéréotypes, j'étais pas dedans clairement, parce que j'étais petit, maigrichon, j'avais les cheveux longs. Et donc ça, oui, c'était facile pour des gens de 15 ans qui raisonnent que sur des clichés de m'associer au cliché du gay, c'est clair.

## II. Le lycée comme mise entre parenthèses de son homosexualité

### 1. *Le silence, la discrétion*

**Alexandre** : Tu ne sais pas du tout comment les gens peuvent réagir si tu leur dis que tu es homo. Et je pense que si je l'avais dit au lycée, les gens auraient dit « ah horrible », j'aurais pas été au ban de la société lycéenne, mais ça m'aurait posé des problèmes, alors même que j'en avais déjà dans la mesure où je ne venais pas d'ici et qu'il fallait que je me reforme tout un groupe d'ami.e.sn surtout que tous les gens avaient déjà un groupe d'ami.e.s parce que je suis arrivé en Première. Là oui, je percevais mon homosexualité comme un frein potentiel au fait de nouer des relations sociales avec des gens.

**Alexandre** : J'étais complètement du côté passif de ce point de vue là. Je pense que j'aurais pu défendre, j'aurais pu me lever contre un propos homophobe sans non plus me faire traiter d'homosexuel. J'aurais pu le justifier par le fait que j'étais de gauche. Mais je ne prenais pas le risque. Oui pas de risque quoi. Tu fermes ta gueule. [...] C'est arrivé quelques fois, et ces fois-là où c'est arrivé, je me suis dit « tu l'acceptes là, et dans un ou deux ans, ou à la fin de l'année, voilà c'est fini.

### 2. *Le repli sur soi, se tenir en retrait de la vie sociale lycéenne*

**Guillaume** : En fait, je ne ressentais pas le besoin de roter, de péter, de hurler ... En fait, moi, j'étais quelqu'un d'assez réservé, et quelque part je sentais que je n'appartenais pas à ce groupe-là, à cette masculinité qu'ils ont développés eux. J'étais un peu en retrait. Je n'étais pas le garçon qui restait avec les filles. En fait, j'étais un peu un entre-deux, j'étais un peu replié sur moi, sans pour autant être isolé. [...] Ça m'a protégé aussi de l'homophobie.

**Alix** : Je me souviens que quand j'étais en primaire, j'ai tout fait pour essayer de leur ressembler, de rentrer dans leur groupe, de rentrer dans le rang, mais je me suis retrouvé à faire des choses qui ne me plaisaient absolument pas. Et ça m'a tellement fait de peine, ça m'a tellement fait de mal, que je me suis dit « si tu continues à faire ça, tu vas être malheureux toute ta vie, ça ne sert à rien, laisse tomber ». Donc au lycée, j'ai dit « tant pis, il y a une certaine limite que je ne dois pas franchir ». Et je me suis dit « bon, tu es obligé de fermer ta gueule parce que tu n'as pas le choix, mais ce que tu peux faire vraiment, c'est les ignorer ». C'est vraiment ce que j'ai fait. J'avais aucune envie de m'intéresser à eux, c'était des gens pas intéressants, pas intelligents. Surtout les adolescents mec, ils avaient des discussions avec lesquelles je ne pouvais absolument pas dialoguer. Ils avaient des discussions sur quelle fille a les plus gros seins, qui veut jouer aux jeux vidéos, quel sport vous intéresse le plus, etc. [...] Et donc je me suis tout de suite mis à l'écart. Je pense que c'est ce qui m'a permis de ne pas prendre trop d'insultes homophobes.

### III. Échapper à l'homophobie

#### 1. *Émigration vers des milieux plus cléments*

**Guillaume** : C'est vrai qu'au lycée, ma seule voie d'échappatoire c'était d'être un bon élève et d'accéder à d'autres milieux. J'avais cette image de Paris comme l'endroit où je pouvais être moi-même. Un peu la ville anonyme. Sans que ce soit l'événement de la ruralité, que quelqu'un me vois et me dis « ah mais tu es avec untel ... ».

#### 2. *Un cercle de relations choisies pour faire son coming-out*

**Alexandre** : J'ai choisi à qui je le disais, je ne l'ai pas dit à tout le monde. Je l'ai dit au compte-gouttes. [...] Je n'ai pas eu d'amis qui ont mal réagit. De toutes façons, il n'y avait aucun ami que je vois vraiment de manière régulière comme de amis qui ne savent pas aujourd'hui que je suis homo.

# Table des matières

## **Chapitre 1 : Introduction – Définitions du cadre conceptuel, méthodologie et problématisation .....6**

<b>I. Définitions et cadre conceptuel.....</b>	<b>7</b>
1. <i>Sexe, Genre et Sexualité</i> .....	7
a) Le sexe (biologique) .....	7
b) Le genre.....	8
c) La sexualité .....	9
2. <i>L'homosexualité et l'orientation sexuelle : des inventions récentes qui bicatégorisent les êtres humains</i> .....	10
a) L'homosexuel, une invention de la fin du XIX <sup>e</sup> siècle .....	10
b) Une identité basée sur l'orientation sexuelle.....	11
3. <i>L'hétéronormativité de la société et par extension de l'École</i> .....	11
a) Définition de l'hétéronormativité .....	11
b) L'hétérosexualité comme régime politique d'oppression .....	12
c) L'homophobie : syndrome de l'hétéronormativité de la société .....	13
4. <i>Le lycée : un lieu de socialisation et d'interactions</i> .....	14
5. <i>La stigmatisation des LGB et ses conséquences (coming-out)</i> .....	14
a) Le stigmate de l'homo/bisexual.le .....	15
b) Le coming-out et le placard : deux notions inséparables de l'homosexualité .....	15
<b>II. Méthodologie .....</b>	<b>16</b>
1. <i>Les approches utilisées</i> .....	16
a) L'approche interactionniste .....	16
b) La théorie queer .....	17
2. <i>Huit entretiens semi-directifs</i> .....	18
a) L'intérêt de l'entretien semi-directif .....	18
b) Sept entretiens avec d'ancien.ne.s lycéen.ne.s LGB .....	18
c) Un entretien avec une professeure de lycée et sociologue .....	19
<b>III. Problématisation .....</b>	<b>20</b>

## **Chapitre 2 : Le processus de construction identitaire des jeunes LGB .....22**

<b>I. Une construction solitaire .....</b>	<b>22</b>
1. <i>Le moment de la découverte de son homo/bisexualité</i> .....	22
a) Une attirance pour une personne du même sexe .....	23
b) Un moment déclencheur .....	23
c) En mettant un mot sur son attirance dont on a toujours su qu'elle existait.....	24
2. <i>Un manque de modèles auxquels s'identifier pour se construire une identité positive</i>	24
a) Aucun modèle d'identification .....	25
b) Des images caricaturales de l'homosexualité semant le doute dans le processus de construction identitaire .....	25
c) La fierté de s'être construit.e seul.e.....	26
3. <i>Une affirmation tardive de son homo/bisexualité</i> .....	27
a) Une acceptation de soi par phases ou par pragmatisme .....	27
b) Un coming-out tardif (à la fin du lycée) .....	28
c) Un coming-out libérateur .....	29

<b>II. Des tensions psychologiques .....</b>	<b>30</b>
1. <i>Le rejet et la honte de soi .....</i>	30
a) La question de la honte de soi.....	30
b) Le rejet de la figure de l'homosexuel .....	31
2. <i>Des obligations lourdes de conséquences .....</i>	32
a) L'obligation de mener une double vie .....	32
b) Le mensonge et la dissimulation de soi .....	33
<b>III. Une appropriation ou un rejet de l'étiquette LGB.....</b>	<b>34</b>
1. <i>D'une identité assignée ... ..</i>	34
a) L'apprentissage de son stigmatisme sous le choc de l'injure .....	35
b) Une catégorisation faite par les hétérosexuel.le.s .....	35
2... <i>à une resignification identitaire .....</i>	37
a) La réappropriation de la catégorisation LGB .....	37
b) Une fierté et une revendication identitaire .....	38
3... <i>ou à un rejet de l'étiquette LGB .....</i>	38
a) Plusieurs identités en concurrence .....	39
b) Le refus d'être identifié.e uniquement par sa sexualité .....	39
c) Peu de contacts avec la communauté LGBT.....	40
<b><u>Chapitre 3 : L'expérience du lycée hétéronormatif.....</u></b>	<b><u>41</u></b>
<b>I. Un manque d'éducation à la sexualité inclusive .....</b>	<b>41</b>
1. <i>L'éducation à la sexualité en France.....</i>	41
a) La circulaire n°2003-027 relative à l'éducation à la sexualité dans les écoles, les collèges et les lycées.....	42
b) Peu de séances d'éducation à la sexualité dans la réalité .....	43
c) Le manque de formation des professionnel.le.s de l'éducation .....	43
2. <i>Le problème d'aborder la sexualité uniquement sous le prisme de la reproduction ..</i>	45
<b>II. L'homophobie symbolique, verbale et physique dans les lycées.....</b>	<b>46</b>
1. <i>L'invisibilisation des LGB par l'institution scolaire .....</i>	46
a) Les uniques références à l'homosexualité : les insultes et les débats sur le Mariage pour Tous .....	46
b) Pas d'évocations pendant les cours .....	47
c) Pas de documentation disponible et aucun lieu de représentation et de parole .....	48
2. <i>Une homophobie banalisée, parfois violente .....</i>	50
a) Une banalisation de l'insulte homophobe dans les lycées .....	50
b) Une homophobie qui se traduit parfois par des agressions et violences physiques .....	51
c) Le manque de réactivité du personnel éducatif .....	52
<b>III. Des lycées et des filières plus ou moins cléments envers l'homosexualité.....</b>	<b>53</b>
1. <i>Des lycées plus ou moins tolérants envers l'homosexualité et les personnes homosexuelles.....</i>	53
2. <i>Une différence d'acceptation de l'homosexualité en fonction des filières .....</i>	55
3. <i>La question de l'internat .....</i>	55

<b>Chapitre 4 : Les stratégies de présentation de soi et de protection identitaire face au stigmaté .....</b>	<b>57</b>
<b>I. Ne pas donner d'indices pour brouiller les pistes .....</b>	<b>57</b>
1. <i>Un contrôle permanent de l'information.....</i>	58
a) Contrôler ses gestes et comportements .....	58
b) Apprendre à mentir et à éluder .....	59
2. « <i>Faire l'hétéro</i> » <i>pour passer inaperçu.e au milieu de la foule.....</i>	60
a) L'alibi hétérosexuel .....	60
b) L'appropriation et le maniement des codes sociaux hétérosexuels.....	61
<b>II. Le lycée comme mise entre parenthèses de son homosexualité .....</b>	<b>62</b>
1. <i>Le silence, la discrétion .....</i>	63
a) Taire ses désirs à son entourage .....	63
b) Passivité face à l'homophobie .....	64
2. <i>Le repli sur soi, se tenir en retrait de la vie sociale lycéenne .....</i>	65
<b>III. Échapper à l'homophobie .....</b>	<b>66</b>
1. <i>Émigration vers des milieux plus cléments .....</i>	66
a) Réussir à l'école pour accéder à des milieux sociaux supposés plus tolérants envers l'homosexualité .....	66
b) Vivre dans une grande ville .....	67
2. <i>Un cercle de relations choisies pour faire son coming-out .....</i>	68
a) Sélectionner soigneusement des personnes tolérant.e.s pour éviter des réactions homophobes.....	69
b) Se libérer d'un poids.....	70
<b>Conclusion.....</b>	<b>72</b>